

LES CLASSIQUES DE L'ORIENT

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE

DE

L'ASSOCIATION FRANÇAISE DES AMIS DE L'ORIENT

ET

LA DIRECTION DE VICTOR GOLOUBEV



VOLUME XI

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :
13 EXEMPLAIRES IMPRIMÉS EN DEUX EN-
CRES SUR VÉLIN D'ARCHES A LA FORME,
RENFERMANT UNE DOUBLE SUITE EN NOIR
ET EN BISTRE DES PLANCHES HORS TEXTE
SUR PAPIER DE SOIE JAPON TYCOON, NUMÉ-
ROTÉS DE 1 A 15 ;

140 EXEMPLAIRES IMPRIMÉS EN DEUX EN-
CRES SUR VÉLIN D'ARCHES A LA FORME,
NUMÉROTÉS DE 16 A 155 ;

1.500 EXEMPLAIRES IMPRIMÉS SUR VÉLIN
BOUFFANT DES PAPETERIES DE PAPAULT,
NUMÉROTÉS DE 156 A 1655.



LE POÈTE TIBÉTAÏN
MILARÉPA

LES CLASSIQUES DE L'ORIENT

LE POÈTE TIBÉTAIN MILARÉPA

*SES CRIMES — SES ÉPREUVES
SON NIRVĀNA*

TRADUIT DU TIBÉTAIN
AVEC UNE INTRODUCTION ET UN INDEX

par

JACQUES BACOT

Quarante bois de Jean BUHOT

*d'après une iconographie tibétaine
de la Vie de Milarépa.*



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43

PARIS

1925



— མཚོན་པའི་ལྷ་མོ་འོད་ཡིན་ལུ་འབྲུག་པའི་བསྐྱེད།



INTRODUCTION

MILARÉPA fut magicien, poète et ermite. Il fut cela successivement et si complètement que les Tibétains ont peine à ne pas séparer ces trois personnages, et, selon qu'ils sont nécromans, laïques ou religieux, Milarépa est leur plus grand magicien, leur poète ou leur saint.

Cet être singulier vécut au XI^e siècle de notre ère. Sa mémoire est encore vivante au Tibet comme celle d'une personnalité récente. Ses sectateurs actuels sont héritiers de sa parole transmise oralement par filiation spirituelle ininter-

rompue depuis un millier d'années. Certains méditent sur les pentes du mont Everest, là où Milarépa, le premier, médita dans la solitude.

Les Tibétains font de leurs saints et de leurs grands lamas des images fidèles, peintes ou ciselées, à la fois portraits et images pieuses. Elles reproduisent la physionomie, la laideur même quelquefois des sujets. Les images de Milarépa ne démentent pas le personnage tel qu'il apparaîtra au début de son histoire : un jeune garçon bizarre, à tempérament déconcertant, dont le teint blafard s'allie à une vigueur physique inlassable, dont les traits mous contredisent une ténacité extraordinaire, dont l'air innocent (un de ses maîtres le croira idiot) cache une intelligence abstraite, uniquement préoccupée d'absolu. Ilote volontaire, Milarépa fut un anormal comme tout grand mystique. La normale humaine étant la médiocrité, de même que le génie est un excès et un dérèglement, la sainteté, au moment même, est une extravagance qui suscite autour d'elle la méfiance de ceux-là mêmes qui invoquent le plus les saints du passé. Nul ne fut guère un saint de son temps, car il est difficile d'être saint sans déplaire à la vulgarité ambiante. L'agiographie est faite du récit des résistances mondaines, familiales, quelquefois même religieuses, aux vocations. Aussi les grands mystiques n'appa-

raissent pas dans une société trop avancée. Une demi-barbarie est le milieu favorable au développement de l'ascétisme.

Sorti de la race guerrière dont les invasions, deux siècles seulement avant lui, avaient couvert toute l'Asie centrale et l'Occident chinois, le doux Milarépa n'en est que plus étrange. Il nous apprend lui-même que sept générations seulement au-dessus de lui, c'est-à-dire vers le VIII^e siècle, son ancêtre était lama, donc un des premiers à cette époque qui vit Padma Sambhava fonder le lamaïsme. Le fils de ce lama, nommé Gyosé de la tribu Kyung po, fut un célèbre sorcier. De pareilles ascendances, si elles sont exactes, expliquent un peu la carrière singulière de ce fils de barbares, qui endura les plus mortifiantes épreuves pour obtenir la vérité métaphysique et qui l'épura ensuite jusqu'à l'idéalisme le plus transcendant.

Dans sa jeunesse Milarépa est influençable, sans volonté personnelle pour choisir une voie. Mais sa volonté ne connaît plus de limite pour suivre un chemin qu'on lui a tracé. Sa mère n'a qu'un mot à dire pour en faire un criminel acharné à sa vengeance. Son maître en sortilèges, saisi de remords, n'aura encore qu'un mot à dire pour en faire un ascète acharné à poursuivre la sainteté. De ces deux moments sont parties ses

deux vies : sa vie mondaine chargée de crimes, sa vie religieuse remplie d'épreuves et de méditation. La souffrance occupe la grande place dans ces deux existences. Dans la première il n'a connu que la joie mauvaise de la vengeance. Dans la seconde, après l'anéantissement de ses sens et le renoncement à tout bonheur terrestre, il connaît enfin les enchantements de l'extase.



Cette histoire de Milarépa fut écrite au XII^e siècle par son disciple Rétchung pa. Il en existe plusieurs éditions au Tibet et elle fut traduite en mongol, peut-être aussi en chinois. On la trouve généralement accompagnée du volume plus important des chants de Milarépa, dont des extraits furent traduits et publiés à différentes reprises, entre autres par MM. Sandberg et surtout Laufer (). C'est dans ce livre qu'il faudrait chercher le poète, non dans les homélies versifiées de la biographie. Les traducteurs européens ont été attirés par la poésie qui chante les terreurs et les délices des solitudes himalayennes. Le peuple tibétain est plus friand*

(*) GRAHAM SANDBERG, *Tibet and Tibetans*. — BERTHOLD LAUFER, *Zwei Legenden des Milaraspa*, 1901. — *Aus den Geschichten und Liedern des Milaraspa*, 1902. — *Milaraspa*, 1922. — ROCKHILL, *American oriental Society*, 1884. — H. A. JASCHKE, *Z. D. M. G.* XXIII.

de l'histoire qui est un roman psychologique et un roman de mœurs. Les premiers chapitres, dépourvus de ce qu'il est convenu d'appeler le caractère oriental, ont cette originalité qu'ils pourraient être vécus dans notre Europe contemporaine, sans trop d'anachronisme ni trop d'in vraisemblance.

La forme donnée à ce récit est assez compliquée et elle demande à être exposée au lecteur. L'auteur de cet ouvrage, le premier disciple Rétchung, n'a connu Milarépa que parvenu à la sainteté et à la fin de sa vie d'épreuves. Pour connaître cette vie, Rétchung demande au maître de lui en faire le récit. Mila prend alors la parole et raconte sa vie. C'est donc une autobiographie qu'on va lire, mais enchâssée dans le texte de Rétchung. Le disciple expose d'abord les circonstances qui l'ont amené à demander à Milarépa son histoire. Le maître la raconte, et on oublie, à la lire, le cadre où Rétchung l'a insérée. Quand celui-ci, à la fin de chaque chapitre, reprend en quelques mots son propre récit pour décrire l'émotion des auditeurs, on a peine à y revenir. C'est pour adoucir et pour faciliter cette transition que nous avons donné au texte de Rétchung une autre typographie qu'au récit de Milarépa. Le texte tibétain, uniforme et continu, n'a pas cette prévenance pour ses lecteurs. Il passe

d'un chapitre à l'autre sur la même ligne. Ce n'est pas lui être infidèle que d'aérer cette masse compacte et lui donner la disposition aisée de nos livres.

Dans le courant du chapitre VIII, l'avant-dernier, Rétchung devient biographe jusqu'à la mort de Milarépa. Dès le VII^e chapitre, il est fait allusion à des faits et à des personnages nouveaux comme s'il en avait été déjà fait mention. Le style semble aussi indiquer un auteur différent ou un remaniement de l'une ou de l'autre partie de l'ouvrage.

Cette œuvre est proprement classique au Tibet. La littérature tibétaine qui suivit s'en est souvent inspirée. Les mystères tibétains lui ont fait quelques emprunts et les ont souvent développés. Il y a même une telle densité de faits dans l'histoire de Milarépa que le développement n'y trouverait pas de place. De là la sécheresse de son style. On n'y trouvera pas la saveur si archaïque ni la poésie du théâtre tibétain, bien que cette œuvre-ci soit plus ancienne de plusieurs siècles. Le choix entre les variantes de deux éditions différentes a été contrôlé d'un bout à l'autre avec un très bon lettré tibétain, le Geshé Kachen don djrup. Les deux derniers chapitres ont encore été confrontés avec leur traduction manuscrite en anglais, faite par le lama Dousamdap Kazi

et que M. Campbell a eu l'obligeance de mettre à ma disposition.

Nous nous excusons de n'avoir pas toujours unifié l'orthographe des noms propres. Elle est variable dans le texte. Les Tibétains ont pour l'orthographe en général, pour celle des noms propres en particulier, un peu de cette indifférence qu'ils témoignent à tout ce qui est forme matérielle.

Dans cette histoire, les faits sont relatés, jamais appréciés, sauf dans quelques pensées émises par Milarépa au moment même de ces faits et non au moment où il les raconte. Il ne songe pas à analyser ses sentiments quand il expose la longue épreuve des humiliations que son maître Marpa lui inflige devant les autres disciples. La figure de Marpa, ce saint corpulent et terrible, est excessivement curieuse. Mais elle n'est pas expliquée. Marpa simule si bien ses colères qu'on a peine à croire qu'il ne soit un peu irritable. Il conduit à la sainteté son disciple Milarépa avec vigueur et quelque rudesse. Il y a beaucoup d'énergie et de volonté en Asie, seulement elle nous demeure invisible parce que dirigée vers des fins non matérielles mais spirituelles.

On se demandera quelle créance accorder à cette histoire. Une partie du récit, l'enfance de Milarépa, a quelque chose de vécu qui ne suggère

pas le doute. Puis viennent ses sortilèges et, à la fin, sa sainteté racontée avec un hyperbolisme naïf, où l'on ne discerne plus la vérité. Le lecteur pourra faire lui-même la part du vrai en le limitant au vraisemblable, en reculant cependant largement les frontières du vraisemblable tibétain. Les macérations auxquelles peut se livrer un ermite tibétain dépassent de beaucoup ce que conçoit comme possible l'imagination européenne. D'ailleurs, l'éducation élémentaire veut que le plus animal de tous les appétits, celui de la nourriture, soit le moins avoué et le plus réprimé. Il n'y a chez nous que des ascètes qui puissent, sur ce point, atteindre au degré et avoir la tenue d'un muletier tibétain.

Ce qui décèlerait le plus le roman dans cet ouvrage, c'est que Milarépa prête aux personnages des pensées qu'il ne pouvait normalement connaître. C'est ensuite que les grandes lignes de sa vie religieuse sont inspirées de la vie du Buddha. Telle est la malheureuse expérience de la mortification exagérée. La partie profane de cette autobiographie, son début, serait la plus vraie. La période passée auprès du maître Marpa est également vraisemblable. Les moindres faits de cette période, faits dont l'insignifiance étonnera quelquefois, ont un sens mystique qui sera révélé plus tard dans la suite du récit.

L'interprétation mystique donnée à un fait n'en infirme pas l'authenticité. L'événement interprété comme réalisation d'un présage peut également être authentique. C'est leur rapport qui est douteux et, ici, le rapport s'impose si peu qu'on ne peut l'accuser d'avoir entraîné l'auteur à altérer les faits. Quand la foi est très forte, elle n'a pas besoin de subterfuges pour se tromper elle-même. Elle respecte les obstacles et c'est une garantie de sincérité.



Il est regrettable, pour la lecture de cette bistoire, que l'esprit de formation occidentale soit si prompt à déclarer absurde ce qu'il ne comprend pas, et à rejeter comme fable tout ce qui ne s'accorde pas avec sa propre crédulité. Pour bien faire, il ne suffit pas de signaler l'involontaire mensonge des mots, il faudrait encore définir trop de termes et mesurer l'écart entre le sens oriental et le sens occidental de chacun d'eux. Rien n'est fallacieux comme cette transposition de termes d'une religion à une autre, d'une pensée à une autre : un même vocabulaire pour des notions différentes. Quelquefois, au contraire, des mots différents désignent une seule et même chose.

Rappelons au moins qu'une grande distance sépare l'activité intellectuelle d'un Milarépa et

celle du lecteur européen. Dans l'ordre des faits le malentendu n'est pas moindre. Il manquera toujours à notre critique des phénomènes de la mystique indienne, la volonté, la possibilité même de les expérimenter. Ils exigent des conditions irréalisables pour nous.

Notons tout d'abord que Milarépa — et c'est sa plus grande originalité — a dédaigné les Écritures bouddhiques, bien que son maître Marpa en fût un des traducteurs. Il n'a retenu du Mabâyâna que la quintessence ; et il vécut en cynique, nu, sans toit, sans un livre. Marpa, que le bouddhisme tibétain ne satisfaisait pas, était allé plusieurs fois dans l'Inde chercher sa doctrine. Milarépa la réforme encore. Il rejette en bloc tous les textes et même les tantra. Sa doctrine, comme la secte qu'il fonde, appelée Kadjupa, « traditionnelle », doit directement à l'Inde son caractère essentiel, la filiation spirituelle, le culte du père mystique, la bhakti poussée jusqu'à la déification du maître. Enfin chaque adepte kadjupa pratique le dhyâna bouddhique qui semble un yoga brahmanique humanisé. Il y a du vague, un peu de confusion dans ces doctrines tibétaines où des esprits avides ont réuni ce que le brahmanisme et le bouddhisme leur offraient de plus séduisant.

Marpa avait vécu de la vie mondaine. Il y

montrait même beaucoup d'activité et d'énergie. Mais c'était simple concession à la vie et au sentiment général. Dans l'Inde il avait appris à renoncer au fruit. Milarépa renonce aux œuvres mêmes. Par le seul exemple de ses méditations, il secoue l'indolence spirituelle et il convertit. Dans son enseignement il tolère les œuvres mondaines pourvu qu'on soit bien pénétré de leur irréalité. Il rejette toute pratique extérieure et reste sur un terrain purement spirituel.

Quant au principe même de la méditation où s'absorbe Milarépa durant la plus grande partie d'une longue vie, il ne s'ajuste encore à aucune de nos méthodes et de nos philosophies. De notre côté, contradictions irréductibles de systèmes, indiscipline de pensée ou indifférence qui n'affectent d'ailleurs que fort peu la manière de vivre. Systèmes antinomiques nés de l'effort intellectuel, de l'introspection avec ses multiples contingences, avec la dualité suspecte du sujet-objet. De l'autre côté, direction unique de pensée malgré une grande variété d'aspects, et soumission de la vie à la conviction métaphysique. C'est ainsi que Milarépa, pour qui le monde sensible a juste autant de réalité qu'une image dans un miroir, vit conformément à cette idée, base de sa loi morale, alors que la même croyance, exceptionnelle en Occident, y est toute théorique et

n'entraîne aucun détachement du monde. Enfin l'individualité de l'ermite, faisant elle-même partie du monde irréel, disparaît comme objet de connaissance. Le moi objet disparaît dans le sujet et se confond avec lui. Or cette identité ne se prépare que dans l'ascèse et ne se réalise que dans la contemplation. Il faut l'oubli, l'effacement total du moi accidentel, du moi individuel, pour connaître le soi dans sa réalité objective. Méthode intuitive et voie mystique : quelque ignorance et quelque dédain que nous en ayons, elles ont satisfait les besoins religieux et moraux d'une grande partie des hommes civilisés et elles ont engendré moins de systèmes contradictoires en maints siècles de loisirs consacrés à la pensée, qu'il n'en pousse chez nous en quelques années.

L'art, si révélateur, matérialise bien ce contraste entre deux activités intellectuelles. Notre meilleure sculpture exprime l'effort de la pensée — on serait tenté de dire son impuissance — par une crispation de tout le corps, depuis le front jusqu'aux orteils. Mais la pensée que la plastique orientale rend par la sérénité du sourire bouddhique est une pensée détendue, affranchie de la chair. Elle ne fouille pas, elle ne s'efforce ni ne s'épuise. Elle contemple.

Voilà ce qu'il en est théoriquement. Mais pratiquement, à quoi peut penser un ermite immobile

pendant des jours et des mois ? A la vérité il ne pense à rien, ou s'efforce de ne penser à rien, sans pour cela tomber dans le sommeil ou la torpeur, ce qui n'est pas si commode. Si nous préférons une formule positive, il pense au néant de toute chose ou s'efforce d'y penser et de s'y abîmer. Au début, il ne concentre sa pensée sur une seule idée, que provisoirement, pour la détacher des mille objets qui la sollicitent et la dispersent. Il y faut un effort de volonté prodigieux. Pour ne penser à rien il ne faut d'abord sentir ni la faim, ni la soif, ni le chaud, ni le froid, ne rien désirer ni redouter. Après que les sens se sont tus, l'activité cérébrale, dernière manifestation de l'individualité, doit cesser également. Alors suit cet état extatique qui théoriquement est la réalisation du soi réel dans l'identité du sujet et de l'objet, mais que le langage affectif n'exprime pas et qu'on ne peut connaître que par l'expérience personnelle. Faute de pouvoir faire cette expérience, les commentateurs européens traitent communément les mystiques de déments, les uns seulement les mystiques orientaux, les autres tous les mystiques. Milarépa, au contraire, se présente lui-même comme uniquement raisonnable.

Au cours des méditations de Milarépa, il sera encore souvent question de la rétention du souffle

ou contrôle de la respiration. Cette pratique empruntée au yoga s'accorde avec la conception bouddhique du composé humain en cinq ou six éléments qui se conjuguent et ne s'opposent pas, depuis la forme matérielle jusqu'à la manifestation spirituelle la plus subtile et la plus déliée. Cette conception a pour corollaire pratique une harmonie désirée entre les composants alors que le dualisme a pour revers un antagonisme incommode entre l'esprit et le corps. Notre esprit d'analyse a classé et séparé les faits physiques et psychiques, de sorte qu'il néglige les premiers quand il envisage les seconds, et que les uns se développent au détriment des autres. La synthèse de la conception orientale, l'harmonie cherchée et trouvée dans l'ascèse bouddhique, veut au contraire qu'une préparation physique prélude à une longue activité mentale, que le contrôle du corps soit condition du contrôle de l'esprit. Il n'y a pas d'empire sur la pensée sans un préalable gouvernement de la volonté sur la vie animale. C'est ainsi que le contrôle de la respiration entraîne mécaniquement celui de l'attention. Au Tibet, pays des grands froids, le jeu méthodique de l'air dans les poumons a un premier effet physique que l'Inde plus chaude semble avoir ignoré ou négligé. C'est une augmentation de chaleur animale qui permet aux ermites de résister aux

plus grands froids (1). Le nom de *Milarépa*, *Mila* vêtu de toile, est dû à cette particularité qu'il méditait, vêtu de cotonnade, à la limite des neiges éternelles. Là encore nous sont interdites des expériences qui demandent des années de patience et d'observation silencieuse.

Ce qui nous étonne, c'est qu'un mélange d'éléments métaphysiques et physiologiques fasse une doctrine et une pratique religieuses. Cette pratique est même la plus appréciée, celle par quoi finissent beaucoup des lamas les plus saints et les plus orthodoxes, celle qui permet à un être exceptionnel comme *Milarépa* de s'évader de lui-même en une vie de méditation. Ce qui étonne plus encore, c'est que, sans se réclamer d'une révélation, sans appel au sentiment, l'idée pure ait séduit des peuples innombrables et qu'elle ait maintenu sa séduction au cours des siècles. Le catéchisme qui a été répandu à profusion dans l'Asie centrale et l'a convertie d'enthousiasme, est un résumé court et abstrait de la théorie de l'illusion. Et, en effet, l'idée que l'homme sait avoir sa racine dans l'homme même et qu'il expérimente, se renouvelle et lui reste attachée ; tandis que l'idée que l'homme accepte comme venue à lui,

(1) Voir KAWAGUCHI, *Three years in Tibet*.

n'a tout de même avec lui que les liens plus fragiles du consentement et de la créance.

Mais pour prétendre pousser si loin la recherche de l'absolu, jusqu'à l'expérience terrestre, il faut au départ moins d'orgueil et d'aberration que de désintéressement. Il faut tout d'abord des hommes qui, ne mesurant pas toute chose à la représentation qu'ils en ont ou s'en font, ne ramènent ni ne rapetissent le divin à l'échelle de leurs aspirations et de leurs besoins, qui n'exigent pas de définitions, de certitudes, ni de notions positives. Attitude modeste en somme, toute d'abnégation, où nous ne voyons qu'illogisme et imprécision. L'univers est-il donc si logique selon notre raison, que celle-ci ne soit souvent surprise par ce qu'il nous laisse découvrir et par tout ce qu'il nous cache? Aussi la recherche de l'ascète n'est-elle pas directe et spéculative, mais une recherche empirique du rapport qu'il y a entre soi et le divin. Et ce rapport plus ou moins intime suivant les écoles est une notion bien éloignée du divin occidental qui a dû, sur un sol plus ingrat, prendre l'initiative de se manifester, qui a même quelque peine, de nos jours, à s'imposer à l'attention des hommes.

Il nous faut encore définir la pitié bouddhique qui est l'essence même de ce livre. Il la faut

comparer avec ce que ce mot veut dire dans nos langues. Il n'est plus à démontrer que notre pitié, elle aussi, est très subjective. Assez récente d'ailleurs, elle s'applique à soulager, à supprimer certaines souffrances trop indiscretes. Elle cherche moins à empêcher de souffrir que de crier. Les châtimens trop douloureux, par exemple, ont été abolis depuis qu'ils font mal aux spectateurs.

La pitié bouddhique n'a aucune relation avec la sensibilité. Elle est tout objective, froide et liée à une conception métaphysique. Elle n'est pas spontanée, mais consécutive à de longues méditations. L'idéalisme qui tend à ne plus différencier le moi et le non-moi est générateur de cette pitié pour tout ce qui vit et qu'abuse l'illusion. Elle embrasse tous les êtres entraînés par leurs passions dans le cycle des renaissances. Elle est universelle alors que la nôtre est particulière.

Est-ce à dire que la vérité, ou simplement le meilleur soit ici ou là ? Les deux pitiés sont sans doute excellentes. L'homme idéal existe, mais il est épars dans le monde. Objet divisé de poursuites parallèles, il échappe toujours. C'est l'homme dans la société que visent notre morale et la métaphysique de notre morale. C'est l'homme dans le temps que visent la métaphysique d'un Milarépa et la morale de cette métaphysique.

Celles-ci n'ont pas la valeur sociale ni l'opportunité de notre « saine philosophie », qui sont une force à nos yeux d'Européens pratiques, et une faiblesse à des yeux orientaux, une preuve de relativité, parce qu'ils voient dans les nécessités sociales une très pauvre contingence.

D'ailleurs il y a une singulière ironie dans les effets de causes si contraires. L'idéalisme oriental est plus avantageux moralement, plus pratique socialement, que notre réalisme. Il suffit de comparer la spiritualité, la douceur des peuples héritiers de l'idéal indien, avec le matérialisme et l'incroyable brutalité de la civilisation occidentale (1). Les siècles ont éprouvé la charité théorique de l'Asie. Participant de l'absolu, elle ne risque pas cette rapide faillite où se perd la loi de l'amour du prochain, loi ignorée entre nations, abolie entre classes d'individus dans une même nation, voire entre les individus eux-mêmes. Le pardon de Milarépa à ses parents ennemis (et les baines de famille sont les plus vivaces) est un pardon logique, basé sur une théorie immuable de la nature des choses. Il n'est pas livré aux

(1) Il faut avouer que parmi ces peuples, le tibétain est le moins doux. Encore, ne doit-il pas à sa combativité d'avoir échappé à la conquête européenne, mais seulement à l'altitude de ses montagnes, à la jalousie des puissances voisines, et surtout à sa pauvreté supposée.

raisons changeantes du cœur. Un pardon soutenu par la seule bonne volonté ne peut résister à un sentiment plus fort, devant une passion, individuelle et surtout collective. Il est aussitôt bêtise et même crime.

Ainsi peut-être Milarépa est-il fondé à ne pas séparer la morale de la métaphysique, et à chercher la voie de l'homme isolé plutôt que de l'homme en société. La vérité relative à l'un lui donnera la solution pour l'autre. Il ne prêche pas la douceur directement, il la démontre par l'absurde, par le néant des violences, des vanités et de tous les désirs. Il cherche à satisfaire l'esprit plutôt que le cœur; ou si l'on préfère, à satisfaire l'esprit seul plutôt que l'esprit par le cœur.

Il est vrai que le christianisme a bien aussi ses spéculatifs purs, ses mystiques solitaires en marge de la vie sociale. Mais l'Église ne les a jamais encouragés et elle les propose comme exemples à admirer plutôt qu'à imiter. Pour les bouddhistes tibétains, au contraire, le mysticisme reste en principe l'idéal proposé à leurs efforts.

Ici encore l'emploi du même mot pour désigner des faits analogues et non semblables demande une précision. L'attention du mystique volontaire, dès qu'elle n'est plus dispersée ni retenue par les sens sur les mirages du monde extérieur, et dès

qu'elle se concentre et se replie sur elle-même, semble le mener à une conscience de soi toute nouvelle, indépendante des réactions du monde extérieur sur les sens, et qui serait la conscience du soi réel. Son extase est une expérience provoquée. Au contraire, l'attention du mystique chrétien dont les austérités ont un autre mobile, relativement passive, ne recourt pas à la négation du monde phénoménal pour se dégager ; elle semble naturellement détournée, et subir l'appel irrésistible d'un objet aimé en dehors du monde des phénomènes. Ce n'est plus un fait de volonté, mais de sensibilité. L'attention est captée. C'est ce qu'exprime si bien le mot ravissement, mot qui n'a pas de place, ou pas la même place, dans la mystique orientale. Dans la théorie de la doctrine comme dans la pratique de l'ascèse, le rôle de l'homme est surtout passif ici, plus actif là.

Ainsi, les illuminations bouddhiques, en dépit d'une grande exubérance verbale, n'ont pas la suavité des ravissements. Mais la recherche de l'ascète oriental, conditionnée par un labeur solitaire effroyable, poursuivie à force de volonté jusqu'à l'extase, est un drame intime singulièrement émouvant.

Que l'ascète abusé croie tirer de son expérience la doctrine qu'il connaissait déjà, c'est possible mais contredit en partie par le cas de Milarépa.

Quand il entre en méditation, Mila n'a que des formules obscures dont le rêve intérieur lui révélera le sens. Car il n'y a pas de doctrine ésotérique, même orale, énonçable en langage vulgaire. Il n'y a que des formules guides pour arriver à la connaissance intuitive dans la méditation ascétique. Il serait au moins plaisant que ces grands spécialistes du désillusionnement, ces grands traqueurs d'apparences, ne se fussent pas méfiés de leur propre nihilisme comme premier mirage et ultime cause d'erreur.

Pour en revenir aux résultats pratiques, quand la théorie de l'illusion ne serait elle-même qu'une illusion, on ne peut de bonne foi refuser quelque mérite à une doctrine qui aboutit à ces enseignements de Milarépa: «Quelques-uns se croient pleins de mérites et sont fiers d'être de bons religieux. Ce n'est que de l'orgueil mondain. Donner en cent pour recevoir en mille, cacher aux yeux des hommes sa misère morale, c'est boire le poison... Ne poursuivez que la sainteté... La grandeur de l'un est l'humiliation des autres. Le silence sur soi évite les conflits... Rejetez ce que l'égoïsme fait paraître bien mais qui nuit aux créatures. Faites ce qui paraît péché mais profite aux créatures. En un mot agissez de manière à ne pas rougir de vous-mêmes... A quoi bon méditer sur la patience si elle ne répond aux injures? » Il condense la

doctrine, il en relie la philosophie, la morale et la mystique dans ces trois vers :

La notion du néant engendre la pitié.

La pitié abolit la différence entre soi et les autres.

La confusion de soi et des autres réalise la cause d'autrui.

Tous ces enseignements sans doute sont inspirés de l'Inde. Mais la manière dont ils sont présentés, dans le cadre d'une biographie, est œuvre d'art et œuvre d'art tibétaine.



Si nous cherchons maintenant à l'intérieur du seul bouddhisme tibétain la place qu'y occupe l'exemple de Milarépa, on y voit le premier effort du lamaïsme pour s'affranchir de la vieille religion magique à laquelle il s'était mêlé quatre siècles plus tôt. La situation du bouddhisme au Tibet avait été fort précaire jusqu'au IX^e siècle. La religion primitive avait momentanément repris le dessus. Le grand sorcier, au IX^e siècle, était encore le premier personnage après le roi et il représentait la religion officielle. L'histoire de Milarépa montre déjà une réaction. La réforme de Tsongkhapa ne sera plus que la codification du lent travail de plusieurs siècles.

Après avoir expié ses pratiques magiques, Mila s'abîme dans la contemplation mystique. Trois siècles plus tard, Tsongkbapa s'attaquera

indirectement, au moyen d'une astreignante liturgie, au mysticisme même; il fondera la théocratie tibétaine et adaptera le bouddhisme au gouvernement temporel.



Un mot encore sur les lieux où se déroule notre histoire. Les nombreux voyages que fit Milarépa donnent à ce récit un grand intérêt géographique. Les noms de provinces et de districts n'ont pas changé depuis le XI^e siècle. Il a été facile de les identifier.

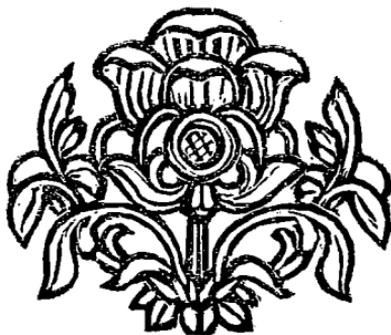
Les noms des localités secondaires ne sont sur aucune carte actuelle du Tibet. La récente exploration du mont Everest en a révélé plusieurs. Le colonel Howard Bury, le chef de la première expédition, me les a confirmés. C'est en effet dans le massif de l'Everest que se trouvent toutes les retraites, tous les ermitages de Milarépa.

Le mont Latchi (La phyi) ou Gaudaveri en est le pèlerinage le plus vénéré. Le nom de Latchi est même quelquefois donné à l'Everest. Milarépa est continué là même où il a médité il y a près de mille ans. Le colonel Bury et ses compagnons ont vu beaucoup de ses sectateurs actuels, plusieurs centaines d'ermites, dispersés dans les vallées qui entourent le Latchi, et par toute la montagne, jusqu'à 5.000 mètres d'altitude. Ils vivent dans des

grottes, sous des roches surplombantes ou dans de petits abris au pied des falaises, face au spectacle grandiose des abîmes et des neiges. Les grands animaux de la montagne, amis des solitaires, viennent auprès d'eux quêter de la nourriture. Et le colonel Bury, chasseur désarmé, approchait leurs bardes à quelques pas, sans qu'elles fissent la moindre attention à lui ou l'honorassent de la moindre crainte.

Les ermites demeurent en moyenne dix années à la même place, puis ils changent de retraite. Ils arrivent à ne se nourrir que de quelques grains d'orge par jour.

Qu'ils supportent cette immobilité, la privation de nourriture, le froid des nuits, cela semble toujours aussi inexplicable. Rien n'a changé depuis neuf siècles. Les passions d'en bas qui ont tant de fois bouleversé le monde à leurs pieds, n'ont pas encore troublé la sérénité des disciples de Milarépa.





**HISTOIRE DU
SAINT RÉVÉREND MILARÉPA
LE PLUS GRAND DES ERMITES
MONTRANT
LE CHEMIN DE LA DÉLIVRANCE ET DE
L'OMNISCIENCE**

PREMIÈRE PARTIE

D'ABORD, pourquoi le nom patronymique de Mila; quelle était l'origine de ses aïeux et quelle fut sa naissance.

Comment dans sa jeunesse, son père étant mort, ses proches parents se dressèrent en ennemis et comment, dépouillé de tous ses biens du dehors et du dedans⁽¹⁾, il connut jusqu'au fond toute la réalité de la douleur.

Enfin comment, sa mère l'ayant exhorté, il anéantit ses ennemis par les sortilèges de la sorcellerie.

Tels sont les trois premiers chapitres de cette histoire merveilleuse. On annonce le premier chapitre par la préface suivante : O merveille! A l'époque où je l'entendis, le célèbre Heruka et puissant ermite nommé Vénérable-

(1) C'est-à-dire les champs et la maison avec son contenu.

Mila-Dordjé-épanoui dans le saint lieu de repos appelé Caverne-du-Village-de-Nyanang, se tenait au milieu de ses disciples : Court-Manteau-Pareil-au-Diamant, Répa-Lumière-de-Paix, Maître Répa-de-Gnandzong, Ermite-de-Séban, Répa-Chasseur, Répa-Ermite-de-Hbri, Répa-Ermite-de-Klan, Répa-Buddha-Protecteur, Répa-Ermite-de-Gjen, Saint-au-Souffle-Puissant, Maître Çakya-Guna et les autres, ses fils spirituels et ermites parfaits; puis la femme Diamant-de-Gjen aux dix mille vertus et les autres, ses auditeurs et auditrices fortunés, les cinq nobles sœurs aux longues vies et les autres, et les Taras aériennes aux corps d'arc-en-ciel et qui ont atteint le ciel; d'autres encore, tous purs ermites, dieux et hommes, hommes et femmes rassemblés. Mila se tenait au milieu d'eux et il leur prêchait la doctrine du Mahāyāna.

Le songe
de
Rétchung pa.

En ce temps-là, le saint Rétchung (Court-Manteau) vivait en prières dans sa cellule. Pendant toute une nuit il fit ce songe : Dans une contrée heureuse et plaisante à l'âme, appelée Urgyen-Séjour-des-Déeses, il entra dans une grande ville dont les maisons étaient bâties et dallées en matières précieuses. Les habitants de cette ville étaient vêtus de soie et parés d'ornements en os et en pierreries. Leurs visages étaient beaux et ils étaient seulement agréables à voir. Car ils ne parlaient pas, mais ils adressaient des sourires et ils échangeaient des regards.

Parmi eux se trouvait une disciple du lama Tephuba, appelée Bharima, que Rétchung avait connue autrefois au Népal. Elle était vêtue d'une robe rouge et semblait être leur chef. Elle dit à Rétchung : « Petit-fils, te voilà ? Sois le bienvenu. » Ayant dit, elle le conduisit dans une maison de pierres précieuses, remplie de richesses inépuisables. Et elle l'honora comme un hôte par un festin, le réjouissant abondamment de nourriture et de boisson.

Puis elle dit :

« En ce moment, le Buddha Mikiudpa (Immuable) prêche la doctrine à Urgyen. Petit-fils, si tu désires l'entendre, je lui demanderai. »

Désirant beaucoup l'entendre, Rétchung répondit oui. Alors Bharima : « Eh bien, allons. » Et ils partirent ensemble.

Au centre de la ville Rétchung vit un trône large et élevé, en matières précieuses. Sur ce trône, le Bhaghavât Immuable, plus grand et plus sublime que celui qu'il méditait autrefois, enseignait la doctrine au milieu d'un océan de disciples. A cette vue, ivre de bonheur et d'allégresse, il pensa tomber privé de sentiment. Alors Bharima lui dit : « Petit-fils, reste ici un moment. Je vais demander l'agrément du Buddha. »

Elle alla et fut exaucée. Conduit par elle, Rétchung arriva aux pieds du Buddha et se prosterna. Il lui demanda sa bénédiction et demeura en face de lui, écoutant la doctrine.

Comme le Buddha le fixait un moment en souriant, Rétchung se dit : « Il pense à moi avec miséricorde. » Et comme il entendait la généalogie et l'histoire des naissances et des œuvres des Buddhas et des Bodhisattvas prêcheurs de la loi, ses poils se dressèrent et il crut.

Enfin, le Buddha narra l'histoire de Têlo, Naro et Marpa, plus étonnante encore que les précédentes. Et les auditeurs, entendant cela, sentaient leur foi grandir.

Quand il eut fini, le Buddha dit encore : « Demain, je dirai l'histoire de Milarépa, très supérieure encore à celles que je viens de raconter. Venez tous l'entendre. » Alors, quelques-uns parmi les disciples dirent : « S'il y a des œuvres supérieures à celles que nous venons d'entendre, leur prodige dépasse toute mesure. » D'autres

dirent : « Les vertus qui viennent d'être exposées sont le fruit de beaucoup de renaissances accumulées et de purifications successives. Milarépa, en une vie, en un corps, a atteint une égale perfection. » Les premiers dirent encore : « Eh bien, si nous ne demandons pas pour le bien des créatures un enseignement aussi merveilleux, nous serons de mauvais disciples. C'est pourquoi il convient de le demander pour la cause des créatures et afin de susciter en nous les trois moyens : effort, zèle et confiance en soi. »

Un autre dit : « En ce moment, où demeure Milarépa ? » Quelqu'un répondit : « Il demeure à Gnöngah ou bien à Ogmin, non ailleurs. » Alors, Rétchung pensa : « Les demeures du maître sont au Tibet. Tous ces propos n'ont d'autre but que d'éveiller mon ardeur. Aussi, je dois absolument demander l'histoire du maître pour le salut des créatures. » Comme Rétchung pensait ainsi, Bharima le prit par la main et le secoua en disant : « Petit-fils, tu as compris. Petit-fils, tu as compris ! »

C'est alors que Rétchung se réveilla. Et au même moment, l'aurore se levait. Rétchung sentit son intelligence plus limpide et sa contemplation plus ferme qu'auparavant. Et son rêve fini, il continua par ces réflexions : « J'ai entendu le Dhyāni Buddha Immuable enseigner au milieu des dieux de Urgyen. En vérité, cela est merveilleux. Mais il est encore bien plus merveilleux, à tout point de vue, d'avoir rencontré mon vénéré maître Mila. Avoir entendu le Buddha Immuable est une grâce du vénéré maître. Il a été dit que le maître demeurerait à Gnöngah ou à Ogmin ou en quelque lieu que ce soit. » Et Rétchung s'invectivait lui-même : « Toi, sauvage, qui pensais que le Maître demeure au Tibet. C'est te mettre sur le même rang que lui et l'avoir déjà méprisé. Et d'abord,

puisque le Maître est Buddha, son corps, sa parole et son âme ont des pouvoirs inconcevables. Et toi, corps d'hérétique, tu ne pensais pas que, précisément partout où se trouve le Maître, c'est toujours Ogmin et Gnöngah⁽¹⁾. Celui qui dans mon rêve prêchait la doctrine, ceux qui l'écoutaient, Bharima et les autres m'ont signifié que je dois demander au Maître son histoire. C'est pourquoi je la demanderai. » Il pensait ainsi. Et ressentant pour le Maître une vénération extraordinaire, il le priaît du fond du cœur et du milieu même de ses os.

Comme il était quelques moments absorbé par sa contemplation, dans un mélange de torpeur et de lucidité, il vit cinq belles jeunes filles se ranger devant lui. Elles portaient le diadème et les robes de Urygen, l'une blanche, les autres bleue, jaune, rouge et verte. Une d'elles dit :

« Puisque l'histoire de Milarépa sera racontée demain, allons l'entendre. »

Une autre dit : « Qui la demandera ? » Une autre répondit : « Ses grands disciples la demanderont. » Et en même temps, leurs yeux souriaient à Rétchung.

Une jeune fille dit encore : « Puisque tout le monde serait heureux d'entendre un enseignement aussi merveilleux, il convient que chacune de nous le demande avec prières. » Et une autre reprit : « Il sied aux grands disciples de demander l'histoire. Notre tâche, à nous, est de propager et de protéger la doctrine. » Après ces paroles, les jeunes filles s'évanouirent comme l'arc-en-ciel.

Alors, Rétchung se réveilla de sa contemplation. Le soleil de l'aurore se levait resplendissant dans le ciel. Et Rétchung pensa dans son cœur : « Je comprends également les avertissements des cinq sœurs aux longues vies. »

Rétchung
demande
à Milarépa
raconte
sa vie.

(1) Gnöngah est le paradis d'Indra.

Cessant de méditer, il prépara son repas. Quand il se fut rassasié et réjoui, il alla trouver son Maître. Les moines, les disciples et les auditeurs assemblés se tenaient en foule chatoyante devant lui. Rétchung se prosterna et demanda au maître des nouvelles de sa santé. Puis, restant à genoux et joignant les paumes de ses mains, il fit au vénérable maître cette prière :

« Vénérable et précieux Maître, autrefois, en vérité, les Buddhas du passé ont raconté pour le bien des créatures l'histoire inconcevable de leurs douze travaux et de leurs œuvres. C'est ainsi que la doctrine du Buddha a été propagée dans le monde. Et de nos jours, les heureux convertis ont pu être menés sur la voie du salut, parce que Télo, Naro, Marpa et les saints ont ainsi raconté leur propre histoire.

O Maître précieux, pour notre joie à nous tes disciples, pour les heureux qui se convertiront et seront tes disciples dans l'avenir, enfin pour mener les autres créatures sur la voie du salut, Maître précieux au cœur aimant, dis-nous l'origine de ta famille, raconte-nous ton histoire et tes œuvres. » Il pria ainsi. Alors le Maître, avec un visage souriant, répondit :

« Rétchung, bien que tu connaisses fort bien ma vie, mais parce que tu la demandes, j'exaucerai ta prière.

Ma race s'appelle Kyungpo, ma famille s'appelle Gyosé et moi Milarépa. Dans ma jeunesse, j'ai commis de noires actions. Dans l'âge mûr, j'ai pratiqué l'innocence. Maintenant, également affranchi du bien et du mal, j'ai épuisé toutes les raisons d'agir et je n'en aurai jamais plus dans l'avenir. Si je m'étends davantage, il y aurait bien des raisons parfois de pleurer et force raisons parfois de rire. A quoi bon vous les raconter? Je suis un vieil homme. Laissez-moi donc en repos. »

Il parla ainsi. Alors, Rétchung se prosterna et fit cette prière :

« O Maître précieux, d'abord à force d'ascétisme et de résignation terribles, tu as pénétré les vérités cachées. En t'appliquant à méditer cet unique objet, tu es arrivé à l'évidence de la relativité des choses et de leur inanité. Et, sans rien faire qui te lie dans l'avenir, tu as la sérénité de ceux qui n'éprouvent plus rien. C'est pourquoi il y a un incomparable intérêt à ton ascendance de Kyungpo, à ta famille Gyosé, aux motifs de ton nom de Mila, aux raisons de rire et de pleurer qui s'appuient sur l'inconduite de ta jeunesse et sur la vertu de ton âge mur. Pensant d'un cœur aimant à toutes les créatures, sans t'abandonner, corps, parole et pensée, à la paresseuse indifférence, raconte-nous plus avant ton histoire. Vous tous, frères et sœurs en religion, auditeurs que la foi a rassemblés en ce lieu, aidez-moi dans ma prière. »

Ayant ainsi parlé, il salua plusieurs fois. Et les premiers disciples, les fils spirituels et les croyants auditeurs s'étant prosternés, tous firent la même prière que Rétchung, demandant au Maître de faire tourner la roue de la Loi.

Alors le vénérable Maître parla ainsi :

« Puisque vous me priez avec tant d'insistance pressante, je ne vous cacherai plus ma vie, mais je vous la raconterai.

« Ma tribu est issue du grand clan des pasteurs du Centre nord. Son nom est Kyungpo. Mon ancêtre était un ermite fils d'un lama gnymapa appelé Gyosé. Il était sectateur des Ydams et doué d'une grande puissance de parole. Il était parti pour visiter les lieux saints du royaume et leurs sanctuaires. »

*Les ancêtres
de Milaréj*

Au Nord, dans le haut *Tsang po* ⁽¹⁾, il fut accueilli au pays appelé *Tchumbatchi*. Dans ce pays il soumit les démons malfaisants. Le pouvoir de sa bénédiction le rendait fort utile, de sorte que son influence et l'importance de son ministère grandissaient. On le nomma Kyungpo-Gyosé et il demeura quelques années dans ce pays. Quiconque tombait malade l'appelait.

Une fois, il y avait un démon terrible qui ne pouvait approcher Gyosé, mais auquel personne d'autre ne pouvait résister. Il persécutait une famille qui ne croyait pas beaucoup en Gyosé. Cette famille convoqua un autre lama pour faire les exorcismes. Mais le démon n'en fit que rire et se moquer, continuant à vexer la famille.

C'est alors qu'un croyant, parent de cette famille, lui conseilla, en cachette du démon, de faire venir Gyosé. Il disait : « Même s'il faut de la graisse de chien pour guérir une blessure, qu'on aille chercher de la graisse de chien ! » Et on convoqua Kyungpo-Gyosé.

Quand Gyosé arriva près de la demeure du démon, il se dressa avec fierté et cria d'une voix forte : « C'est moi Kyungpo-Gyosé qui viens. Je mangerai la chair des démons et je boirai leur sang. Attendez ! » Parlant ainsi, il avança rapidement. Comme il approchait, le démon fut épouvanté et il jetait ces cris de frayeur : « Père Mila ! Père Mila ! » Quand Gyosé fut entré, le démon lui dit : « Je ne suis jamais allé où tu te trouvais. C'est pourquoi épargne ma vie. » Gyosé lui fit jurer de ne plus nuire à personne dans l'avenir et il le renvoya.

Alors le démon entra dans une famille en laquelle il avait confiance et il disait : « Mila ! Mila ! ⁽²⁾ Je n'ai jamais

(1) Haut Brahmapoutre.

(2) Il semble, d'après ce récit, que *phapha Mila* soit une interjection de frayeur, locale et ancienne.

rencontré pareille détresse ni pareil danger! » Les hommes de la famille lui demandèrent : « Qui donc est arrivé? » Le démon répondit : « Kyungpò-Gyosé est venu. Il m'a menacé de mort et j'ai promis. » Ayant dit, le démon s'en alla.

De ce moment, pour exprimer la puissance des vertus de Gyosé, tout le monde l'appelant Mila, il garda le nom de famille de Mila. De ce moment aussi les démons s'accordèrent pour ne plus nuire (1).

Ensuite Kyungpò-Gyosé prit femme et eut un fils. Ce fils eut deux fils et il appela l'aîné *Mila-Lion-qui-Enseigne-les-Sutras*. Celui-ci eut un fils appelé *Mila-Lion-de-Diamant*. A partir de ce moment les descendants n'eurent chacun qu'un seul fils.

Mila-Lion-de-Diamant était fort habile à jouer aux dés et il pouvait gagner beaucoup. Or dans ce pays il y avait un homme de famille puissante, trompeur et habile aux dés. Un jour, pour éprouver la force de *Lion-de-Diamant*, il joua d'abord petit jeu et il mesura son adversaire. Ce jour-là il fit en sorte de gagner. *Lion-de-Diamant*, mécontent, lui dit : « Demain, il sera juste que je prenne ma revanche. »

Le trompeur joua plus gros jeu et se laissa battre trois fois. Puis il dit : « Moi aussi il est juste que je prenne ma revanche. » Tous deux s'étant mis d'accord sur l'enjeu, ils mirent, comme enjeu irrévocable, leurs

(1) Ce démon vivant parmi les hommes et comme eux est le *Kouei* tel qu'il existe encore de nos jours dans la croyance populaire en Chine et n'existe plus au Tibet. Les *Kouei* sont des fantômes d'hommes morts qui, au lieu de transmigrer, restent attachés aux formes de vie terrestre et errent parmi les vivants. Les nombreux démons de la croyance tibétaine actuelle ne sont pas humains mais des êtres d'une classe différente qui peuvent prendre la forme humaine.

champs, leurs maisons et toute leur fortune. Ils se lièrent par un contrat écrit et ils jouèrent. Le trompeur gagna. Et faisant prendre en charge par ses parents les champs, la maison et tous les biens, il s'en empara.

Dès lors les deux Mila, père et fils, quittèrent le pays. Étant arrivés au village de *Kyagnatsa*, dans la *Plaine Centrale* du royaume de *Manyul*, ils s'y établirent.

Le père *Lion-qui-Enseigne-les-Sutras* était appelé chez les habitants pour lire les livres sacrés, offrir des sacrifices, protéger contre la grêle, sauver les enfants menacés des vampires. Très demandé, il accumulait de nombreux présents. Le fils *Lion-de-Diamant* allait en hiver faire le grand commerce dans le Sud au Népal, en été il allait chez les pasteurs du Nord. Pour le petit commerce il allait entre le *Manyul* et la *Plaine Centrale*. Le père et le fils amassèrent ainsi de grandes richesses.

En ce temps-là *Lion-de-Diamant* aimait une fille du pays et il l'épousa. Ils eurent un fils qu'ils appelèrent *Mila-Trophée-de-Sagesse*. Quand ce fils était déjà grand, son grand-père *Lion-qui-Enseigne-les-Sutras* mourut. Après qu'il eut accompli les cérémonies funéraires, *Mila-Lion-de-Diamant* accrut encore ses richesses par le commerce et il fut plus riche qu'auparavant.

Dans le voisinage de Tsa ⁽¹⁾, il y avait un homme appelé Horma qui possédait à Tsa un champ de bonne terre et de forme triangulaire. S'étant procuré de l'or et des marchandises du Nord et du Sud, *Lion-de-Diamant* acheta ce champ et le nomma *Horma-Triangulaire* ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Abréviation pour *Kyagnatsa*.

⁽²⁾ Coutume tibétaine toujours en vigueur de donner aux champs, aux maisons, aux chevaux ou mules achetés, le nom de leur ancien propriétaire.

Sur le bord de ce champ, il y avait les ruines d'une maison qui appartenait à leur hôte. *Lion-de-Diamant* l'acheta aussi et posa les fondations d'un castel. Pendant la construction du castel, *Mila-Trophée-de-Sagesse* atteignit sa vingtième année.

A *Tsa*, dans la famille noble *Nyang*, il y avait une jeune fille très belle appelée *Parure-Blanche*. Elle était habile à tenir la maison et extrême dans son amour pour ses amis comme dans sa haine pour ses ennemis. *Trophée-de-Sagesse* l'épousa et la nomma *Parure-Blanche-des-Nyang*.

Ensuite la construction du castel fut continuée. Au troisième étage on fit une cour avec un grenier et une cuisine sur le côté ⁽¹⁾. Cette maison, la plus plaisante de *Kyagnatsa*, avait quatre colonnes et huit poutres. Aussi le castel fut-il appelé *Quatre-Colonnes-et-Huit-Poutres*. Le père et le fils y demeurèrent, unissant le bonheur à la bonne renommée.

Quelque temps après, à *Tchumbatchi*, ayant appris cette bonne renommée du père et du fils, le fils du cousin germain de *Lion-de-Diamant*, nommé *Svastika-Drapeau-de-Victoire*, avec femmes et enfants, et sa sœur *Petite-Fille-de-Kyung-qui-Rivalise-de-Gloire*, ayant quitté leur pays, arrivèrent à *Kyagnatsa*.

Lion-de-Diamant, plein d'amour pour ses cousins, montra une grande joie. Après qu'il leur eut donné les présents de bienvenue, *Lion-de-Diamant* leur enseigna

(1) La construction des maisons tibétaines n'a pas changé. La cour à ciel ouvert est toujours au dernier étage de la maison. Sur cette cour donnent généralement les chambres aux provisions et l'oratoire.

les usages du commerce pour les débuts de leur établissement. Et faisant le commerce ils amassèrent beaucoup d'argent.

*Naissance
de Milarépa.*

Un jour, comme *Parure-Blanche* était devenue enceinte, *Trophée-de-Sagesse* apporta beaucoup de produits du Sud. Etant parti les vendre dans le Nord vers la *Pointe-du-Tigre*, il s'y attarda longtemps. C'est alors que, l'année du Dragon-d'eau, au début de l'automne, le vingt-cinquième jour de la lune (1), sous une bonne étoile, ma mère m'enfanta. Elle envoya un messager à mon père. La lettre disait : « Voici qu'au moment des travaux de l'automne j'ai donné le jour à un fils. Viens vite pour lui donner un nom et pour célébrer la fête du nom. » Et en même temps qu'il donnait la lettre, le messager racontait encore tous ces événements.

Mon père fut rempli de joie. Il s'écria : « A merveille ! mon fils est déjà tout nommé. Comme dans ma famille il n'y a jamais eu qu'un fils (à chaque génération), ce fils qui m'est né, puisque la nouvelle apporte de la joie, je l'appelle *Bonne-Nouvelle*. Maintenant que j'ai terminé mes affaires, je vais repartir. » Et il rentra dans son pays. C'est ainsi que je fus appelé *Bonne-Nouvelle*.

Après qu'on eut fait une bonne fête du nom, je fus élevé avec amour. N'entendant que voix douces, j'étais heureux. Aussi tous les hommes disaient : « Ce *Bonne-Nouvelle* a été bien nommé. »

Quand j'eus atteint ma quatrième année, ma mère donna le jour à une fille qui fut appelée *Protectrice-Heureuse*. Comme son petit nom d'amitié était *Péta*,

(1) Le premier mois de l'automne est le septième de l'année. Cette date est août 1052 de l'ère chrétienne.

son nom fut *Pêta-Protectrice-Heureuse*. Je me rappelle nos chevelures, à nous deux frère et sœur, chevelure d'or et chevelure de turquoise, qui tombaient sur nos épaules.

Dans ce pays nous étions influents par la parole et tout-puissants. Aussi les nobles de la région étaient nos alliés et les petites gens étaient à notre service. Alors que nous avions tous ces privilèges, les gens du village, dans leurs conciliabules, disaient secrètement : « Ces étrangers sont venus attirés par ce pays. Il n'y a pas plus grand ni plus riche que cette famille. Les ustensiles de la grange et des champs, les bijoux des hommes et des femmes sont un spectacle parfait. » Tous ses vœux comblés, *Lion-de-Diamant* mourut. On accomplit avec largesse les cérémonies funéraires. »

Ainsi parla Milarépa. Et tel est le premier chapitre qui est celui de sa naissance.





CHAPITRE II

Alors Rétchung demanda : « O Maître, tu as dit avoir souffert beaucoup d'infortunes après la mort de ton père. Comment ces maux te sont-ils arrivés ? » Il pria ainsi et Mila continua :

*La
triste enfance
de Milarépa.
Le testament
de son père
Trophée-de-
Sagesse.*

VERS l'époque de mes sept ans, mon père Trophée-de-Sagesse était consumé par une maladie terrible. Les médecins et les sorciers prédisant qu'il ne guérirait pas, l'abandonnèrent.

Les parents et les amis savaient aussi qu'il ne vivrait pas. Lui-même était certain de mourir.

Les parents, à commencer par mon oncle et ma tante, les amis proches ou lointains, les habitants du pays qui l'aimaient et les voisins importants se rassemblèrent. Mon père convint de mettre en tutelle sa famille et ses biens. Puis il fit un long testament ordonnant que son fils rentrât plus tard en possession de son patrimoine. Et il le lut à haute voix pour que tous l'entendissent.

« En résumé et clairement, attendu qu'en raison de ma présente maladie je ne réchapperai pas, et attendu que mon fils est encore petit, voici les dispositions par lesquelles je le confie à son oncle et à sa tante qui viennent en premier et à tous les parents et amis :

« Mes biens en montagne : yacks, chevaux et moutons. En vallée : le champ Horma triangulaire en premier lieu, et plusieurs autres parcelles que les pauvres nous envient. Sous la maison : les vaches, les chèvres et les ânes. Dans le grenier : les ustensiles, l'or, l'argent, le cuivre et le fer ; les turquoises, les étoffes, la soie, la chambre aux grains. En un mot tout ce qui, étant bien d'autrui, ne devra pas être convoité par d'autres. Prélevez une part de ces richesses pour les dépenses qui suivront ma mort. Quant au reste, je vous le confie à vous tous qui êtes rassemblés ici, jusqu'à ce que mon fils soit en âge de tenir sa maison. Je le confie tout particulièrement à son oncle et à sa tante.

« Quand cet enfant sera en âge de s'établir, qu'il épouse *Dzéssé*. Et que ma bru, bien accueillie, reçoive tous mes biens sans exception et que mon fils prenne possession de son héritage.

« Pendant ce temps, oncle, tante et proches parents, sachez les joies et les peines de mes deux enfants et de leur mère. Ne les jetez pas dans la misère. Après ma mort, je vous regarderai de ma tombe. » Ayant ainsi parlé, il mourut.

Alors on accomplit les cérémonies funéraires. On se mit d'accord sur le surplus des biens et tous, bienveillants en particulier, disaient : « *Parure-Blanche*, administre les biens toi-même. Fais-en ce qui sera bon. » Mais l'oncle et la tante dirent : « Si tous sont déjà vos amis, vos proches seront encore plus amis. Nous ne ferons aucun tort à la mère et aux enfants. Conformément au testament nous administrerons les biens. »

Sans écouter les raisons du frère de ma mère ni de la famille de *Dzéssé*, mon oncle prit les biens masculins, ma tante prit les biens féminins. Le reste fut partagé

par moitié⁽¹⁾. Puis ils dirent : « Vous, mère et enfants, vous nous servirez tour à tour. » Et nous n'eûmes plus aucun pouvoir sur nos biens. En été, à l'époque des travaux aux champs, nous étions les serviteurs de l'oncle. En hiver, quand on travaille la laine, nous étions les serviteurs de la tante. Notre nourriture était celle des chiens, notre travail était celui des ânes. Comme vêtements, des haillons en lanières étaient jetés sur nos épaules et maintenus par un lien d'herbe. Devant travailler sans repos, nos membres se crevaient. A force de mauvaise nourriture et de mauvais vêtements, nous devînmes pâles et émaciés. Nos cheveux qui autrefois tombaient en boucles d'or et de turquoise, devinrent gris et clairsemés, remplis de poux et de lentilles. Les hommes sensibles qui voyaient ou entendaient dire cela, versaient des larmes. En cachette de mon oncle et de ma tante ils parlaient sans ménagement. Comme nous étions accablés de misère, ma mère dit à ma tante : « Tu n'es pas *Fille-de-Kyung-qui-Rivalise-de-Gloire*, mais plutôt une *fillette-de-démon-qui-rivalise-avec-les-tigresses*. » Ce nom de *Fillette-de-Démon-Émule-des-Tigresses* resta à ma tante⁽²⁾.

En ce temps-là on disait ce proverbe universel : « Pendant que le faux maître est le maître, le vrai

(1) Il y a une contradiction dans le texte entre les mots *phyedma*, associé et *bgos*, divisé. Ainsi pour le restant des biens, le texte donne à la fois indivision et partage.

(2) Dans les deux noms tibétains, le jeu de mots ne porte pas sur *gloire* et *démon* comme on pourrait le croire, il n'y a homonymie qu'entre *hgran*, *rivaliser*, du nom et *hgren* du surnom que nous avons, faute de mieux, traduit de même façon, le sens de ce mot nous étant inconnu.

maître est à la porte comme le chien de garde. » Ce proverbe s'appliquait bien à nous, mère et enfants.

Autrefois, du temps que notre père *Mila-Tropbée-de-Sagesse* était là, tous, forts ou faibles, épiaient si nos visages étaient silencieux, souriants ou sombres. Après que l'oncle et la tante furent riches comme des rois, c'est leur visage souriant ou sombre qu'on regardait. Les hommes disaient en critiquant ma mère : « Il est bien vraie proverbe : *A riche mari, femme habile. A laine douce, bon drap.* Maintenant que le mari n'est plus là, il en est selon le proverbe. Autrefois, quand son époux était le maître et levait la tête, *Parure-Blanche* était courageuse et sage. On la disait supérieure. Maintenant elle est moitié faible, moitié avisée. » Ceux-là même qui étaient plus bas que nous disaient ce proverbe : « *Aux uns le tour d'être pauvres, aux autres celui de jaser.* » Et ils se moquaient de nous.

Les parents de Dzéssé me donnèrent des bottes et un vêtement neufs et ils disaient : « Si les richesses passent, et puisqu'on les dit périssables comme la rosée de la prairie, ne pense pas que tu es pauvre. Autrefois tes ancêtres n'étaient devenus riches que fort tard. Pour vous aussi reviendra le temps de l'abondance. » Et parlant ainsi, ils nous consolait.

Enfin j'atteignis ma quinzième année. Il y avait alors un champ donné en dot par les parents de ma mère, appelé du vilain nom de *Tchrépétentchung* (*Petit-Tapis-de-Peau-de-Bête*), mais qui donnait une récolte excellente. Le frère de ma mère l'avait cultivé lui-même en faisant tout ce qu'il fallait pour augmenter la production (1). Il

*Milarépu
atteint
sa majori
Sa
mère récla
l'exécutio
du testame*

(1) Le mot *skyéhphel*, augmentation, veut dire aussi l'intérêt en grain du grain prêté pour ensemer. Ici cette acception

ramassa ainsi secrètement le surplus du grain et il en acheta beaucoup de viande. De l'orge blanc on fit de la farine. De l'orge noir on fit de la bière, et il dit que c'était pour réclamer le patrimoine de *Parure-Blanche* et de ses enfants. Ensuite ma mère emprunta des tapis et elle les disposa dans ma maison *A-Quatre-Colonnes-et-Huit-Poutres*.

Alors elle invita mon oncle et ma tante qui venaient en premier, les parents proches, les amis intimes et les voisins, enfin ceux qui avaient eu connaissance du testament écrit par mon père *Trophée-de-Sagesse*. A l'oncle et à la tante elle présenta un animal entier ; aux autres, selon leur rang, un quartier d'animal ou un tiers de quartier. Et elle leur donna un festin de bière dans des tasses de porcelaine. Puis ma mère se leva du milieu de leur cercle et elle parla ainsi :

« Oui bien ! Quand un fils est né on lui donne un nom. Quand on est convoqué à un festin de bière, cela veut dire causerie. Moi aussi j'ai trois mots à dire. Écoutez donc tous, vous qui êtes assis en cercle, à commencer par l'oncle et la tante, et vous les anciens qui vous rappelez les dernières paroles de *Mila-Trophée-de-Sagesse*, au moment de sa mort. » Elle parla ainsi. Et le frère de ma mère lut le testament. Alors ma mère continua :

« Je n'ai pas besoin d'expliquer aux anciens qui sont ici les termes de cet écrit. Jusqu'à présent l'oncle et la tante ont pris soin de nous commander en toutes choses, mère et enfants. Maintenant mon fils et Dzéssé sont en âge de tenir leur maison. C'est pourquoi je vous

particulière ne semble pas s'appliquer et nous avons donné le sens littéral des mots,

prie de nous faire rendre les biens qui vous ont été confiés, de laisser mon fils épouser Dzéssé et rentrer en possession de son patrimoine selon le testament. »

Elle parla ainsi. L'oncle et la tante, jamais d'accord à l'habitude, s'accordaient toujours pour dévorer. De mon côté j'étais fils unique. De l'autre, mon oncle avait beaucoup d'enfants. Aussi mon oncle et ma tante unissant leurs voix répondirent :

« Vous avez des biens ? Où sont-ils ? Autrefois, quand *Mila-Trophée-de-Sagesse* était en bonne santé, nous lui prêtâmes maison, champs, or, turquoises, dzos ⁽¹⁾, chevaux, yacks et moutons. Au moment de sa mort, il a rendu ces biens à leur maître. Y a-t-il une seule parcelle d'or que tu possèdes ? Une seule once de beurre ? Un seul vêtement ? Un seul lambeau de soie ? Nous n'avons même pas vu le sabot d'un animal. Qui a écrit ce testament ? J'ai eu la bonté de vous nourrir, orphelins misérables, pour que vous ne mouriez pas de faim. Il est bien vrai ce proverbe : Dès qu'ils en ont le pouvoir, les mauvais vous mesurent l'eau ⁽²⁾. »

Ayant dit, il souffla, se moucha, se leva brusquement, claqua des doigts, secoua le pan de son vêtement, frappa du pied et dit : « Bien plus, cette maison même m'appartient. Ainsi, orphelins, sortez d'ici. » Disant ainsi, il souffleta ma mère. Il nous frappa, ma sœur et moi, avec la manche de son habit ⁽³⁾. Alors, ma mère

(1) Dzoz, croisement du yack et de la vache commune.

(2) Correspond à notre proverbe : Oignez vilain, il vous poindra.

(3) Les manches de la tchouba tibétaine, quand elles ne sont pas retroussées, dépassent les mains d'une coudée et peuvent servir pour fouetter.

s'écria : « Père *Mila-Trophée-de-Sagesse*, vois la destinée de tes enfants. Tu as dit que du fond de la tombe tu nous verrais. Voici venu le moment de nous voir. » Elle dit et, pleurant, elle tomba à la renverse et se roula sur la terre. Nous deux, enfants, ne pouvions rien faire pour elle que pleurer. Le frère de ma mère, craignant les nombreux fils de mon oncle, ne pouvait lutter. Les autres gens du pays, qui nous aimaient, dirent qu'ils compatissaient. Il n'y en avait pas un qui ne pleurât. Les autres témoins soupiraient profondément.

L'oncle et la tante me dirent : « Tu réclames tes biens. Mais tu les as. Vous avez préparé un festin aux gens du pays et aux voisins, dilapidant sans compter la bière et la viande. Sont-ce tes biens ? Ce n'est pas moi qui les ai. Les aurais-je, que je ne vous les donnerais pas, orphelins. Aussi, si vous êtes riches, faites-nous donc la guerre. Si vous êtes pauvres, jetez-nous des sorts. » Et sur ces mots, il sortit.

Après lui, ses partisans sortirent également. Ma mère ne cessait de pleurer. Son frère, les parents de Dzéssé et nos amis demeurèrent pour consoler ma mère. Et buvant les restes de la bière ils lui disaient : « Ne pleure pas, les larmes ne servent à rien. Demande quelque bien à tous ceux qui sont ici rassemblés pour le festin. Nous tous ici présents te donnerons ce qu'il faut. L'oncle et la tante eux-mêmes te donneront quelque bonne chose. »

Le frère de ma mère dit encore : « Fais ainsi et envoie ton fils apprendre un art. Puis vous deux, mère et fille, demeurez chez moi et faites la culture de mes champs. Il convient de ne faire que ce qui est utile. De toute façon, il ne faut pas que vous ayez honte devant l'oncle et la tante. » Ma mère répondit : « Dépossédée de tous mes biens, je n'en ai jamais rien mendié pour élever mes

enfants. Je n'accepterai pas de l'oncle et de la tante une seule parcelle de mon propre bien. Pourtant, j'enverrai mon fils faire ses études. Persécutés par l'oncle et la tante, nous devions encore courir dès le son du tambour, courir encore quand montent les fumées. Ils nous ont couverts d'opprobres. Après cela, je ferai moi-même la culture de mon champ. »

Dans le pays de Tsa, au village de *Mithongéka (Précipice Invisible)*, il y avait un maître magicien Gnimapa, très demandé dans les villages et nommé *Qui-Connaît-les-Huit-Sirènes*. Ma mère m'envoya chez lui pour apprendre à lire. En même temps, nos proches offrant de leurs propres biens, nous donnèrent chacun deux sortes de choses. Principalement, les parents de Dzéssé m'apportaient des provisions, de l'huile et du bois de chauffage et même ils envoyaient Dzéssé, là où j'apprenais à lire, pour me consoler. Mon oncle maternel nourrissait ma mère et ma sœur pour qu'elles n'allaient pas travailler ailleurs ⁽¹⁾ et mendier. Et parce que son frère ne la laissait pas être pauvre, ma mère faisait le travail commun, un jour filant, un jour tissant. Elle amassa ainsi quelque bien et les choses nécessaires pour ses enfants. Ma sœur servait chez les autres autant qu'elle pouvait ⁽²⁾.

*Milar
quiti
la maison
appren
à lire.*

Elle courait dès le son du tambour, courait quand les fumées montent ⁽³⁾, pour gagner quelque nourriture et quelque habillement.

(1) Sans salaire, pour la nourriture seulement.

(2) Avec salaire.

(3) Cette expression ancienne est interprétée différemment par les meilleurs lettrés tibétains. Les uns comprennent comme nous : du grand matin jusqu'au soir. Les autres comparent l'activité au battement du tambour et à la mobilité de la fumée.

Souffrant de la faim, les vêtements en loques, l'âme abattue, nous n'avons pas été heureux.

Ainsi parla le Maître. A ce moment, tous les auditeurs émus et affligés dans leurs cœurs, demeurèrent un moment silencieux en versant des larmes. Tel est le deuxième chapitre exposant le plus haut degré de la réalité de la douleur.





CHAPITRE III

Alors Rétchung dit : « Maître, tu nous as dit avoir d'abord fait de mauvaises actions. Comment, je te prie, les as-tu commises ? »

— J'ai accumulé les péchés par le fait de la magie et de la grêle.

— Maître, je te prie, quelles circonstances t'ont amené à apprendre les pratiques de la magie et de la grêle ? »

Alors le Maître continua :

ALORS que j'étudiais à Mithongéka, un jour j'accompagnai mon maître à la vallée basse de Tsa où il était invité à présider un grand banquet de bière. Buvant beaucoup de bière, de plus buvant celle que je lui versais de mon côté et celle que lui versaient tous les religieux, mon maître fut ivre. Il me fit partir en avant avec les présents qu'il avait reçus. J'étais ivre aussi. Comme les chanteurs continuaient, j'eus le désir de chanter. Et comme j'avais une belle voix, j'allais en chantant. Le chemin passait devant ma maison et j'arrivai ainsi tout en chantant jusqu'à la porte même de chez moi. Dans la maison ma mère était en train de griller de l'orge ⁽¹⁾ et elle m'entendit : « Qu'est-ce ? se

*Commen
Milarép.
devint
magicien*

(1) Pour faire le tsampa, nourriture principale des Tibétains, on grille l'orge en grains, comme chez nous le café. On en grille peu à la fois, dans des bassines en fer à fond arrondi. Pour

dit-elle. Cette voix ressemble à la voix de mon fils. Il n'y a pas plus misérables que nous sur la terre. C'est trop inconvenant à lui de chanter. » Et ne pouvant croire elle regarda. M'ayant reconnu elle s'exclama de surprise. Sa main droite lâcha les pincettes; sa main gauche lâcha le tournoir. Et laissant là le grain se brûler, elle prit un bois dans une main, une poignée de cendres dans l'autre. Elle descendit les grandes marches, sauta les petites et elle fut dehors. Elle me lança la cendre au visage, me frappa du bâton à coups redoublés sur la tête et elle s'écria : « Père *Mila-Trophée-de-Sagesse*, voilà le fils que tu as engendré. Tu n'as plus de descendance. Vois à quel labeur sont vouées la mère et la fille. » Et elle roula à terre, privée de sentiment.

A cet instant, ma sœur accourut et dit : « Frère aîné, à quoi penses-tu? Vois donc notre mère. » Et comme elle pleurait je me rendis compte de la réalité⁽¹⁾. Alors moi aussi je versai beaucoup de larmes. Tout en pleurant nous frottions les mains de notre mère et nous l'appelions. Après un moment elle revint à elle et se leva. Puis fixant sur moi ses yeux remplis de larmes, elle dit : « Alors qu'il n'y a pas plus malheureux que nous sur la terre, est-il seyant de chanter? Quand j'y pense, moi ta vieille mère, je suis rongée de désespoir et ne puis que pleurer. » Alors, faisant entendre des lamentations, nous nous mîmes à pleurer tous les trois. Je dis à ma mère : « Mère, tu as raison. Ne sois pas tellement affligée. Je ferai tout ce que tu désireras que je fasse. »

empêcher le grain de brûler on le remue constamment avec un tournoir, rameau ou spatule. Cet orge grillé puis moulu est le tsampa.

(1) C'est-à-dire, je fus dégrisé.

— « Ce que je voudrais, c'est, en haut, que tu sois revêtu d'un manteau d'homme. En bas, que monté à cheval, tes étriers labourent la nuque de nos ennemis détestés. Cela n'est pas possible. Mais tu pourrais faire du mal en usant d'artifice. Je désire qu'ayant appris à fond la magie, l'envoûtement et la grêle, tu détruises ton oncle et ta tante en premier, puis les gens du pays et les voisins qui nous ont fait du mal. Je désire que tu détruises leur race jusqu'au neuvième degré. Vois si tu iras. » Je répondis : « Je verrai, mère. Prépare le présent pour le lama et mon viatique. »

Pour me faire apprendre la magie, ma mère vendit la moitié du champ *Petit-Tapis-de-Peau-de-Bête*. Avec le prix elle acheta une turquoise appelée *Grande-Étoile-Scintillante* ; un cheval blanc nommé *Lion-qui-n'a-pas-de-Frein*, aimé dans le pays ; deux charges de teinture ; deux charges de sucre qui furent consommées de suite. Et elle acheva les préparatifs de mon départ.

J'allai d'abord demeurer quelques jours dans un caravansérail de la Plaine Centrale appelé *Lhun djroub (De-lui-même-Sorti-de-Terre)*. Là je cherchai des compagnons de route. Il arriva cinq chers jeunes hommes se disant venir de *Gnarisdol* et aller au Tibet Central et au Tsang pour étudier la doctrine et la magie. Je leur proposai de me joindre à eux puisque j'allais aussi apprendre la magie. Ils consentirent. Je les amenai chez ma mère dans la Plaine Centrale et je les servis pendant quelques jours.

Ma mère leur dit en cachette de moi : « Mon fils que voilà n'a aucune volonté. O vous, ses compagnons, stimulez-le, exhortez-le, et qu'il devienne très habile en magie. Quand ce temps-là sera venu, je vous donnerai une bonne hospitalité et des récompenses. » Ensuite je chargeai les deux sacs de teinture sur le cheval ; je portai

sur moi la turquoise et nous nous mîmes en route. Ma mère nous accompagna pendant un long chemin.

Au moment de boire le vin d'adieu, ma mère fit à mes compagnons force recommandations. Mais surtout elle me prit à l'écart. Incapable de se séparer de son seul fils, elle prit ma main et la tint serrée dans les siennes. Et le visage baigné de larmes et la voix coupée de sanglots elle me dit : « Surtout vois notre malheur. Que de toute façon des signes de ta magie se manifestent dans le pays. Puis reviens. La magie de tes compagnons et la nôtre ne sont pas pareilles. Leur magie est celle d'enfants bien-aimés, heureux et fiers. La nôtre est celle de malheureux. C'est pourquoi montre une volonté opiniâtre. Si tu reviens sans avoir manifesté dans le pays des signes de ta magie, moi ta vieille mère, je me tuerai sous tes yeux. »

Alors je promis et nous nous séparâmes. J'assurai ma mère de mon amour. Je regardais sans cesse en arrière et versais beaucoup de larmes. Et ma mère qui me chérissait, tant qu'elle put nous voir, restait à me regarder en pleurant. Dans l'ardeur de ma tendresse, je me demandai si je retournerais un moment auprès de ma mère. Je pressentis que je ne la reverrais plus. Enfin quand elle ne me vit plus, ma mère retourna en pleurant au pays.

Quelques jours après, la rumeur disait que le fils de Parure-Blanche était parti pour apprendre la magie.

Nous prîmes la route du Tsang et de la Province Centrale et nous arrivâmes à *Yadé* dans la vallée du *Tsang-rong*. Là je vendis à un homme très riche mon cheval et ma teinture. Pour prix je reçus de l'or que je portai sur moi.

Après avoir traversé le Tsang po, nous prîmes la direction de la Province Centrale. En un lieu nommé *Tbunlouraka* (*Bergerie-de-Thun*), nous rencontrâmes un grand nombre de vénérables moines de la Province Centrale. Je leur demandai s'ils connaissaient dans le Centre un maître habile en magie, envoûtement et grêle. Un des moines répondit : « Au pays de *Kiorpo* dans le *Yarlung*, habite un lama nommé *Nyag-Yung-tôn tchro gyel* (*Homme-de-Nyag-Vainqueur-Irrité-qui-Enseigne-le-mal*). Il a un grand pouvoir en sortilèges, envoûtement et incantations terribles. » Ce moine était son disciple. Alors, nous étant mis en route pour aller chez le lama Yung tön, nous arrivâmes à Kiorpo dans le Yarlung.

Quand nous nous présentâmes devant le lama, mes compagnons ne lui offrirent que d'infimes présents. Moi je lui donnai tout, or et turquoise. Et je dis : « Je t'offre encore mon corps, ma parole et mon cœur. Certains habitants de mon pays et mes voisins ne peuvent souffrir le bonheur des autres. Par pitié, accorde-moi le plus puissant sortilège qui se puisse manifester dans mon pays. Et pendant ce temps, par pitié aussi, accorde-moi la nourriture et le vêtement. » Le lama sourit et répondit : « Je vais réfléchir à ce que tu m'as dit. » Mais il ne nous enseigna pas la magie à fond.

Quand il nous eut à peine donné quelques incantations pour faire s'entrechoquer le ciel et la terre, quand il nous eut donné un peu de toutes sortes de formules et de pratiques utiles, un an environ s'était écoulé. Tous mes compagnons se préparèrent à partir. Le lama leur donna à chacun un vêtement bien cousu en drap fin de Lha-sa. Mais moi je n'avais pas confiance. Ces pratiques étaient insuffisantes pour produire de l'effet dans mon

pays. Pensant que si je revenais dans mon pays sans que mes sortilèges se fussent manifestés, ma mère se tuerait, je résolus de ne pas partir et ne me préparai pas. Mes compagnons me demandèrent : « *Bonne-Nouvelle*, ne pars-tu pas ? » Je répondis : « Je n'ai pas appris assez de magie pour m'en aller. » Ils reprirent : « Si nous savons nous servir des mantra, ces formules sont les plus magiques. Le lama lui-même a dit qu'il n'en avait pas d'autres. Nous avons levé nos doutes à leur sujet. Va voir si le lama t'en donnera d'autres. » Après avoir remercié et salué le lama ils partirent. Moi aussi j'endossai le vêtement donné par le lama et je les accompagnai une demi-journée de route. Après que nous nous eûmes souhaité bonne santé, ils repartirent pour leur pays.

Tandis que je retournais auprès du lama, en chemin je ramassai des fientes de cheval et d'âne, des bouses de vache et des crottes de chien. J'en remplis le devant de mon vêtement. Creusant un trou dans le champ nourricier et fertile du lama, je les cachai dedans. Le lama qui était sur la terrasse de sa maison me vit. Il dit à quelques disciples :

« Combien de disciples sont déjà venus devant moi ! Il n'en est pas venu de plus aimant que celui-là. Et il n'en reviendra jamais. La preuve en est que ce matin il ne m'a pas dit adieu et qu'il est revenu. Quand il vint ici pour la première fois, il me dit que les gens de son pays et ses voisins ne pouvaient endurer le bonheur des autres. Il me demanda la magie et il m'offrit son corps, sa parole et son cœur. Il semble un imbécile. S'il a dit vrai et s'il n'accomplit pas de sortilèges, il est à plaindre. »

Un des moines me rapporta ces paroles. Je me dis

avec joie : « Enfin, c'en est fait, j'aurai le dernier mot de la magie. » Et j'allai auprès du lama. Comme je faisais son service, il me dit : « *Bonne-Nouvelle*, pourquoi n'es-tu pas parti ? » Alors je rendis au lama le vêtement qu'il m'avait donné. Je posai son pied sur ma tête et lui dis : « Lama précieux, nous sommes trois, ma mère, ma sœur et moi. Mon oncle et ma tante, des gens du pays et quelques voisins sont devenus nos ennemis. A force de traitements indignes, ils nous ont jetés dans la misère. Je n'avais pas la force de me défendre. C'est pourquoi ma mère m'a envoyé apprendre la magie. Si je retourne au pays sans qu'un signe de magie se soit manifesté par mes soins, ma mère se tuera sous mes yeux. C'est pour qu'elle ne meure pas que je ne suis pas parti. Et c'est pourquoi je te demande le dernier mot de la magie. »

Ayant ainsi parlé je pleurai. Le lama demanda : « De quelle façon les gens de ton pays t'ont-ils nuï ? » Avec des sanglots je racontai comment mourut mon père *Mila-Trophée-de-Sagesse* et comment après, l'oncle et la tante nous accablèrent de misère. Alors les larmes tombèrent une à une des yeux du lama. Puis il dit : « S'il en est ainsi, cela est lamentable. La magie que je pratique conviendra. Mais il ne faut pas nous presser. Pour cette même magie on m'a offert par centaines et par milliers l'or et les turquoises du *Haut Gnarikorsum* ; par centaines et milliers le thé, les vêtements et la soie des *Trois Collines* du *Bas Kham* ; par centaines et milliers les dzos, les chevaux, les yacks et les moutons du *Kyayul*, du *Dagpo* et du *Kong po*. Toi seul m'as donné ton corps, ta parole et ton cœur. Je vais rapidement examiner tes dires. »

Il y avait alors chez le lama un moine plus rapide à la

course que le cheval et plus fort que l'éléphant. Le lama l'envoya dans mon pays pour voir. Le moine alla et revint rapidement et dit (*) : « Lama précieux, Bonne-Nouvelle a dit vrai. Il faut lui apprendre beaucoup de magie. »

Le lama me dit : « Si je t'avais aussitôt appris la magie, j'aurais craint que toi, imbécile, tu ne me l'eusses fait regretter. Mais maintenant, puisque tu es sincère, il te faut aller auprès d'un autre maître pour lui donner mon secret et pour en apprendre un autre en échange. J'ai une formule appelée *Planète à figure rouge et noire*. *Houm* est pour faire mourir, *Pbed* est pour faire tomber sans connaissance. Au pays appelé *Noub-Khoulung* dans le Tsang rong, demeure un lama nommé *Khoulung pa Yontan Gyathso* (*Océan-de-Vertus-de-Khoulung*). Il est grand médecin et grand magicien. Donne-lui ma formule. Il a le pouvoir de conduire au doigt la grêle. Après qu'il me l'eut enseigné, nous sommes devenus amis et associés. Ceux qui viennent chez moi apprendre la magie, je dois les lui envoyer. Ceux qui viennent chez lui apprendre la grêle, il doit me les envoyer. Joins-toi à mon fils et allez tous deux le trouver. »

Le fils du lama s'appelait *Darma-Ouang-tchug* (*Jeune-homme-Puissant*). Comme pacotille pour le viatique, le lama nous donna une charge de drap fin de Lha-sa et de serge, de menus présents et une lettre. Arrivés à Noubkhoulung nous rencontrâmes le jeune lama de Noub. Nous lui offrîmes des pièces de laine entières ainsi que les présents et la lettre du lama. Je lui racontai

(*) Ce voyage, du Yarlung au Monyul et retour, représenterait pour un bon courrier tibétain une durée minima de quarante jours.

avec soin mon histoire et toutes ses circonstances. Je le priaï avec instance de m'apprendre la magie. Le lama répondit : « Mon ami est un ami durable et il est fidèle à sa parole. Je vous enseignerai toute espèce de magie. Pour cela construisez sur la croupe de cette montagne une cellule qui vous mette hors de l'atteinte de la main de l'homme. »

Nous fîmes une maison qui avait trois étages sous terre et un seul étage au-dessus du sol. Nous donnâmes à cet étage de bonnes poutres liées côte à côte. Nous l'entourâmes d'une enceinte continue de blocs de pierre, gros comme des yacks, sans laisser d'intervalle, de sorte que personne d'autre ne pouvait voir de porte à la maison ni découvrir le moyen de l'attaquer. Alors le lama nous donna l'incantation magique.

Après que nous eûmes accompli le sortilège, sept jours passèrent. Puis le lama vint et dit : « Autrefois, sept jours suffisaient, maintenant cela doit suffire encore. » Je répondis : « Comme ma magie doit s'exercer au loin, je te demande à continuer pendant sept jours encore. » Le lama répondit : « Eh bien, continuez. » Et nous continuâmes.

Le soir du quatorzième jour, le lama revint et dit : « Ce soir autour du cercle des offrandes, il y aura une manifestation de sortilèges. » Et ce même soir, les fidèles dieux *Gardiens des Ordres* nous apportèrent les trente-cinq têtes d'hommes, avec leurs cœurs tout sanglants, qu'on avait demandés. Et ils dirent : « Depuis hier, vous nous avez appelés à grands cris répétés. Voilà ce que vous vouliez. » Et ils entassèrent les têtes tout autour du cercle des offrandes.

Le lendemain matin le lama revint et dit : « Il reste deux personnes à détruire. Faut-il les détruire ou les

*Milarépe
détruit
par la ma
la famill
de son onc*

laisser ? » Plein de joie je dis : « Veuillez les laisser pour qu'ils reconnaissent ma vengeance et ma justice. »

C'est ainsi que l'oncle et la tante furent gardés.

Nous offrîmes aux fidèles dieux protecteurs un sacrifice d'actions de grâces et nous sortîmes de notre retraite. Aujourd'hui encore on peut voir à Khoulong l'emplacement de notre cellule.

Cependant je me demandais comment le sortilège s'était manifesté dans mon pays de Kyagnatsa.

Il y avait un banquet pour les noces du fils aîné de mon oncle. Là, les fils de mon oncle et ses belles-filles, arrivés les premiers avec des hommes qui nous haïssaient, en tout trente-cinq personnes, étaient rassemblés.

Les autres convives, qui étaient nos partisans, venaient et causaient en chemin, disant : « *Le faux maître est le maître et le vrai possesseur est jeté à la porte*, comme dit le proverbe et comme agissent ces sans-pitié. Si la magie de Bonne-Nouvelle est impuissante contre eux, la justice du ciel lui fera droit. »

Tandis que, cheminant ensemble, ils étaient sur le point d'entrer dans la maison, l'oncle et la tante étaient sortis pour s'entendre sur le repas à leur servir et sur le discours à leur répondre. A ce moment une ancienne esclave à moi, qui devint servante de mon oncle, était allée puiser de l'eau. Elle ne vit pas dans l'écurie⁽¹⁾ les nombreux chevaux attachés, mais elle vit des scorpions, des araignées, des serpents, des crapauds et des têtards. Elle vit un scorpion gros comme un yack qui,

(1) L'écurie est le rez-de-chaussée de l'habitation même.



embrassant les colonnes entre ses cornes, les arrachait. A cette vue, la servante s'enfuit épouvantée. A peine fut-elle dehors, les juments en chaleur et les étalons mêlés étant attachés dans l'écurie, les étalons saillirent les juments. Tous les chevaux cabrés assénaient des ruades et les juments ruant aux étalons frappaient les colonnes qui s'écroulèrent. Sous les décombres de la maison écroulée, les fils de mon oncle, ses belles-filles et les autres, en tout trente-cinq personnes, furent tués. L'intérieur de la maison était rempli par un nuage de poussière et par les cadavres.

Ma sœur Péta voyant tout le monde qui se lamentait dehors, courut bien vite près de sa mère : « Mère, mère,

la maison de l'oncle s'est écroulée et beaucoup d'hommes sont morts. Viens voir. » Ma mère se demandant si c'était vrai eut un cri de joie, se leva et alla voir. Elle vit la maison de mon oncle réduite en un nuage de poussière et toute la vallée plongée dans les larmes. Aussi heureuse qu'étonnée, elle ficha un lambeau de vêtement au bout d'un long bâton et l'agitant en l'air elle criait à haute voix : « Gloire à vous, Dieux, Lamas et Trois Joyaux ! Eh bien ! gens du pays et voisins, *Trophée-de-Sagesse* a-t-il un fils ? Moi, *Parure-Blanche*, je suis vêtue de haillons, je mange de mauvaise nourriture. Voyez-vous que c'était pour nourrir mon fils ? Autrefois l'oncle et la tante nous disaient : « *Mère et enfants, si vous êtes nombreux, faites-nous donc la guerre. Si vous êtes peu nombreux, jetez-nous des sorts.* » Et voilà que nous avons plus obtenu, peu nombreux, par la magie, que nous n'eussions fait, plus nombreux, par la guerre. Voyez les hommes qui étaient en haut dans la maison, voyez le bétail qui était en bas dans l'écurie, voyez les richesses qui étaient au milieu. Puissé-je encore vivre longtemps, car le moment est venu de contempler un tel spectacle offert par mon fils. Voyez quel sera mon bonheur à partir d'aujourd'hui ! »

Tous ceux même qui étaient dans leurs maisons entendirent ma mère crier sa vengeance. Quelques-uns dirent : « Elle a raison. » D'autres dirent : « Il est vrai qu'elle a raison. Mais elle parle trop. »

Tous entendant par quel pouvoir les hommes étaient morts, se rassemblèrent et dirent : « Non contente d'avoir provoqué ce désastre, elle s'en réjouit encore. C'est trop inconvenant. Après qu'elle a envoyé ces multiples douleurs, il faut lui arracher, vivante, son cœur tout sanglant. » Les anciens dirent : « A quoi bon

la tuer? Ce qui nous arrive est en vérité le fait de son fils. C'est pourquoi il vous faut d'abord trouver son fils et faites en sorte de le lapider. Après il vous sera aisé de tuer la mère. » Disant ainsi ils furent d'accord.

L'oncle ayant entendu ce propos parla : « Mes fils et mes filles n'ont plus à mourir. Que ne suis-je mort aussi ! » Et il alla pour tuer ma mère. Mais les gens du pays l'arrêtrèrent disant : « C'est parce que tu as manqué à ta parole d'autrefois que ce malheur est arrivé au pays. Si maintenant tu agis ainsi avant d'avoir tué le fils, nous te combattons. » Et ils ne laissèrent à l'oncle aucun moyen d'agir. Alors les gens du pays se concertèrent pour me faire tuer.

Mon oncle maternel alla chez ma mère et lui dit : « Après tes paroles et ta conduite d'hier, les gens du pays sont prêts à te lapider toi et ton fils. Que peux-tu faire contre eux? Le sortilège suffisait. » Ainsi il la réprimandait grandement. Ma mère lui répondit : « La mauvaise fortune n'a pas été sur toi. Je sais bien tout cela. Mais après la façon dont ils ont volé mes biens, il est difficile de ne rien dire. » Et sans répondre autre chose, elle pleura. Son frère reprit : « Il est vrai que tu as raison. Mais de crainte que les assassins ne viennent, enferme-toi bien. » Ayant dit il partit. Et ma mère, se tenant enfermée, se mit à songer et à réfléchir.

Cependant la servante de mon oncle qui avait été la mienne autrefois, ayant entendu les gens délibérer entre eux, ne put, dans son attachement pour ma famille, tolérer cela. Elle alla dire en secret à ma mère ce qui avait été décidé en conseil et elle lui recommanda de veiller sur la vie de son fils. Ma mère songea à part elle : « Cette délibération met pour un moment une trêve à ma joie. » Elle vendit une moitié du champ *Petit-*

Tapis-de-Peau-de-Bête et elle en retira sept onces d'or. Comme il n'y avait aucun homme du pays qu'elle pût envoyer; comme il n'était arrivé aucun courrier d'ailleurs, ma mère songeait à aller elle-même me voir, me porter des provisions et me donner des conseils.

*Comment
la mère
de Milarépa
lui fait
parvenir
une lettre.*

A ce moment un ermite de la Province Centrale, qui revenait d'un pèlerinage au Népal, vint à passer en mendiant. Ma mère lui demanda son histoire. Il était apte à faire un messenger. Ma mère lui dit : « Reste ici quelques jours. J'ai un fils qui se trouve dans le *U-tsang* et j'ai quelques nouvelles à lui envoyer. Sois assez bon pour les lui porter. »

Cependant ma mère lui donnait une agréable hospitalité. Puis ayant allumé une lampe à beurre, elle fit cette imprécation : « Fassent le lama de *Bonne-Nouvelle* et les dieux protecteurs que, si mon désir est exaucé, cette lampe brûle longtemps. Que s'il n'est pas exaucé, cette lampe meure rapidement. » La lampe dura un jour et une nuit. Ma mère, croyant alors que son désir serait accompli, dit au pèlerin : « Ermite, pour parcourir les royaumes, le vêtement et les bottes ont une grande importance. C'est pourquoi fais des pièces et des semelles. Et elle lui donna une pièce de cuir pour les bottes. Elle-même mit les pièces au manteau usé qu'il avait. A l'insu de l'ermite, elle cacha les sept onces d'or au milieu du dos de son manteau. Par-dessus elle cousit une pièce carrée d'étoffe noire. Au centre, elle recouvrit cette pièce avec des étoiles en points de gros fil blanc, figurant la constellation des Pléiades, mais de manière qu'on ne la vît pas à l'extérieur. Puis elle donna à l'ermite un bon paiement, elle lui confia une lettre scellée, en écriture secrète, et elle le congédia.

Ensuite ma mère fit ces réflexions : « Comme je ne sais

ce que les gens du pays, dans leur délibération, ont décidé de faire, il faut que j'aie l'air menaçant. » Elle fit donc la leçon à Péta : « Annonce à tout le monde que cet ermite m'a apporté une lettre de ton frère. » Et voici la lettre que fit ma mère comme si elle venait de moi :

« Sans doute ma mère et ma sœur sont en bonne santé et elles ont vu la manifestation de magie. Si les gens du pays continuent à vous montrer une haine particulière, envoyez-moi par écrit leurs noms et celui de leur famille. Par le moyen des sortilèges, il me sera aussi facile de les faire mourir que de jeter en l'air une pincée de nourriture⁽¹⁾. Ainsi je les détruirai jusqu'au neuvième degré de parenté. Si les gens du pays vous sont généralement hostiles, partez mère et fille et venez me rejoindre ici. Je détruirai ce pays jusqu'à ses vestiges. J'ai du bien-être et des vivres sans mesure. Ne vous tourmentez pas de ce que je suis dans la réclusion. »

Ayant écrit ceci, ma mère plia la lettre. Elle la montra d'abord à son frère et à ses amis. Puis la laissant entre les mains de son frère, elle fit que tout le monde la vit. Alors tous changèrent de sentiment. Renonçant au projet de nous lapider, ils reprirent à mon oncle le champ Horma-Triangulaire et ils le rendirent à ma mère.

Cependant l'ermite venait à ma recherche. Apprenant que j'étais à Noubkhoulung, il m'y trouva. Il me raconta les nouvelles de ma mère, de ma sœur et du pays. Il me donna la lettre et je m'en fus à l'écart pour la lire :

(1) Geste habituel aux Tibétains pieux qui prélèvent quelques parcelles de leurs repas et les jettent en offrande aux divinités de l'espace.

« J'espère, *Bonne-Nouvelle*, que tu es en bonne santé. Le désir de ta vieille mère, d'avoir un fils, est réalisé. La descendance de ton père *Mila-Trophée-de-Sagesse* est assurée. Les signes de ta magie sont apparus au pays. Trente-cinq hommes ont été tués dans la maison écroulée. A cause de cela les gens du pays nous sont malveillants, à toutes deux mère et fille. C'est pourquoi fais tomber de la grêle jusqu'à neuf couches de pisé (*). Alors les derniers désirs de ta vieille mère seront satisfaits. Les gens du pays disent qu'ils te font rechercher et qu'après t'avoir tué, ils me tueront. L'un pour l'autre, mère et fils, veillons sur notre vie avec la plus grande attention. Si tes vivres sont épuisés, au pays qui fait face au Nord, un nuage noir étant suspendu, la constellation des Pléiades apparaîtra. Dessous, il y a sept maisons de cousins à toi. Après, tu trouveras autant de provisions que tu désireras. Prends-les. Si tu ne comprends pas, attendu que cet ermite habite dans ce pays, ne demande à personne d'autre. »

Je ne comprenais pas le sens de cette lettre. Je regrettais ma patrie et ma mère. Comme j'étais en grand besoin de vivres, comme j'ignorais le pays et ne m'y connaissais aucun parent, je versai beaucoup de larmes. Je demandai à l'ermite : « Puisque tu connais le pays, où mes cousins habitent-ils et quel est ce pays ? » L'ermite répondit : « C'est la Plaine Centrale du Gnaris.

— Ne connais-tu pas d'autre pays ? Quel est le tien ?

(*) La plupart des maisons tibétaines sont construites en terre battue dans des moules ou caissons en planches. Ces moulages superposés restent visiblement marqués sur les murs. Les Tibétains se servent de ces marques pour mesurer la hauteur de la neige. Un *gyang rim* fait environ une coudée.

— Je connais beaucoup d'autres pays. Je ne connais pas celui de tes cousins. Moi, je suis de la province de Lha-sa.

— Alors reste ici un moment, je reviens tout de suite. »

J'allai présenter la lettre au lama et je lui demandai l'explication. Le lama parcourut la lettre et me dit : « *Bonne-Nouvelle*, ta mère est bien haineuse. Ces hommes sont à peine morts et elle demande encore que tu envoies la grêle. Quels sont tes cousins du Nord ? » Je lui répondis : « Je n'en avais jamais entendu parler. C'est la lettre qui en parle. J'ai demandé à l'ermite mais il ne les connaît pas. »

La femme du lama qui était marquée du signe des Taras omniscientes, lut la lettre à haute voix et me dit : « Fais venir l'ermite. »

Quand l'ermite fut là, elle lui fit un grand feu, et elle lui donna de la bière excellente. Puis, enlevant le manteau du dos de l'ermite, elle s'en couvrit et dit : « Voici un manteau agréable pour voyager de royaume en royaume. » Disant ainsi elle allait de long en large. Puis elle monta sur la terrasse de la maison. Là elle retira l'or du manteau, elle recousit la pièce comme avant, puis elle remit le manteau sur le dos de l'ermite.

Après avoir servi à l'ermite le repas du soir, elle le conduisit à sa chambre et lui dit : « Va dire à *Bonne-Nouvelle* de venir auprès du lama. » J'arrivai et elle me donna les sept onces d'or. Je demandai : « D'où vient cet or ? » La femme répondit : « Il était dans le manteau de l'ermite. *Bonne-Nouvelle*, tu as une mère avisée. *Le Pays face au Nord où le soleil ne brille pas* (1) veut

(1) *Où le soleil ne brille pas*, ne se trouve pas dans la lettre de la mère.

dire le manteau de l'ermite où le soleil ne pénètre pas. *Le nuage noir suspendu* veut dire la pièce noire et carrée qui y est appliquée. *La constellation des Pléiades* qui paraîtra veut dire les points cousus avec du fil blanc. Et dessous, *les sept maisons de cousins* veulent dire les sept onces d'or. *Si tu ne comprends pas, attendu que l'ermite demeure dans ce pays, ne demande à personne d'autre.* Cela signifie : Si tu ne comprends pas, attendu que l'or est dans le manteau de l'ermite, ne cherche pas ailleurs. »

Ainsi parla la femme du lama. Et le lama dit : « Vous autres femmes, il est dit que vous êtes pleines d'artifice. Cela est bien vrai. » Et il riait.

Après cela je donnai un dixième d'once d'or à l'ermite et il fut satisfait. A la maîtresse de maison, j'offris sept dixièmes d'once. Au lama j'offris trois onces d'or et je lui dis : « Voici que ma vieille mère demande aussi la grêle. Veuille prendre à cœur de me l'enseigner. » Le lama répondit :

« Si tu veux la grêle, va trouver le lama *Vainqueur-Irrité-qui-Enseigne-le-mal.* » Et il me remit une lettre avec des présents.

*Milarépa
ruine son pays
par la grêle.*

Je partis pour le village de Kyorpo dans le Yarlung. Quand j'arrivai devant le lama, je mis à ses pieds trois onces d'or, la lettre et les présents du lama. Je lui racontai pourquoi je désirais la grêle. Il me demanda : « As-tu réussi en magie ? » Je répondis :

« J'ai complètement réussi par la magie. Trente-cinq hommes ont été tués. De plus cette lettre demande la grêle. Veuille prendre à cœur de me l'enseigner.

— Eh bien, soit », dit le lama.

Et il me donna la formule. J'allai officier dans mon ancienne cellule.

Dès le septième jour, un nuage envahit la cellule magique. La foudre fulgura, le tonnerre et la planète Rahula (*) grondèrent. Alors je pensai que je pouvais commander du doigt à la grêle. Le lama me demanda successivement :

« Pour qu'il y ait lieu d'envoyer la grêle, combien haute est maintenant la moisson dans ton pays ?

Et je répondis tour à tour :

Elle est à peine en herbe. Puis :

Elle est à peine haute à cacher les palombes.

Le lama dit alors :

C'est encore trop tôt. Puis :

Et maintenant où en est-elle ?

Je répondis :

Les épis viennent à peine de se dérouler.



(*) Rahula. Divinité qui dévore le soleil et la lune et qui produit leurs éclipses.

— Alors il est temps d'envoyer la grêle », dit le lama.

Il me donna comme compagnon le courrier qui était allé déjà dans mon pays. Nous étant déguisés en moines errants, nous partîmes.

Au pays, les anciens ne se rappelaient pas une année aussi bonne. Ils avaient fait une loi de moisson interdisant que l'on moissonnât à sa guise (1). Quand nous arrivâmes on devait couper la moisson le lendemain et le surlendemain. Je m'établis dans le haut du pays. Après que j'eus énuméré les incantations, un petit nuage accourut à peine gros comme le corps d'un passereau. Je fus déçu. J'appelai les saints par leurs noms. Je les adjurai par la vérité des mauvais traitements que j'avais reçus des gens du pays. Je jetai mon manteau et me mis à pleurer. Alors de gros nuages noirs inconcevables s'amoncelèrent subitement dans le ciel. Ils s'écroulèrent d'une seule masse et en un instant la grêle s'abattit sur la récolte et sur toute la vallée, jusqu'à la hauteur de trois couches de pisé. Toute la montagne fut transformée en torrents. Les gens du pays ne voyant plus de moisson sanglotaient.

Aussitôt un grand vent mêlé de pluie souffla. Comme nous avions froid, mon compagnon et moi, nous allâmes dans une grotte dont l'entrée regardait le nord. Nous y fîmes un feu de tamarix et nous y demeurâmes.

Les jeunes hommes du pays revenaient de la chasse

(1) Cette coutume de fixer le jour de la moisson pour tout le monde est destinée à égaliser les risques.

pour la viande des sacrifices d'actions de grâces de l'année. Et ils disaient :

« *Ce Bonne-Nouvelle* nous a envoyé un malheur que



nul autre n'eût envoyé. Il avait déjà tué tant d'hommes! Maintenant, par son art, on ne voit plus rien de notre magnifique moisson. S'il tombait entre nos mains, on lui arracherait le cœur tout vivant. Et chacun de nous devrait manger un peu de sa chair et boire une goutte de son sang. »

Ils parlaient ainsi, car la plaie de leur cœur était inguérissable.

Comme ils devisaient ainsi tout en redescendant la montagne, ils vinrent à passer devant la grotte. Un vieillard dit :

« Silence! Silence! Parlez doucement! Une fumée sort de la grotte. Qui cela peut-il être? »

Les jeunes dirent :

« C'est sûrement *Bonne-Nouvelle*. Il ne nous a pas vus. Si les hommes du pays, lui ayant déclaré la guerre, ne le tuent pas, il achèvera d'anéantir le pays. »

Disant ainsi ils s'en retournèrent. Mon compagnon me dit :

« Pars en avant. Moi je ferai comme si j'étais toi. Je leur dirai en partant que c'est ma vengeance. Nous nous retrouverons à quatre jours de marche, vers l'ouest, au caravan sérail de *Dingri*. »

Comme il avait conscience de sa force, il resta seul et sans crainte. A ce moment je songeai à voir une seule fois ma mère, mais, effrayé par mes ennemis, je m'enfuis rapidement et courus à Nyanang. Ayant été mordu à la jambe par un chien, je ne pus arriver à temps au rendez-vous.

Mon compagnon, alors qu'il était assiégé par les gens du pays, rompit leur cercle et s'échappa. Tant qu'ils le serrèrent de près, il courut rapidement. Quand ils furent distancés, il ralentit sa marche. Comme ils tiraient sur lui avec leurs armes, il leur répondait coup pour coup, en lançant de grosses pierres. Et il leur criait :

« A celui qui se risquera contre moi je jetterai des sortilèges. Combien d'hommes n'ai-je pas tués déjà pour me venger ? Et maintenant votre belle moisson dont on ne voit plus rien ? N'est-ce pas encore ma vengeance ? Cela étant, si vous n'êtes pas bons pour ma mère et ma sœur, j'envoûterai tout votre pays, depuis le haut de la vallée jusqu'en bas. Ceux qui ne seront pas tués verront leur race détruite jusqu'à la neuvième génération. Si la mort et la désolation ne frappent ce pays, ce ne sera pas ma faute. A genoux ! à genoux ! »

Parlant ainsi il s'éloigna. Et eux, craintifs, disaient l'un à l'autre :

« Réponds-lui, réponds-lui. »

Et, se querellant, ils s'en retournèrent.

Mon compagnon arriva avant moi à Dingri. Il demanda au gardien du caravansérail s'il était venu quelqu'un pareil à un ermite. Le gardien répondit :

« Il n'est pas venu. Mais qui dit ermite dit amateur de vin sûr. Au pays en face, il y a un banquet de bière. Vas-y. Si tu n'as pas de coupe, je puis t'en prêter une. »

Et il lui prêta une coupe profonde de couleur grise, énorme comme la tête du dieu de la mort⁽¹⁾. Ayant emporté la coupe, mon compagnon alla dans la maison du festin et comme j'étais là, au bout de la rangée des convives, il vint se placer à côté de moi⁽²⁾. Il me dit :

« Pourquoi n'es-tu pas au rendez-vous depuis hier ! »

— Hier j'étais allé mendier. Un chien a mordu ma jambe et je n'ai pu marcher vite. Mais ce n'est rien. »

Repartant de compagnie, nous arrivâmes à Kyorpo du Yarlung. Le lama nous dit :

« Eh bien, vous deux, vous avez fait du bon ouvrage !

— Personne ne nous a précédés. De qui l'as-tu appris ? »

Le lama répondit :

« Les saints dieux protecteurs, la face épanouie comme la pleine lune, sont venus. Je les ai remerciés. »

Et parlant ainsi, le lama montrait une grande joie.

(1) *Gjin rdjé*.

(2) Cette hospitalité si simple qui ouvre toute maison à tout voyageur, connu ou inconnu, principalement aux ermites errants, est toujours pratiquée au Tibet.

C'est ainsi que j'ai accumulé les noires actions pour répondre à mes ennemis.

Ainsi parla le Maître. Tel est le troisième chapitre, celui de la destruction des ennemis. Telle fut l'œuvre mondaine de Milarépa.





DEUXIÈME PARTIE

Dans cette deuxième partie, Mila arrive au Nirvāna de la paix et de la perfection. Voici comment () :*

D'abord le dégoût et le remords lui feront rechercher un lama vraiment saint.

Quand il l'aura trouvé, soumis à ses ordres, il subira de telles épreuves incroyables, qu'il sera entièrement lavé de la souillure du péché.

Puis, pris en affection par le lama, il obtiendra de lui la doctrine et la délivrance.

Méditant cette doctrine en présence même du lama, il verra naître en lui le germe de la connaissance.

Alors qu'il pourra par ses propres moyens se servir des formules, sur la suggestion d'un songe, et en possession de la tradition orale, il se retirera de devant le lama.

Rencontrant de nouvelles preuves de la vanité du monde, il fera vœu de perfection.

Pour réaliser l'enseignement du lama, il renoncera au siècle et il méditera dans le désert des montagnes avec une contention d'esprit et une attention terribles.

Par une telle méditation, il acquerra une pénétration d'esprit toujours plus intense et, parvenu à sa limite, il fera le fruit de sa perfection profitable à la doctrine et à tous les êtres.

(*) Chacun des paragraphes qui suivent résume l'un des neuf chapitres qui composent la deuxième partie.

Enfin ayant accompli ses œuvres de salut pour la conversion des créatures, il mourra Buddha dans le sein même de la religion.



CHAPITRE PREMIER

Alors Rétchung demanda: « O lama, tu dis avoir accompli de blanches œuvres uniquement réservées à la sainte doctrine. Comment, Maître, es-tu entré en religion? » Et le vénérable continua ainsi:

*Conversion
le Milarépa.*

J'ÉTAIS rempli de remords pour le mal que j'avais fait par la magie et la grêle. La Doctrine obsédait ma mémoire et j'en oubliais, le jour, de prendre de la nourriture. Si je sortais, j'avais envie de demeurer. Si je demeurais, je désirais sortir. La nuit je fuyais le sommeil. Je n'osais avouer au lama ma tristesse, ni mon désir de délivrance, ni ma conversion. Tandis que je demeurais faisant le service du lama, je me demandais sans cesse et passionnément par quel moyen je pourrais pratiquer la vraie doctrine.

En ce temps-là, le lama recevait les hommages d'un maître de maison qui lui fournissait toutes les richesses dont il pouvait avoir besoin. Ce maître de maison était épuisé par une maladie terrible. Le lama fut appelé le premier pour le veiller et il y alla. Trois jours après le lama revint silencieux et sombre. Je lui demandai :

« O maître, pourquoi ce silence et ce visage sombre? »

Le lama me répondit :

« Tout ce qui est composé est éphémère. Hier mon

hôte excellent est mort. C'est pourquoi la transmigration trouble mon cœur. Mais surtout je suis vieux. Et depuis ma jeunesse aux dents blanches jusqu'à ma vieillesse aux cheveux blancs, je n'ai fait que nuire par maléfices, envoûtements et par grêle. Toi aussi, bien que jeune, tu as accumulé les crimes de la magie et de la grêle. Ces crimes mêmes retomberont sur ma tête. »

Je demandai :

« N'as-tu pas conduit ces créatures au salut et au paradis? »

Le lama répondit :

« Les êtres agissent selon leur nature. Je sais bien la loi qui les mène au paradis et à la délivrance. Mais ils n'en retiennent que la lettre. Et quand vient le moment d'en éprouver l'esprit, la loi ne sert plus. Mais maintenant je vais appliquer l'esprit de la doctrine. En raison de cela, protège mes disciples. Soit que je te mette sur la voie du salut et du paradis ; soit que tu pratiques la doctrine et que tu me conduises sur la voie du salut, je t'aiderai de tous mes moyens. »

Mes vœux étaient exaucés et je répondis que je pratiquerais la doctrine (4).

(4) La conversion de Milarépa situe l'apparition du mysticisme dans le bouddhisme tibétain. Ce trouble de conscience, à vrai dire, n'est encore que du remords, un remords brusque et imprévu. Mais nous voyons là, dans un pays où la philosophie et la morale du Bouddhisme s'étaient mécaniquement superposées aux pratiques de la magie, un premier combat entre deux conceptions religieuses opposées, sur le champ clos de la conscience individuelle. Nous sommes encore loin d'une conversion ou plutôt d'une crise d'âme comme celle d'une *Nansal*, héroïne du théâtre tibétain. Il convient de noter que, sur le théâtre, c'est le drame de la conscience qui est exposé, alors que, dans un récit comme celui de Milarépa, on ne sort pas de l'ordre des

« Eh bien, dit le lama, puisque tu es jeune, puisque ton ardeur et ta foi sont si grandes, pratique la doctrine la plus pure. »

Et il me donna un yack et sa charge de drap fin du Yarlung (1). Puis il me dit :

« Au village appelé *Hnar* du *Tsang Rong*, il y a un lama nommé *Rontunlaga* (2). Sa science de la doctrine *Très Parfaite* l'a conduit à la perfection. Vas-y pour te faire expliquer cette doctrine et te purifier. »

Selon les commandements du lama j'allai à Hnar du Tsangrong et je m'informai. La femme du lama et quelques moines qui se trouvaient là me dirent :

« Ici est le monastère d'en bas. Le lama n'y est pas en ce moment. Il est au petit monastère dans la montagne du *Haut Nyang* (3).

« Eh bien, dis-je, je suis un messenger envoyé par le lama *Vainqueur-Irrité-qui-Enseigne-le-Mal*. Aidez-moi à rencontrer votre lama. »

Et je leur racontai tout au long mon histoire. La femme du lama me donna un moine comme guide et je

faits. Cette conception du théâtre et du roman est à l'inverse de la nôtre.

(1) Le drap fin tibétain, appelé *Phru* (*P'ouliou* par les Chinois), est une étoffe excessivement épaisse, serrée et souple, d'une qualité remarquable et dont le prix est considérable. Actuellement une pièce de ce drap, en 24 centimètres de largeur, coûterait sur place environ 1.200 francs de notre monnaie actuelle.

(2) Le nom de ce lama est tiré de celui de son pays, les gorges du Brahmapoutre. Voir *Qui-Aime-à-Contempler-le-spectacle-de-la-vallée-profonde*.

(3) Petit monastère privé et retraite, plus haut dans la montagne, qu'ont presque toujours les abbés des monastères.

rencontrai le lama à *Rinang* du Haut Nyang. Je lui offris en présent mon yack et le drap fin.

Après lui avoir fait mes compliments, je lui dis :

« Celui qui vient à toi est un grand pécheur. Accorde-moi la doctrine qui dès cette vie me délivrera de la transmigration. »

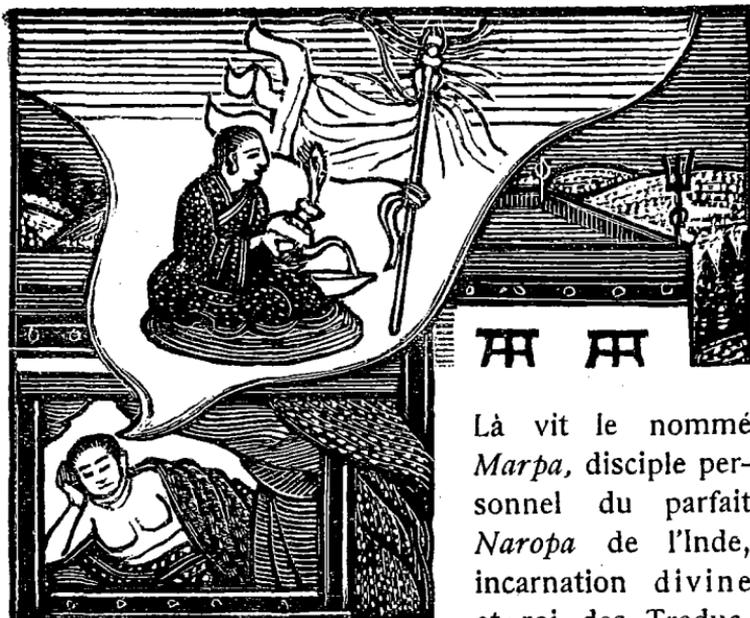
Le lama répondit :

« Ma doctrine est la doctrine *Très Parfaite*. Elle rend maître de la racine. Elle fait conquérir le sommet et mûrir le fruit. La méditer le jour, c'est être Buddha du jour. La méditer la nuit, c'est être Buddha de la nuit. Pour les Bodhisattvas fortunés qui, sans la méditer, ont seulement la chance de l'entendre, cette doctrine heureuse est un sûr moyen de délivrance. C'est pourquoi je te la donnerai. »

Et le lama me donna des conseils efficaces.

Alors je songeai : « Jadis, par mes sortilèges, j'ai obtenu de grands résultats en quatorze jours. Sept jours ont suffi pour la grêle. Voici maintenant une règle encore plus facile que celles de la magie et de la grêle. Si je la médite le jour, je serai purifié le jour. Si je la médite la nuit, je serai purifié la nuit. Moi aussi, par cette rencontre, je suis un de ces fortunés Bodhisattvas qui, ayant eu la chance de l'entendre, n'ont même pas à la méditer. » Ainsi pensant et triomphant, sans méditer, je passai le temps à dormir. Comme je mettais la religion d'un côté et la condition humaine de l'autre, au bout de quelques jours le lama me dit :

« Quand tu vins me saluer tu m'as dit que tu venais en grand pécheur. Cela est bien vrai. Fier de ma doctrine, je t'ai parlé trop tôt. Je ne ferai pas ton salut. Rends-toi au monastère de *Tchroouolung* (*Vallée-des-Bouleaux*) dans la province de *Lhobrag* (*Falaise-du-Sud*).



Là vit le nommé
Marpa, disciple per-
sonnel du parfait
Naropa de l'Inde,
incarnation divine
et roi des Traduc-

teurs ^(*), qui a acquis la science des modernes Tantras et qui n'a pas son égal dans les trois régions de la Terre. Lui et toi, vous êtes en communion spirituelle depuis vos vies antérieures. C'est pourquoi vas-y. »

A peine avais-je entendu ce nom du traducteur Marpa que je fus rempli d'un bonheur ineffable. Dans mon allégresse, mes poils frémirent. Je sanglotai dans mon adoration fervente. Enfermant toute mon âme en une seule pensée, j'emportai mon viatique et un livre. Sans distraire ma pensée sur un autre objet, je me mis en route, me répétant sans cesse : « Quand sera-ce, quand sera-ce que je verrai le lama face à face ? »

(*) La pléiade des traducteurs des livres sanscrits. Cette traduction commencée au VII^e siècle n'était pas achevée au temps de Milarépa.

La nuit qui précéda mon arrivée à la *Vallée-des-Bou-leaux*, Marpa vit le pandit Naropa dans un songe. Celui-ci le bénit. Il lui donnait un sceptre (*) à cinq branches en lapis lazuli et légèrement souillé. En même temps il lui donnait un vase d'or rempli de nectar et il lui disait :

« Lave la souillure du vajra dans l'eau de ce vase, puis dresse-le à la pointe d'un drapeau de victoire (**). Fais cela pour toi-même et pour autrui ; pour le plaisir des dieux et pour le bonheur des créatures. »

Ayant ainsi parlé, Naropa disparut dans l'espace.

Milar
rencon
son m
Marj

(*) Le *Vajra*.

(**) On traduit communément *rgyal mt'sen* par étendard, drapeau de victoire, d'après l'acception ancienne. Le mot trophée par lequel nous l'avons traduit dans le nom de *Mila-Trophée-de-Sagesse*, convient également. Les *rgyal mt'sen* roulés sont effectivement devenus des trophées comparables par la forme à des faisceaux de licteur, enveloppés d'étoffe noire et disposés au sommet des édifices religieux. Ils jouent le rôle de drapeaux, mais, ne pouvant se déployer, ils n'en ont plus que la forme enroulée.



Selon le commandement de son maître, Marpa lava le sceptre dans l'eau du vase, et il le dressa à la pointe d'un drapeau de victoire. Alors l'éclat de ce sceptre éclaira tout l'univers. Aussitôt les êtres des six classes, frappés de sa lumière, furent affranchis de la douleur et heureux. Ils saluaient le vénérable Marpa et son drapeau de victoire et ils lui offraient leurs adorations. Et les Buddhas consacraient un temple au Trophée de victoire.

Ayant ainsi rêvé et quelque peu surpris, Marpa s'éveilla. Il se sentait rempli d'allégresse et d'amour. A ce moment sa femme vint lui servir la boisson chaude du lever. Elle lui dit :

« O lama, cette nuit j'eus un songe. Deux jeunes filles qui se disaient venir de Urygen dans le Nord, apportaient un reliquaire (1) de cristal. Ce reliquaire montrait quelques taches d'impureté à sa surface. Et les jeunes filles disaient : *Naropa commande au lama de consacrer un temple à ce stupa et de le placer sur le sommet d'une montagne.* Et toi tu t'écriais : *Bien que la consécration de ce stupa soit déjà accomplie par le Seigneur Naropa, je dois obéir à son commandement.* Et tu lavais le stupa dans le vase à eau lustrale et tu accomplissais les rites de la consécration. Après tu le plaçais sur le sommet d'une montagne. Et de ce stupa rayonnait une multitude de lumières éclatantes comme le soleil et la lune et reflétant l'image de ce même stupa. Et les deux vierges faisaient le service de tous ces temples à tous ces sommets de montagne. Tel fut mon songe. Quelle signification a-t-il ? »

Marpa pensa : « Nos rêves concordent bien. » La joie de son cœur fut extrême. Et il dit :

(1) Stôpa.

« Je ne sais qui m'a envoyé ce rêve. Je vais labourer en bas près de la route. Prépare-moi ce qu'il faut.

La femme répondit :

« C'est ce que font les ouvriers. Si toi, un grand lama, tu fais cet ouvrage, tout le monde nous blâmera. Aussi je te prie de vouloir bien demeurer.

Sans écouter, le lama partit et dit :

« Apporte-moi beaucoup de bière.

Et il en emporta une jarre pleine, ajoutant :

« Cette bière-ci je la boirai. Apporte d'autre bière pour offrir à un hôte. »

Ayant emporté une autre jarre pleine, il l'enterra et la couvrit avec son chapeau. Puis tout en labourant il surveillait (la route). Et bien que sa bière fût bue, il demeurait.

Cependant j'arrivais. Dès le bas de la *Falaise-du-Sud*, je demandais à tous les passants où demeurerait le vénérable et savant Marpa. Mais personne ne le connaissait. Comme j'atteignais un col d'où l'on apercevait le monastère de la *Vallée-des-Bouleaux*, je reposai la même question à un homme qui passait. Il répondit :

« Il y a bien un nommé Marpa. Mais il n'y a pas de nommé *Savant-Marpa-Incarnation-Divine*.

— Alors où se trouve la *Vallée-des-Bouleaux* ?

— La *Vallée-des-Bouleaux* est là-bas en face. »

Et il me la montrait du geste. Je demandai encore :

« Qui demeure à la *Vallée-des-Bouleaux* ?

— C'est ce nommé Marpa qui y demeure.

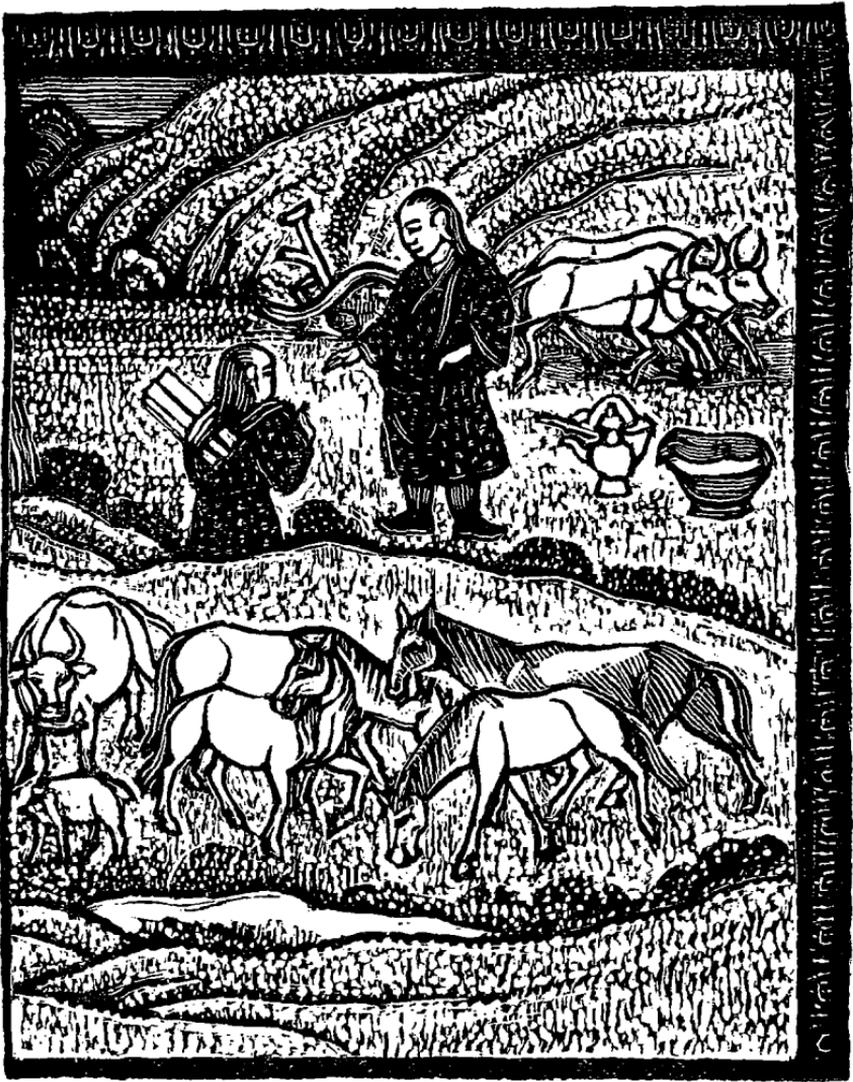
— Et il n'a pas d'autre nom ?

— Quelques-uns l'appellent le lama Marpa.

— Là est certainement la demeure du lama. Et ce col comment s'appelle-t-il ?



ਪੰਜਾਬੀ ਸ਼ਾਬਦਕੋਸ਼



རུ་ཏུ་ག་ཟེ་ར་ཕུ་ག་ལའ་ལ་བའི་སྐབས།

— Il s'appelle *Colline-de-la-Religion*. »

Alors je pensai avec joie : « C'est un heureux présage que de voir la demeure du lama de la *Colline-de-la-Religion*. »

Poursuivant mon chemin, je questionnai encore. Il y avait beaucoup de pasteurs et je les interrogeais. Les anciens répondaient qu'ils ne savaient pas. Parmi eux, il y avait un enfant charmant, aux belles parures, à la voix heureuse et à la chevelure bien huilée et peignée. Il dit :

« Ne parles-tu pas de mon père ? Si c'est lui, il a acheté de l'or avec toutes nos richesses et il partit avec pour l'Inde. Il en rapporta, comme présent, beaucoup de livres couverts de pierres précieuses. Avant il ne travaillait pas. Mais aujourd'hui il laboure son champ. »

Je me demandais : « A en juger par les convenances, il ne semble pas que ce soit lui. Un grand docteur labourerait-il lui-même son champ ? » Et je poursuivis mon chemin.

Sur le bord de la route, un moine de haute taille et corpulent, aux larges yeux et à l'air terrible, labourait un champ. A peine l'avais-je aperçu que je fus rempli d'une joie indicible et d'une félicité inconcevable. Un moment saisi par cette vision je restai immobile. Puis je demandai :

« Maître, on m'a dit que le savant traducteur Marpa, disciple personnel du glorieux Naropa, habite ce pays. Où est sa demeure ?

Lui me regarda des pieds à la tête pendant un long moment ; puis il dit :

« Qui es-tu ?

Je répondis :

« Je suis un grand pécheur et je viens du Haut-Tsang.

Marpa a une si grande renommée que je suis venu implorer de lui sa doctrine.

— Eh bien je vais prévenir Marpa. Pendant ce temps labourer le champ. »

Il retira du sol le pot de bière qu'il avait caché dans son chapeau et il me le donna. Cette bière était savoureuse.

« Labourer avec soin, dit-il encore et il s'en retourna. Ayant bu tout ce qui restait de bière, je labourai de mon mieux. Quelque temps après, le jeune enfant qui, du milieu des troupeaux, m'avait donné des informations, vint me chercher :

« Viens à la maison pour le service du lama, dit-il, à ma grande joie.

Comme il était impatient de m'introduire auprès du lama je lui dis :

« Moi je suis impatient de terminer ce labour. »

Et je labourai le peu qui restait à faire. Comme ce champ avait été l'occasion de ma rencontre avec le lama, je l'appelai *Champ-de-la-Rencontre*.

En été on suit la bordure du champ. Au sein de l'hiver on prend par la traverse. Je me joignis à l'enfant et nous entrâmes dans la maison. Le même moine que tout à l'heure était assis sur un double carreau rembourré et il était accoudé sur trois coussins. Il avait essuyé son visage. Ses sourcils, ses narines, ses moustaches et sa barbe non essuyées étaient encore couvertes de terre. Et il prenait son repas.

Je pensai : « Ce moine est celui de tout à l'heure. Où peut bien être le lama ? » Mais le lama dit :

« Il est vrai que tu ne me connais pas. Je suis Marpa. Prosterne-toi !

Alors je me prosternai et posai son pied sur ma tête :

« Lama précieux, j'ai été un grand pécheur de *Gnimalalôd* ⁽¹⁾. Je t'offre mon corps, ma parole et mon cœur. Je te demande la nourriture, le vêtement et l'enseignement. Veuille m'enseigner la voie qui mène dès cette vie à la perfection. »

Le lama répondit :

« Si tu es un grand pécheur, ne viens pas t'en accuser près de moi. En péchant tu ne m'as pas offensé. Quels péchés as-tu commis ? »

Alors je confessai entièrement l'histoire de mes crimes. Le lama me dit :

« Quoi qu'il en soit, j'accepte le don de ton corps, de ta parole et de ton cœur. Mais je ne te donnerai pas la nourriture et le vêtement en même temps que l'enseignement. Ou je te donnerai la nourriture et le vêtement, mais tu demanderas l'enseignement à un autre. Si je te donne l'enseignement, cherche ailleurs la nourriture et le vêtement. Choisis entre les deux. Mais, si tu choisis que je te donne la doctrine, il ne dépendra que de ta force d'âme que tu arrives ou n'arrives pas dès cette vie à la Bodhi ⁽²⁾. »

Je répondis :

« Eh bien, puisque j'ai été envoyé près de toi pour la doctrine, permets que je demande à un autre la nourriture et le vêtement. »

Et comme je posais mon livre dans sa chapelle, il dit :

(1) Les formules tantriques n'ont donc pas de vertu magique qui dispense de l'effort personnel. Marpa combat la croyance populaire dans l'efficacité automatique des Tantras.

(2) Expression qui ne désignerait pas un pays déterminé mais l'ouest.

« Enlève ce sale livre; son odeur ferait tousser mes idoles (1). »

« Il répond ainsi, pensai-je, parce que mon livre contient de la magie. »

Je le rangeai soigneusement. Je demurai encore quelques jours. La femme du lama me donnait de bons repas.

Ainsi parla Milarépa. C'est ainsi qu'il rencontra son Maître. Tel est le premier chapitre de ses bonnes œuvres.

(1) Nous désignons par le mot idole, faute de mieux, des images qui ne sont pas adorées.





CHAPITRE II

*Les premières
épreuves
de Milarépa.*

DANS tout le pays je mendiais du haut en bas de la vallée. Je récoltai ainsi vingt et une mesures d'orge ⁽¹⁾. Avec quatorze mesures j'achetai une marmite à quatre anses, nette de rouille, lisse au dedans et au dehors. Je pris une mesure pour acheter de la viande et de la bière. Enfin je versai six mesures dans un grand sac. Puis emportant la marmite en surcharge sur le tout, je retournai à la chambre du lama.

Flageolant de fatigue, je laissai tomber lourdement mon fardeau et la chambre en fut ébranlée. Le lama était en train de prendre son repas. Il sursauta et cessa de manger.

« Petit homme, dit-il, tu es bien vigoureux. As-tu aussi l'intention de nous englotir par ta magie sous les ruines de la maison? Tu es par trop odieux. Emporte ton orge. »

Et il le repoussait du pied. Tandis que je traînais le sac dehors, je me disais simplement sans mauvaise pensée : « Ce lama est irritable. Il me faut veiller sur la manière de le servir et de me comporter. » Et me prosternant, je lui offris ma marmite vide. Il la prit

⁽¹⁾ Le texte précise : *vingt et une mesures de boisseau de Lhobrag*, c'est-à-dire un boisseau et une mesure.

entre ses mains et il resta ainsi un moment, les yeux songeurs. Puis des larmes tombèrent de ses yeux. Et il dit :

« Ton présent est de bon augure. Je l'offre au pandit Naropa. »

Et il l'éleva en offrande. Puis secouant les anneaux du vase, il le fit tinter pour en apprécier le son et il le porta dans sa chapelle. Il l'emplit du beurre fondu des lampes d'autel. A ce moment j'étais plein d'anxiété et brûlais du désir de la religion. De nouveau, je suppliai le lama de m'instruire.

Il me répondit :

« Les disciples croyants me viennent en grand nombre de Utsang. Les habitants de *Yabrog*, du *Stalung* et les habitants de *Ling* les attaquent et les pillent de leurs vivres et de leurs présents (*). Couvre ces deux pays de grêle. Ce sera œuvre religieuse. Après, je t'enseignerai. »

J'envoyai une forte grêle à ces deux pays, puis je demandai au lama de m'instruire. Le lama répondit :

« Pour trois grêlons que tu as envoyés, vais-je te donner une doctrine que j'ai rapportée à grandes peines de l'Inde? Si tu veux ma doctrine, eh bien, les montagnards de la passe du Lhobrag attaquent mes disciples venant de *Nialloro*. Ils se rient de moi. Toi qui te dis être grand magicien, envoie des sortilèges à ces montagnards et si tu manifestes ta magie, je te donnerai la formule de Naropa pour atteindre la Bodhi en une vie et un seul corps. »

Après que je leur eus jeté les sorts, les montagnards

(*) Les présents sont ceux destinés au lama.

se battirent entre eux et beaucoup des plus querelleurs périrent par l'épée. A cette vue le lama me dit :

« Il est vrai que tu es un grand magicien. »

Depuis il m'appela *Grand-Magicien*. Je lui demandai la formule de la Bodhi. Mais il répondit :

« Hé ! Hé ! C'est pour récompenser tes crimes amoncelés que je serais allé dans l'Inde au mépris de ma vie ! Tu dis vouloir ces formules pour lesquelles, dédaigneux des richesses, j'ai offert l'or sans compter ; ces formules jaillies de la bouche même des déesses. C'est une plaisanterie si peu séante qu'elle fait rire. Un autre que moi te tuerait plutôt. Maintenant va rendre ses récoltes au pays de Yabrog et va guérir les montagnards. Après je t'instruirai. Si tu ne le fais pas, ne reviens pas ici. »

Ainsi le lama me parlait durement et se moquait de mes présents. Accablé de chagrin, je pleurai. La femme du lama me consolait (1).

Le lendemain le lama vint lui-même et me dit :

« Hier soir je t'ai beaucoup malmené, ne t'en afflige

(1) Tout ce passage peut sembler extraordinaire. Avant d'instruire Milarépa, Marpa le soumet à de multiples épreuves pour lui faire expier ses crimes. Pourquoi lui en faire commettre de nouveaux ? En admettant même le système de l'homéopathie comme cure morale, l'homicide ordonné par Marpa ne se peut expliquer que par le caractère tout philosophique et non social de la morale bouddhique. Il faut supposer que Marpa ne conçoit aucune satisfaction de vengeance en châtiant ses ennemis, mais veut du même coup favoriser son enseignement et éprouver l'obéissance de son disciple. La vie humaine n'a de valeur que socialement. C'est pourquoi Milarépa expie moins le fait d'avoir tué que celui d'avoir satisfait sa passion de vengeance. Il expie pour le préjudice causé à son propre perfectionnement et non pour le préjudice causé à ses victimes. Il faut se garder de juger les saints bouddhistes selon notre morale européenne qui est toute sociale, sinon on ne les comprendrait pas.

pas. Sois en paix. Donner l'instruction est long. Tu es vigoureux pour le travail. Construis donc le castel que je donne à *Darma dodé* (*Jeune-homme-recueil-de-Sutras*). Quand tu l'auras achevé je t'instruirai. Je prélèverai pour toi la nourriture et le vêtement.

— Et si pendant ce temps, je meurs sans religion, qu'advient-il de moi ?

— Je te garantis que tu ne mourras pas pendant ce temps. Ma doctrine s'exprime en peu de mots. Si tu peux méditer ma doctrine avec une persévérance assidue, tu montreras si tu peux parvenir ou non à la Bodhi dès cette vie. Mes fils spirituels suivent une discipline bénie qui n'est en rien semblable à celle des autres. »

Après ces excellents avis, je fus rempli de joie :

« Alors, dis-je, veuille me dire le plan du castel (1). »

Tous les cousins du côté paternel de Marpa s'étaient juré entre eux par serment de ne construire aucune maison fortifiée. Mais Marpa n'avait pas juré. Or comme il songeait à bâtir un castel, il trouva du même coup le moyen de tromper les nobles du pays et le moyen de me faire expier mes fautes. Et il me dit :

« Bâties une tour comme ceci sur la croupe Est de la montagne. »

Et je bâtis une tour ronde. Quand je fus arrivé à moitié le lama vint et dit :

(1) Il s'agit soit du castel ou habitation fortifiée fort répandue au Tibet, soit plutôt de ces tours de défense, très élevées, comme celles qui barrent encore les routes et les vallées dans le Tibet oriental, berceau de la race tibétaine. On comprend que dans ce pays où les voies de communication sont rares et souvent encaissées, ces ouvrages permettent de contrôler tout un pays. A l'époque de Milarépa, l'autorité des rois tibétains avait disparu et l'autorité chinoise n'était pas encore établie. La suite du récit s'accorde parfaitement avec cet état de choses.

« L'autre jour je n'avais pas réfléchi. Démolis cette tour jusqu'à la racine. Reporte la terre à sa place et les pierres à leur place. »

Je fis ainsi. Une autre fois, sur la croupe Ouest de la montagne, le lama fit comme s'il était ivre et me dit :

« Fais une tour semblable à ceci. »

Et je fis une tour en demi-lune. J'en étais à peine arrivé à la moitié quand le lama revint et dit :

« Ce n'est pas encore cela. Démolis et rapporte la terre à sa place et les pierres à leur place. »

Je fis ainsi.

Cette fois nous allâmes au sommet de la montagne du Nord et le lama me dit :

« *Grand-Magicien*, ô frère aîné, l'autre jour, j'étais ivre de vin, je ne t'ai pas donné de bons avis. Fais ici une bonne tour. »

Je répondis :

« Démolir ainsi pendant la construction est très pénible. Les matériaux et ma nourriture sont dépensés sans profit. Veuille bien réfléchir auparavant. »

Le lama reprit :

« Aujourd'hui je ne suis point ivre. J'ai soigneusement réfléchi. Cette tour s'appellera *Tour-des-Tantras*. Elle devra être triangulaire (*). Construis-la. Elle ne sera pas démolie. »

(*) Cette forme est ici volontairement absurde. Cependant les tours *Sifan* encore debout dans le Tibet oriental sont en forme d'étoile, à six angles sortants et six angles rentrants. Cet antécédent de notre fortification moderne n'en a que la forme, non le principe. La projection de ces ouvrages tibétains est trop petite pour qu'il s'agisse de croiser les feux. Cette forme procède de la préoccupation d'offrir des plans fuyants aux coups de l'ennemi tout en en surplombant facilement toute la surface par une galerie hexagonale au sommet.

Je fis une tour triangulaire. J'en étais au tiers environ quand le lama vint et dit :

« *Grand-Magicien*, pour qui est cette tour que tu construis ? Qui t'a donné des instructions ? »

Je répondis :

« C'est le lama lui-même qui m'a ordonné cette tour pour son fils.

— Je ne me rappelle pas t'avoir donné de pareils ordres. Si c'est toi qui as raison, serais-je fou ? J'aurais donc complètement perdu la mémoire.

— Moi, je me rappelle fort clairement que, me doutant qu'il en serait ainsi, je te demandai respectueusement et doucement de bien réfléchir. Et tu as répondu que c'était tout réfléchi et que cette tour ne serait point démolie.

— Eh bien, qui est ton témoin ? Peut-être penses-tu nous enfermer dans ta tour triangulaire, toute pareille à un triangle magique, et nous envoûter par la magie. Nous n'avons pourtant pas ravi ton patrimoine. Nous n'avons pas mangé les biens de ton père. Mais s'il n'en est pas ainsi et si tu désires la religion, et comme tu as mécontenté les dieux du pays, va remettre cette terre à sa place et ces pierres à leur place. Après, si tu veux la doctrine, je te la donnerai. Si tu ne fais pas ainsi, va-t'en. »

Et parlant ainsi il était soulevé de colère.

Accablé de douleur et toujours altéré de religion, j'obéis. Je rapportai à leur place et la terre et les pierres de la tour triangulaire. C'est alors que j'eus une plaie sur mes épaules ⁽¹⁾. Je pensai : « Si je la montre au

(1) Le texte ne porte que *sgalpa, dos* au lieu de *sgal rma, plaie du dos*, plaie qu'ont toutes les bêtes de somme en Chine et au

lama, il ne fera que m'invectiver. Si je la montre à sa femme, j'aurai l'air de critiquer ma tâche. » Et sans faire voir ma plaie, je demandai en pleurant à la femme du lama de venir à mon secours pour obtenir l'enseignement. La mère alla devant le lama et lui dit :

« Le vain travail de ces constructions a comme résultat certain la douleur du *Grand-Magicien*. Aie pitié de lui et accorde-lui l'enseignement. »

Le lama répondit :

« Fais-lui un bon repas et amène-moi le *Grand-Magicien*. »

La mère prépara le repas et me conduisit au lama. Celui-ci dit :

« *Grand-Magicien*, ne montre pas toi-même la mauvaise foi dont tu m'accuses. Puisque tu désires la doctrine, je te la donnerai. »

Et il me donna la loi vulgaire du salut et les devoirs à remplir. Et il continua :

« Ceci est la loi commune pour tout le monde. Mais si tu veux la formule de la doctrine secrète, voici ce qu'il faut faire. »

Et il me donna une histoire de Naropa avec un abrégé de ses œuvres de pénitences.

« Progresser sur cette voie est difficile. »

Comme il disait ces mots, ma foi grandit tellement que je versai des larmes. Et je me jurai d'accomplir tout ce qu'avait dit le lama.

Quelques jours étant écoulés, le lama m'emmena en promenade. Nous arrivâmes au territoire interdit gardé par les cousins. Le lama me dit :

Tibet. La phrase et toute la suite du récit ne permettent aucun doute sur la nécessité de traduire par *plaie*.

« Fais ici une tour blanche à neuf étages et avec un pinacle. Elle ne sera jamais démolie. Quand tu l'auras finie, je te donnerai le secret. Puis tu te retireras pour méditer. Pendant ta retraite je te donnerai des vivres. »

« Alors, dis-je, ne serait-il pas bon que la femme du lama soit témoin de toutes ces promesses ?

— Très bien », dit le lama.

Puis il traça sur le sol l'emplacement des murs. J'invitai la femme du lama à venir et en leur présence je parlai :

« J'ai déjà construit trois tours et je les ai détruites. La première fois, le lama dit qu'il n'avait pas réfléchi. La seconde fois, il dit qu'il était ivre. La troisième fois, il se demanda s'il était fou, s'il avait perdu la mémoire et il ne se souvenait plus de rien. Comme je lui rappelai les instructions qu'il m'avait données, il me demanda qui était mon témoin, et, de plus, il m'accabla de reproches. Maintenant que je vous ai appelée comme témoin de ses nouvelles promesses, veuillez être mon témoin. »

La mère répondit :

« Je puis être un bon témoin. Mais il sera difficile de faire reconnaître un témoignage. D'abord le lama construit sans raison de construire et il démolit sans raison de démolir. Et principalement, cette terre ne nous appartient pas ; elle est commune à tout le monde. Ce sera une cause de querelles. Parle, le père lama ne t'écouterà pas. »

Le lama dit à sa femme :

« Toi, porte-toi garante comme témoin. Moi j'agirai selon ma promesse. Si tu n'as pas confiance et si tu ne te portes pas garante, eh bien, va-t'en. »

Alors, je posai les fondements d'une tour carrée.

Pendant que j'élevais les murs, les disciples *Gnugtön de Jung*, *Tsurtön de Dol* et *Métön du Tsangrong*, roulant pour s'amuser une grosse pierre, la posèrent comme pierre de fondation.

Alors que j'en étais au deuxième étage des deux côtés de la grande porte, le lama vint et inspecta tout avec soin. Montrant du doigt la grosse pierre roulée par les trois disciples, il dit :

« *Grand-Magicien*, d'où vient cette pierre? »

Je répondis :

« Tes trois grands disciples et fils spirituels l'ont apportée pour s'amuser.

— Eh bien, il ne faut pas de pierre à eux dans une construction que tu fais. Aussi enlève-la et reporte-la où elle était auparavant.

— Tu as promis que cette tour ne serait pas démolie.

— C'est bien cela. Il ne te sied pas de te faire servir par mes disciples des deux ordres, ermites et contemplatifs. Ne démolis pas tout, mais enlève la pierre et reporte-la où elle était. »

Alors je démolis depuis le sommet et reportai la pierre à sa place.

« Maintenant, dit le lama, reprends-la et repose-la toi-même comme pierre de fondation. »

Je la reportai. Je dus déployer seul autant de force que les trois disciples. Malgré que j'eusse moi-même enlevé la pierre, j'avais déjà appelé cette tour ma *Pierre géante*.

Pendant que j'élevais les bases de la tour sur la croupe de la montagne, les cousins tinrent conseil. Les plus violents disaient :

« Marpa construit une tour sur la montagne du serment. Il faut l'en empêcher. »

Les autres disaient :

« Marpa est devenu fou. Il a comme novice un montagnard de grande force. Sur chaque monticule, sur chaque croupe de montagne, il a bâti sans connaître la manière de bâtir les tours. A peine à moitié, il devait démolir et reporter terre et pierres à leur place. Celle-ci sera démolie de même. S'il ne la démolit pas, nous pourrons alors l'empêcher de continuer. Voyons seulement ce qu'il va faire. »

Loin de démolir, je continuai d'élever la tour. Quand j'en fus au septième étage, j'eus une plaie sur les reins. Les cousins dirent alors :

« Maintenant, il ne démolit pas. Les démolitions précédentes n'étaient que ruses en vue de cette construction. Nous la démolirons nous-mêmes. »

Et ils préparèrent la guerre. Alors le lama fit des fantômes de soldats revêtus d'armures, et il en mit partout au dedans et au dehors de la tour. Les ennemis disaient :

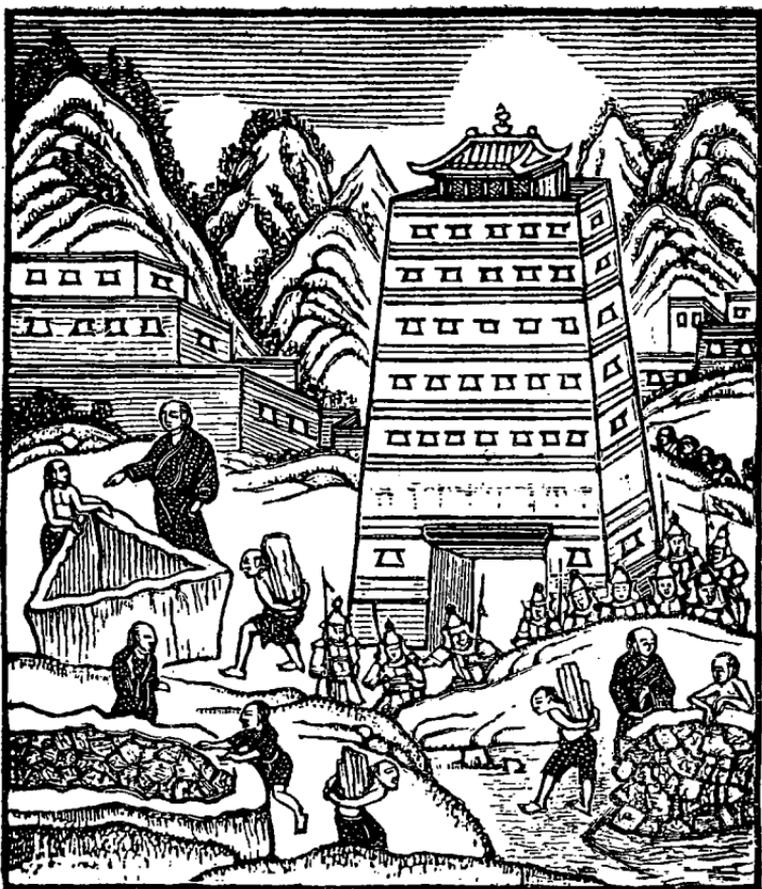
« D'où le docteur Marpa a-t-il fait venir tous ces soldats? »

Et, remplis de crainte, ils n'osèrent attaquer. Mais chacun, en secret, de se prosterner et d'offrir ses respects. Et tous devinrent les protégés et les sujets de Marpa.

En ce temps-là, Métontshonpa du Tsangrong vint demander la consécration de l'Ydam *Sambara*. La femme du lama me dit :

« Maintenant, tâche par tous les moyens d'obtenir aussi l'enseignement. »

Et je pensai dans mon cœur : « Après que j'ai fait une pareille tour, sans qu'aucun compagnon n'apporte une pierre seulement grosse comme une tête de chèvre,



un seul couffin de terre, une seule seille d'eau, une seule augée de mortier, je vais maintenant recevoir la consécration. »

Alors, après avoir salué le lama, je m'assis parmi les auditeurs. Le lama m'interpella :

« *Grand-Magicien*, quel salaire m'apportes-tu? »

Je répondis :

« Je t'ai fait l'hommage de la tour pour ton fils. Tu m'as promis de me donner la doctrine et la consécration. C'est pourquoi je suis ici.

— Tu as fait une tourelle à peine grosse comme le bras. Ça ne vaut pas une doctrine que j'ai rapportée difficilement de l'Inde. Si tu as le prix de ma doctrine, apporte-le. Sinon ne demeure pas parmi les initiés à la doctrine secrète. »

Disant ainsi, le lama me souffleta, et, me tirant par les cheveux, il me jeta dehors. J'aurais voulu mourir et je pleurai toute la nuit. A ce moment, la femme du lama vint près de moi pour me consoler :

« Le lama a dit que les doctrines rapportées par lui de l'Inde devront être emportées par quiconque, pour le bien des créatures. Quand un chien même se présenterait, il lui enseignerait la doctrine et lui serait agréable par le don de la consécration. Pourquoi te refuse-t-il à toi, je ne sais. Quand même ne conçois pas pour cela de mauvaises pensées. »

M'ayant consolé, elle partit. Le lendemain matin, le lama vint lui-même :

« *Grand-Magicien*, laisse la continuation de la tour. Construis une galerie basse ⁽¹⁾ à douze colonnes avec un sanctuaire. Après je te donnerai la doctrine secrète. »

Je fis les fondations et bâtis la galerie. Continuellement la femme du lama m'apportait de la nourriture bien accommodée ⁽²⁾ et de la bière, sans interruption, et à m'en griser. Ainsi elle me consolait et était pleine de bonté.

Quand je fus sur le point d'avoir terminé, Tsurtön ouang de Dol vint demander la consécration de la doctrine mystique.

(1) Partie la moins élevée de la construction, destinée à l'entourage alors que le donjon est occupé par le lama ou le seigneur.

(2) *Bia na*, mot dérivé du sanscrit et signifiant curry.

La femme du lama me dit :

« Maintenant, mon fils, tu dois obtenir tout ce que tu désires. »

Et elle me donna, pour les présenter au lama, une charge de beurre, une pièce d'étoffe et une petite marmite de cuivre.

Ayant offert mes présents, je me tins parmi les auditeurs. Le lama me demanda :

« *Grand-Magicien*, pour te mettre au rang des auditeurs, quel salaire m'apportes-tu?

— Cette charge de beurre, cette pièce d'étoffe et cette marmite de cuivre.

— Toutes ces choses m'ont été données par un tel et un tel. Je ne veux pas que tu me donnes mon propre bien en paiement. Si tu as quelque chose à me donner, va le quêrir. Sinon, ne demeure pas parmi les auditeurs. »

Et, s'étant levé et m'invectivant, il me jeta dehors à coups de pieds.

J'aurais voulu disparaître sous terre.

Était-ce là le châtimeut des meurtres que j'avais commis par sortilèges, et des nombreuses moissons perdues par ma grêle? Le lama sait-il que je n'aurai jamais de religion ⁽¹⁾? Ou est-ce par défaut de pitié qu'il ne m'instruit pas? Quoi qu'il en soit, à quoi bon ce corps d'homme sans religion qui ne fait qu'accumuler les péchés. Faut-il me tuer? Faut-il me tuer? » Comme je pensais ainsi, la femme du lama m'apporta une part du repas ⁽²⁾. Elle me dit force consolations et s'en alla. Pourtant, je n'eus pas de goût à manger, et je passai

(1) Curieux aperçu de la doctrine de la prédestination.

(2) Les offrandes offertes pendant l'office sont ensuite distribuées aux moines. *Tsogs skal* est la part de chacun.

toute la nuit à pleurer. Le lendemain matin, le lama vint et dit :

« Maintenant, achève de bâtir la galerie et la tour. Après je te donnerai la consécration et je t'initierai. »

Alors je finis la tour, puis j'entrepris l'achèvement de la galerie. A ce moment, j'eus une plaie au dos. Le pus et le sang coulaient par trois blessures. Je montrai, à la femme du lama, mon dos qui n'était qu'une plaie. Je la suppliai de venir à mon secours pour rappeler au lama ses promesses lors des fondations de la tour et pour lui demander de m'instruire. La mère regarda attentivement mes plaies et les larmes coulèrent de ses yeux.

« Je vais le dire au lama », dit-elle.

Et, étant allée en présence du lama, elle parla ainsi :

« Lama précieux, le travail que fait le *Grand-Magicien* lui a crevassé et écorché tous les membres. Son dos a trois plaies d'où coulent un sang et un pus inconcevables. Que les chevaux et les ânes avaient des plaies sur le dos, je l'avais entendu dire et même je l'ai vu. Mais que les hommes eussent des plaies sur le dos, je ne l'avais entendu dire ni ne l'avais encore vu. Si d'autres hommes voyaient ou entendaient dire pareille chose, j'en aurais de la honte. Mais de la part d'un grand lama comme toi, la honte est plus grande encore. Parce qu'il est digne de pitié vraiment, donne une religion à cet enfant. Tu avais dit au début que tu lui enseignerais la doctrine quand il aurait élevé la tour. »

Le lama répondit :

« J'ai bien dit cela. J'ai dit que je lui donnerais ma doctrine quand il aurait bâti une tour à dix étages. Où sont les dix étages ?

— Il a fait plus que dix étages. Il a construit une galerie basse.

— Ne parle pas tant. S'il fait dix étages, je l'instruirai. A-t-il des plaies ?

— Puisque tu l'as voulu ainsi dans l'abus de ta puissance, tu peux être pleinement satisfait. Il ne reste presque plus rien de son dos qui ne soit une plaie. »

Ayant ainsi parlé avec douleur, elle se hâta vers moi :
« Eh bien, viens ! » me dit-elle.

En chemin je pensai : « Va-t-il m'instruire ? »

Le lama me dit :

« *Grand-Magicien*, montre-moi ton dos. »

Je le lui montrai et quand il eut fini de l'examiner avec soin :

« Les douze grandes épreuves de mon maître Naropa, ses douze petites épreuves même surpassent la tienne. Et il imposa à son corps vingt-quatre mortifications autres que ceci. Moi-même, sans songer à aimer ma vie ni à ménager mes richesses, je les ai abandonnées à mon maître Naropa. C'est pourquoi, si tu désires la doctrine, sois modeste et continue le travail de la tour. »

Je pensai à part moi qu'il avait raison.

Il fit de mon vêtement un crible pour mes blessures (1) et dit :

« Puisque tu travailles à la façon des chevaux et des ânes, sers-toi d'un crible de blessures et transporte la terre et les pierres. »

Je répondis :

« Comment le crible de blessures guérira-t-il les plaies de mon dos ? »

(1) Les animaux de bât qui voyagent plusieurs mois de suite sur les immenses routes de l'Asie ont toujours d'horribles plaies sur le dos. Les muletiers découpent dans les feutres un trou pour chacune des plaies de façon à les isoler. Ici le lama en fait autant dans le vêtement de Milarépa.

— En ne frottant plus la terre, tes plaies guériront. »

Pensant que c'était un ordre, je transportai la terre dans un vase que je tenais par devant, et, comme je faisais du mortier, le lama me vit et pensa : « Cette soumission à tout ce qui lui est ordonné est prodigieuse. » Et en cachette il versa des larmes.

Comme mes plaies s'étaient infectées, je tombai malade. Je le dis à la femme du lama. Elle demanda pour moi au plus l'initiation, au moins la permission de me reposer pour guérir mes plaies. Le lama répondit :

« Tant que la tour ne sera pas finie, il n'aura rien. S'il peut travailler, qu'il fasse son possible. S'il ne peut pas, il ne mérite rien de plus que le repos. »

La mère me dit :

« Tant que tes plaies ne seront pas guéries, repose-toi. »

Comme, pendant tout ce temps, elle me comblait de boissons et de nourritures fortifiantes, je goûtai pendant quelques jours le bonheur de ne plus penser à ma douleur de n'avoir pas obtenu l'instruction. Alors mes plaies se guérirent parfaitement. Sans me parler de doctrine, le lama me dit :

« *Grand-Magicien*, il est temps que tu te remettes au travail de la tour. »

Comme je comptais le faire, la femme du lama me dit :

« A nous deux trouvons un moyen d'obtenir l'instruction. »

Après nous être entendus, j'attachai mon livre et mes menus objets par-dessus une petite charge de farine. Et, de manière à être vu du lama, je demandai à sa femme de m'aider comme si je partais. Alors elle dit à haute voix :

« Si tu demandes au lama, il te donnera l'ensei-

gnement, il te le donnera. Reste ici malgré tout. »

Et elle faisait semblant de me retenir.

Le lama voyant cela demanda :

« Femme, que faites-vous là tous les deux? »

Elle répondit :

« Le *Grand-Magicien* dit qu'il est venu jadis d'un pays lointain pour apprendre la doctrine. Au lieu de la doctrine, il n'a obtenu que de mauvaises paroles et des soufflets. De peur de mourir sans religion il va chercher un autre lama et il emporte son bagage. Grâce à mes supplications et à mes promesses qu'il obtiendrait la doctrine, j'ai pu retarder son départ. »

Le lama dit :

« J'ai compris. »

Et il sortit et il me donna force soufflets.

« Quand tu es arrivé ici, tu m'as aussitôt donné ton corps, ta parole et ton cœur.

Alors où vas-tu maintenant? Certes tu ne partiras pas. Et comme tu m'appartiens, je pourrais te couper, corps, parole et cœur, en cent morceaux. Et si malgré cela tu t'en vas, dis-moi pourquoi tu emportes cette farine? »

Parlant ainsi il me maintenait sous ses coups. Puis il m'arracha le sac de farine et il le rentra dans la maison. Mon désespoir était celui d'une mère qui perd un fils unique. Sur le conseil de la mère et parce que le lama était terrible à voir, je rentraï en tremblant dans la maison et je me mis à pleurer. La femme me dit :

« Quel que soit le moyen, le lama ne te donnera pas l'instruction aussitôt. Quand même et quand que ce soit, il finira par te la donner. En attendant je t'instruirai. »

Elle me donna la méthode pour méditer la déesse *Dorje phagmo*. Ce n'étaient pas encore les délices, mais cette méditation fut très salutaire à mon âme et

elle occupait mon esprit. Je montrai à la femme du lama ma gratitude pour ses bienfaits.

Je pensais qu'étant la femme du lama, elle purifiait des péchés. L'été, pendant qu'elle trayait les vaches, je lui servais d'escabeau. Si elle grillait le grain, je lui servais d'escabeau. Ainsi partout je lui rendais service.

C'est alors que je songeais à chercher un autre lama. Puis je me fis ces réflexions : « La formule pour devenir Buddha en une vie et avec un seul corps, si ce lama ne l'a pas, aucun certainement ne l'aura. Si je ne deviens pas Buddha tout de suite, j'ai au moins cessé d'accumuler les actions qui font renaître aux enfers. Quand j'aurai souffert pour la religion les mêmes épreuves que Naropa, ce lama m'annoncera — avec quelle allégresse ! — que j'ai mérité le précepte. Alors je le méditerai et je veux ainsi obtenir la Bodhi dès cette vie. » Ayant ainsi pensé, j'apportai des pierres et de la terre.

Comme je continuais à faire le mortier pour la galerie et le sanctuaire, Gnotön Tchö dor de Jung avec sa suite, apportant de nombreux présents, vint demander la grande initiation de *Hai Vajra*. La femme du lama me dit :

« Si le lama ne se contente pas de la construction de la tour, et s'il désire des richesses, offre-lui un présent et obtiens toi-même qu'il t'accorde l'initiation.

Offre-lui ceci et demande-lui d'abord. S'il refuse je demanderai pour toi. »

Elle me donna une grande turquoise à sixième rouge (1) qu'elle possédait secrètement, et je l'offris au lama en disant :

(1) *A Sixième rouge*, nom d'une espèce de turquoise. Les Tibétains disent qu'on reconnaît les très bonnes turquoises à ce qu'elles deviennent rouges quand on les frotte énergiquement.

« Je t'en prie, à moi aussi donne l'enseignement d'aujourd'hui. »

Et je me tins parmi les auditeurs. Le lama examinait la turquoise en la tournant et la retournant :

« D'où le *Grand-Magicien* tient-il cela? »

Je répondis :

« La mère me l'a donné. »

Le lama sourit et dit :

« Va chercher la maîtresse. »

Je priai la mère de venir. Le lama lui dit :

« Maîtresse, d'où avons-nous cette turquoise? »

Ayant beaucoup salué, la mère répondit :

« Cette turquoise ne te concerne pas. Quand je te fus donnée en mariage par mes parents, tu te mis dans une colère furieuse. Alors mes parents me dirent : *Si jamais ton époux et toi vous divorcez, comme tu serais dans le besoin, mets cela de côté sans le montrer à personne.* Et ils me donnèrent secrètement cette turquoise. Je l'ai donnée à cet enfant qui me fait une intolérable pitié.

Accepte-la et accorde l'initiation au *Grand-Magicien*. Lama Gnogpa et sa suite, vous qui savez son chagrin d'être exclu de l'initiation, aidez-moi dans ma prière. »

Ayant dit, elle fit de nombreuses salutations. Le lama était tellement terrible que Gnogpa et sa suite n'osèrent préférer une prière. Mais ils ne firent qu'approuver et saluer avec la femme du lama.

Celui-ci dit :

« Par les soins de la femme la bonne turquoise s'en allait aux mains d'un étranger. »

Et se l'attachant à son cou il continua :

« Maîtresse, tu ne réfléchis pas. Si je suis ton maître total, je suis maître aussi de ta turquoise. *Grand-Magi-*

cien, si tu as quelque bien, apporte-le et sois initié. Mais cette turquoise est à moi. »

Pensant que dans son ardeur à offrir la turquoise, la mère renouvellerait sa prière, je demeurai. Alors le lama, furieux, se leva d'un bond :

« Bien que renvoyé tu demeures. Quelle audace est la tienne ! »

Et il me jeta le visage contre terre comme dans la nuit. Et il me jeta sur le dos comme dans une aurore (*). Puis il saisit un bâton. Pendant que Gnogpa le retenait, je sautai, épouvanté, dans la cour. Le lama avait fait semblant d'être soulevé de colère.

Je ne m'étais pas fait de mal. Mais plein de douleur je songeais à mourir, quand la femme du lama, en larmes, me rejoignit et me dit :

« *Grand-Magicien*, ne te déssole pas. Il n'y a pas de disciple plus fidèle ni plus aimant que toi. Si tu demandes la doctrine à un autre lama, je préparerai ce qu'il faudra pour te présenter. Je te donnerai les vivres et les présents. » Et disant ainsi, elle me consolait.

Avant cela la maîtresse tenait à être de toutes les réunions autour du lama. Ce soir-là, elle vint pleurer avec moi pendant toute la nuit. Le lendemain matin le lama me fit appeler. J'y allai, me demandant s'il m'instruirait. Il me demanda :

« N'es-tu pas mécontent de mon refus de t'instruire et n'as-tu pas de mauvaises pensées ? »

Je répondis :

« J'ai foi dans le lama et je n'ai dit aucune parole de révolte. Je pense en retour que je suis dans l'obscurité causée par mes péchés. Je suis l'auteur de ma misère. »

(*) Ce que nous appelons voir trente-six chandelles.

Ayant dit je pleurai. Et lui reprit :

« De quels services tes larmes veulent-elles protester ?
Dis-le. Sinon, va-t'en. »

Je me retirai. La douleur dans mon cœur était mêlée d'amertume.

Et je pensai : « Du temps que je faisais le mal, j'avais vivres et présents à offrir. Au moment de pratiquer la religion je ne possède aucun bien. Si j'avais seulement la moitié de l'or que je donnai pour faire le mal, j'obtiendrais initiation et doctrine secrète. Or, sans présent, ce lama ne m'enseignera pas la doctrine. Quand bien même j'irais à un autre lama, il n'en est pas qui ne veuille de présent. La religion est interdite au pauvre. Privé de religion, l'homme n'est qu'un amasseur de péchés qui ferait mieux de se tuer. Que faire ? Que faire ? Irai-je servir un homme riche pour amasser du salaire et le convertir en présents pour demander la doctrine ? Ou bien, je puis maintenant rentrer dans mon pays, puisque j'ai manifesté mes sortilèges. Ma mère serait heureuse de me revoir et je pourrais gagner quelque argent. De toute manière, avant de chercher la religion il faut d'abord aller chercher de l'argent. Quant à dérober la farine du lama, c'est une action honteuse que je ne ferai pas. »

*Désespéré
par
les épreuves
que lui inflige
son maître,
Milarépa
s'évade
une première
fois.*

J'emportai mes livres et partis sans rien dire même à la femme du lama. En chemin je me rappelai sa bienveillance et je la chérissais. A une demi-étape * de la Vallée-des-Bouleaux je m'arrêtai pour prendre mon repas. Je mendiai du tsampa et empruntai un vase. Ayant ramassé du bois sec, je fis cuire mon repas et je mangeai. Le milieu du jour passa. Je me faisais ces réflexions : « La moitié de mon travail était le service dû au lama. L'autre moitié était le prix de ma nourriture.

Cet unique repas que je prépare est chose difficile. La femme du lama cuisait et accommodait tous les jours ma nourriture. Et je ne lui ai pas même dit adieu, mauvais que je suis. Faut-il retourner? »

Je n'avais pas le courage de retourner. Comme j'allais rendre la marmite, un vieillard me dit :

« Jeune homme, tu sembles pouvoir travailler. Plutôt que de mendier, va dire les prières dans les maisons si tu sais lire. Si tu ne sais pas lire, engage-toi comme serviteur pour gagner la nourriture et le vêtement. Sais-tu lire? »

Je répondis :

« Je ne suis pas un mendiant. Et je sais lire.

— Tant mieux. Eh bien, va dire les prières chez moi et je te donnerai un bon salaire. »

J'étais tout joyeux. Et demeurant là je lus les *Huit Mille Stances* ⁽¹⁾. Après je lus l'histoire de *Tagtugnu* (*Qui-pleure-perpétuellement*). Je pensai : « Egalement sans argent, Tagtugnu donnait pour la religion, son corps, sa vie et son âme. Il eût arraché et vendu son cœur et l'eût partagé si cela ne faisait mourir. Si je compare avec moi, je n'ai rien donné pour la religion. Il se peut que le lama Marpa me donne l'instruction. S'il ne me la donne pas, sa femme m'a promis de me faire rencontrer un autre maître. » Cette pensée me donna du courage pour retourner et je repartis.

Après mon départ, chez le lama, sa femme lui avait dit :

« Ton ennemi irréductible est parti. Es-tu content? »

— Qui est parti?

— Eh bien, à qui donc as-tu infligé des misères comme à un ennemi, si ce n'est au *Grand-Magicien*? »

(1) La Prajñā pāramitā en huit mille çlokas.

A ces mots, le visage du lama devint noir et se mouilla de larmes :

« Lamas Kadjupas, Protecteurs de la religion qui allez dans l'espace, rendez-moi mon fils héritier. »

Ayant ainsi prié il se couvrit la tête (de son manteau) et il demeura immobile.

A ce moment j'arrivais devant la femme du lama et je la saluai. Toute joyeuse, elle s'écria :

« Voilà qui arrive à propos. Il semble que le lama t'instruira, Je lui ai appris ton départ; et il s'est écrié : « *Rendez-moi mon fils bien-aimé!* » Et il est plongé dans les larmes. Tu parais avoir fait plier son amour. »

Mais je pensais à part moi : « La maîtresse berce mon cœur. S'il était bien vrai qu'il eût versé des larmes, qu'il eût dit « *bien-aimé* », je serais pleinement heureux. Et si, au contraire, il a dit *Rendez-le moi*, pour me refuser l'instruction et l'initiation, je ne suis qu'un infortuné. Je n'ai nulle part ailleurs où aller. Serai-je donc malheureux ici, même sans obtenir la doctrine? »

Pendant la Mère disait au lama :

« Le *Grand-Magicien* ne nous a pas abandonnés. Il est revenu. Peut-il venir te saluer? »

Le lama répondit :

« Il n'est pas vrai qu'il ne nous ait abandonnés. C'est lui-même qu'il n'a pas abandonné. Envoie-le me saluer. »

Je vins et il me dit :

« *Grand-Magicien*, si tu désires du fond du cœur la religion avec tant d'impatience et d'inquiétude, il faut donner ta vie. Elève la tour de trois étages et je t'instruirai. Sinon, comme tu n'es pas sans coûter beaucoup de nourriture et comme tu as où aller, vas-y tout de suite. »

Je ne pus rien répondre et je sortis. Je dis à la femme du lama :

« Je regrette ma mère. Le lama ne m'instruira pas encore. S'il devait m'instruire quand j'aurais achevé la tour, je resterais. Mais si, la tour achevée, il décide de ne pas m'instruire, je n'aurai rien à faire. Je demande donc à repartir pour mon pays. Que le lama et toi demeurent en bonne santé. »

Je me prosternai et, emportant mes livres, je me préparai à partir. La mère dit alors :

« Mon fils, tu as raison. Comme je te l'ai promis jadis, je trouverai le moyen de te faire instruire par Gnogtön qui est un grand disciple et qui est initié. Reste encore un peu et fais semblant de travailler. »

Avec joie je restai et travaillai.

Comme Naropa avait coutume de célébrer le dixième jour de chaque lune par un grand sacrifice d'offrandes, pour cette raison Marpa célébrait aussi le dixième jour de la lune. Avec une charge d'orge qu'elle avait, la maîtresse fit bouillir trois grandes mesures de bière pour les libations. Elle en fit une forte, une claire et une moyenne. Elle donna la petite bière pour les libations. Aux moines, mais pour offrir au lama, elle donna à boire la bière forte tant et plus. La maîtresse et moi-même lui en versions. Les moines burent la bière moyenne. La mère, touchant des lèvres la bière faible, en but très peu. Je fis comme elle et ne fus pas ivre. Les moines furent ivres. Quant au lama, il prit tant et tant de bière, et tant lui fut offerte qu'il fut complètement ivre et s'endormit profondément (1). Pendant ce temps, sa femme enleva de sa

*Milare
quitte M
une
deuxième*

(1) On a vu plus haut un cas d'ivresse chez un grand lama à l'occasion d'un banquet. Ici l'ivresse est voulue et rituelle. Importés de l'Inde avec le bouddhisme tantrique par Padma-

chambre les présents : les bijoux de Naropa et le sceau de rubis. Puis elle imita un mandement du lama. Elle apposa le sceau sur une lettre préparée d'avance, et elle les enveloppa dans une étoffe précieuse. Elle scella le tout à la cire et me le donna en disant :

« Fais comme si ces choses étaient envoyées par le lama. Va les offrir au lama Gnogpa (1) et demande-lui de t'instruire. »

Et elle m'envoya à Jung. Mettant mon espoir dans le lama Gnogpa, je partis.

Deux jours après, le lama Marpa dit à sa femme :

« Que fait le *Grand-Magicien* à présent ?

— Il est en route. Je ne sais rien d'autre.

— Où est-il allé ?

— Il m'a dit que quand bien même il achèverait le travail de la tour, tu ne lui donnerais pas l'instruction mais l'accablerais de coups et de reproches. Il dit qu'il allait à la recherche d'un autre lama. Et il s'est préparé à partir. J'ai pensé que j'avais eu beau te prévenir, tu n'en tenais pas compte. Tu l'aurais encore frappé. Pour éviter cette pitié, je ne t'ai rien dit. J'ai tout fait pour retarder son départ. Mais sans entendre il est parti. »

Avec un visage noir le lama demanda :

« Quand est-il parti ?

— Il est parti hier. »

sambhava et préexistant d'ailleurs dans le chamanisme tibétain, ces excès furent proscrits par le réformateur Tsongkhapa au xiv^e siècle. De nos jours, cependant, l'église orthodoxe seule observe la tempérance et le célibat des moines. La secte non réformée des lamas rouges continue à pratiquer la magie, l'intempérance et l'incontinence.

(1) Gnogpa. Nom résumé de Gnog tön tchö dor. La désinence pa, sous-entendue dans le nom complet, indique un habitant de Gnog.

Le lama demeura songeur un moment. Puis il dit :
« A cette heure mon fils ne doit pas être très loin. »

Or, à cette heure, j'arrivais au mont *Khyung Ding* du Jung. Le lama Gnogpa était en train d'expliquer *Les Deux Investigations* à ses disciples. Son discours fut interrompu à ces mots : « Je suis votre commentateur et votre doctrine. — Je suis l'auditeur qui vous ai rassemblés. — C'est moi qui réalise l'enseignement du monde. — Je suis les mondes qui se succèdent et qui passent. — Ma félicité naquit avec moi. »

*Comme
Milaré
redevient
magicien*

Comme il prononçait ces paroles, je le saluai de loin. Il répondit en ôtant son chapeau ⁽¹⁾. Et il dit :

« Ceci est la manière de saluer des disciples de Marpa. Et les mots où je suis interrompu sont d'un bon présage ⁽²⁾. Car cet homme sera le maître de toutes les doctrines. Allez lui demander qui il est. »

Un des moines vint à ma rencontre, et me reconnut :

« Pourquoi es-tu venu? » dit-il.

« Le lama Marpa étant très occupé, je suis le seul qu'il n'ait pas eu le temps d'instruire. Je viens demander l'enseignement ici. J'apporte en présent les bijoux de Naropa et son chapelet tutélaire de rubis. »

Le moine retourna vers son maître et lui dit :

(1) Les Tibétains laïcs portent des chapeaux de feutre assez semblables aux nôtres. Dérouler la natte et enlever son chapeau est le premier geste et le minimum du salut. Avant la réforme de Tsongkhapa, les moines portaient également chevelure longue et chapeau. Depuis la réforme ils sont tondus et nu-tête.

(2) Cliché qu'on retrouve dans toute la littérature tibétaine. Quand une arrivée inopinée interrompt une lecture ou une récitation, les dernières paroles prononcées ont une influence sur le destin de l'arrivant.

« C'est le brave *Grand-Magicien*. » Et il rapporta mes paroles.

Le lama fut rempli de joie. Il s'écria :

« Les bijoux et le chapelet du seigneur Naropa dans ma demeure, c'est rare et merveilleux comme la fleur *Oudumvara*. Il faut aller à leur rencontre. Restons-en pour aujourd'hui à ce passage si heureux de notre leçon. Moines, allez vite quérir un parasol, des étendards et des cymbales. Et faites attendre le brave *Grand-Magicien*. »

Comme je demeurais là où j'avais salué, un moine vint et me répéta ces paroles. Cette place où j'avais salué fut appelée *Butte de la Salutation*.

Alors j'attendis. Et aussitôt les moines vinrent à ma rencontre, et, formant une procession avec le parasol, les étendards et les cymbales, nous entrâmes dans la maison du lama. Je saluai et remis la lettre avec les présents. Les yeux pleins de larmes, le lama porta les présents à son front, leur demandant leur bénédiction. Les ayant joliment disposés en offrande sur l'autel, il leur donna la première place.

Puis il lut la lettre : *A Gnogpa-Diamant-qui-réalise-le-Nirvāna*. Je me suis enfermé dans la réclusion et le *Grand-Magicien* manque de patience. Aussi je l'envoie te demander l'instruction. Donne-lui l'initiation et la doctrine. En témoignage de ma permission de ce faire, je t'envoie les bijoux et le collier de Naropa. »

Alors le lama me dit :

« Puisque c'est l'ordre de Marpa, je t'instruirai. J'avais songé à te faire appeler, mais tu es venu heureusement par la miséricorde de Marpa. Beaucoup de disciples me viennent du Kham, du Dagpo, du Kongpo et du Yarlung. Les mauvaises gens des villages *Yépo* et *Yémo* du

Dol les dépouillent de tout leur viatique. Va les frapper de la grêle. Après tu auras initiation et doctrine. »

Alors je pensai : « Je suis destiné aux mauvaises actions. En allant envoyer la grêle je vais à la sainte religion ! Partout où je vais c'est pour faire le mal. Si je n'envoie la grêle, j'irai à l'encontre des ordres du lama et je n'entendrai pas l'enseignement. Je ne puis éviter d'envoyer la grêle. »

Ayant rassemblé les choses nécessaires, je les chargeai de puissance magique et je les emportai. Arrivé au pays de Dol, je m'installai pour ma besogne et me disposai à faire tomber la grêle.

A Yépo j'habitais chez une vieille femme et je me fis un abri. L'orage accourut. Le tonnerre éclata. Les nuages s'amoncelèrent et les grêlons, un à un, puis deux par deux commençaient à tomber. La vieille femme s'écria :

« Quand ma récolte sera frappée par la grêle, qu'aurai-je à manger ? »

Et elle pleurait. Je me dis : « Ce que je fais est criminel. » Et à la vieille :

« Hôtesse, dessine vite la forme de ton champ.

— Il est comme ceci. »

Et elle dessina un triangle à bec allongé. Je reproduisis cette forme et la couvris d'une bassine*. L'extrémité du bec qui dépassait un peu fut effacée par le vent. Alors je sortis pour vérifier de mes yeux :

Les montagnes, derrière les deux villages, étaient transformées en torrents. De tous les autres champs, il ne restait plus rien. Seul le champ de la vieille demeurait intact et fertile. L'extrémité du triangle qui avait été atteinte par la grêle était emportée par l'inondation. J'assurai la vieille que, dans la suite, son champ serait

toujours protégé et qu'elle n'aurait pas à payer la dîme de protection contre la grêle. Elle n'aurait à payer que pour l'extrémité que l'inondation avait emportée.

Je repartis. En chemin je rencontrai deux bergers, un vieillard et un enfant dont les troupeaux et les moutons avaient été emportés par l'inondation. Je leur dis :

« C'est moi qui ai fait cela. N'attaquez plus les moines du lama Gnogpa. Si vous les attaquez de nouveau, vous serez chaque fois grêlés de même manière. »

Ils rapportèrent ces menaces et les deux pays se soumirent respectueusement au lama. Pour devenir ses fidèles, ils allèrent lui offrir leurs services.

Au pied des buissons je trouvai de nombreux petits oiseaux morts. Tout le long du chemin je ramassai des cadavres d'oiseaux et de rats. J'en remplis le capuchon et le pan de mon manteau de pluie et, quand j'arrivai, je renversai le tout aux pieds du lama :

« Lama précieux, j'étais venu ici pour la sainte religion; et voilà que je ne fais que péchés. Aie pitié du grand pécheur que je suis. »

Parlant ainsi je pleurai. Le lama répondit :

« Frère *Grand-Magicien*, ne crains pas ainsi. Pour les sectateurs de Naropa et Maitri ⁽¹⁾, le grand pécheur atteint la Bodhi par un moyen puissant. Cette formule est une seule fronde qui chasse cent oiseaux ⁽²⁾. Toutes ces bêtes maintenant tuées par la grêle, dans l'avenir elles renaîtront autour de toi et elles te feront cortège quand tu entreras aux séjours parfaits du Nirvāna. Réjouis-toi que d'ici-là, grâce à moi, elles n'aient pas à

(1) *Maitri*, nom d'un pandit indien.

(2) Image de l'efficacité des formules tantriques : « Une seule pierre lancée au milieu de cent oiseaux les fait s'envoler. »

renaître aux enfers. Si tu ne me crois pas, qu'il en soit donc ainsi. »

Et après s'être recueilli un moment, il fit claquer ses doigts. Et aussitôt les cadavres s'étant animés se relevèrent. En un instant les uns s'envolèrent dans le ciel, les autres coururent sur la terre et ils regagnèrent leurs demeures. Je pensai : « J'ai vu un Buddha réel. Ainsi tant mieux, tant mieux, si beaucoup de créatures sont mortes ainsi. »

Alors le lama me donna la consécration du diagramme de *Hai Vajra*. Après qu'il m'eut donné les formules, j'aménageai une grotte abandonnée très abrupte, ouvrant sur le Sud et d'où l'on pouvait voir la demeure du lama. Je m'emmurai, laissant une petite ouverture par où le lama m'instruisait. Je méditais sans relâche. Mais parce que je n'avais pas l'exeat de Marpa, je ne goûtais aucune joie.

*Premier
de médit*

Un jour le lama me dit :

« Frère *Grand-Magicien*, comment est ton signe⁽¹⁾ ?

— Je n'ai aucun signe.

— Que dis-tu ? Sans le symbole du vœu solennel, ma descendance spirituelle n'aurait la force de maintenir sa pensée au plus profond de la méditation. Tu es venu à moi de bonne foi. Mais si tu n'as l'exeat du maître Marpa, ses présents et sa lettre n'ont pas de sens. Qu'en est-il ? Quoi qu'il en soit, médite avec persévérance. »

Je demurai plein de crainte. Je me demandais si je dirais toute la vérité. Mais sans avoir le courage de parler, je pensai : « De toute façon Marpa devra l'apprendre. » Et je me plongeai dans la méditation.

(1) Les prédestinés à la Bodhi et les Buddhas vivants portent une marque, généralement à la plante des pieds ou dans la paume des mains.

Comment
Milarépa revit
son maître
Marpa.

Pendant ce temps, Marpa avait achevé la tour de son fils et il envoya une lettre à Gnogpa : « Voici que la tour de mon fils en est au point où il faut du bois de frise ⁽¹⁾. Envoie-moi autant de charges de bois que tu pourras. Quand j'aurai posé la frise et le pinacle (?), viens également pour consacrer la tour et célébrer la majorité de *Dodéboum* ⁽²⁾. Amène avec toi certain mauvais homme qui m'appartient. »

Le lama Gnogpa vint à mon guichet et me montra la lettre. Et il me dit :

« Il en est selon cette lettre. Ce mauvais homme dont parle la lettre n'a pas été envoyé par Marpa. »

Je répondis :

« Il est vrai que le commandement ne venait pas du lama lui-même. C'est la femme du lama qui m'a remis lettre et présents et qui m'a envoyé ici.

— Hé! Hé! S'il en est ainsi nous n'avons aucune raison de travailler ensemble. Sans l'exeat du lama tu manques de force. Un travail inopportun est sans efficacité. On te dit de venir. Iras-tu ou n'iras-tu pas?

— Je demande à t'accompagner comme serviteur.

— Eh bien, quand j'aurai envoyé le bois de frise, j'enverrai quelqu'un pour convenir du jour de la fête. Jusquelà reste reclus. »

Alors celui qui était allé convenir du jour de la fête revint et s'approcha du guichet de ma cellule :

« La cérémonie de la consécration de la tour et celle pour la majorité du fils de Marpa ont été discutées en détail.

(1) Les édifices religieux sont couronnés d'une frise brune en brindilles de tamarix posées de champ et coupées au ras du mur comme une brosse.

(2) Fils de Marpa.

— A-t-on parlé de moi?

— La femme de Marpa m'a demandé ce que tu faisais. Je lui ai répondu que tu t'étais reclus strictement. Elle me demanda ce que tu faisais outre cela. Je répondis que tu vivais dans un lieu désert. Elle demanda encore si tu avais oublié ceci. Elle dit que tu t'amuserais avec pendant ta réclusion et elle m'ordonna de te le donner. Voilà ce qu'elle m'a remis. »

Et dénouant sa ceinture, il retira un dé en argile et me le donna. Pensant que cet objet sortait des mains de la femme du lama, je lui demandai de me bénir ⁽¹⁾.

L'homme repartit. Comme j'étais d'humeur à jouer au dé, je jouai. Puis je songeai : « Quand j'étais auprès de la femme de Marpa, je n'ai jamais joué aux dés. Maintenant elle n'a donc pas pitié de moi. Ce sont les dés qui autrefois ont chassé mes ancêtres de leur patrie. »

Et le faisant tourner au-dessus de ma tête, je lançai le dé. Il se brisa et il en sortit un rouleau de papier que je lus : « Maintenant le lama te donnera l'initiation et l'enseignement. Reviens donc avec le lama Gnogpa. »

Si grande fut ma joie que je dansai en faisant des bonds d'un bord à l'autre de ma cellule. Ensuite le lama Gnogpa vint me dire :

« Brave *Grand-Magicien*, sors et prépare-toi à partir. »

J'obéis. Le lama Gnogpa emporta non seulement les présents donnés par Marpa, mais encore, pour donner avec son corps, sa parole et son cœur, il emporta son or, ses turquoises, ses soies et vêtements et tous les ustensiles de la maison. Il me fit laisser une vieille chèvre

(1) C'est-à-dire : « Je m'en bénis en le portant à mon front. » On fait le même geste avec les livres sacrés, une lettre d'un supérieur, etc. ; tout objet auquel est dû une grande vénération.

qui avait une jambe cassée et ne pouvait suivre le troupeau. Mais il emmena tous ses autres animaux de l'écurie et de la prairie. Quand nous fûmes prêts à partir, il me dit :

« Puisque tu m'as été utile, prends cette soie et cette turquoise pour les offrir au lama Marpa. Prends ce sac de fromage ⁽¹⁾ pour l'offrir à la noble maîtresse son épouse. »

Alors le lama Gnogpa, sa femme et la suite des serviteurs, nous arrivâmes au bas de la *Vallée-des-Boulevards*. Gnogpa me dit :

« *Frère Grand-Magicien*, pars en avant et dis à la femme de Marpa que nous arrivons. Vois si elle nous apportera un peu de bière. »

Je partis en avant. Je rencontrai d'abord la femme du lama. Je la saluai et lui offris le sac de fromage.

« Le lama Gnogpa arrive, dis-je. Veuille aller au-devant de lui avec de la bière. »

Toute joyeuse, elle me répondit :

« Le lama est dans sa chambre. Va lui demander toi-même. »

J'y allai. Le lama était sur sa terrasse, le visage tourné vers l'orient, faisant ses dévotions. Je me prosternai et lui offris la soie et la turquoise. Il détourna la tête et regarda vers l'ouest. J'allai de ce côté et le saluai de nouveau. Il regarda vers le sud.

« O maître, m'écriai-je, il est juste qu'en châtiment tu repousses mes offrandes. Mais le lama Gnogpa arrive avec l'offrande de son corps, de sa parole et de son cœur ; avec son or et ses turquoises, avec ses dzos, ses

(1) Le fromage tibétain est un fromage sec, excessivement dur, coupé en petits cubes gros comme des noix.

chevaux et tous ses estimables biens. Il espère seulement qu'on l'aille recevoir avec un peu de bière. C'est pourquoi je te la demande. »

Soulevé de colère, faisant claquer ses doigts, le lama cria d'une voix terrible :

« Du Tripitaka innombrable de l'Inde j'ai extrait l'essence des quatre Tantras. Quand j'en rapportai la formule, personne n'est venu au-devant de moi, pas même un petit oiseau. Et parce que Gnogpa arrive, poussant devant lui quelques bêtes débiles, il veut que moi, grand Lotsava, j'aille à sa rencontre. Je n'irai pas et maintenant va-t'en. »

J'allai rapporter tout cela à la femme du lama. Elle me dit :

« Le lama a répondu dans sa colère : mais Gnogpa est un grand personnage, il faut aller le recevoir. Allons tous deux, mère et fils. »

Je répondis :

« Le lama Gnogpa et son épouse n'espèrent pas qu'on vienne à leur rencontre. Ils demandent l'offrande de bienvenue et j'irai seul la porter. »

Mais des moines ayant apporté beaucoup de bière, la femme du lama partit à la rencontre.

Cependant, de nombreux habitants de la *Falaise-du-Sud* s'étaient rassemblés, conviés à une grande fête pour la majorité du fils et la consécration de la maison.

Et Marpa, au milieu d'eux, chanta ce chant d'actions de grâces et de louanges :

« J'adresse cette prière à mon Maître plein de grâces.
Précieux ancêtres spirituels
Immunisés contre le péché,
Vous qui êtes bénis, bénissez-nous.

Secrets de la doctrine profonde,
 Brève et infaillible voie,
 Vous qui êtes bénis, bénissez-nous.

Moi-même, Lotsava Marpa,
 Qui détiens l'essence de ces profonds secrets,
 Que béni, je vous bénisse.

Saints, Ydams et dieux de l'espace
 Comblés de bénédictions,
 Vous qui êtes bénis, bénissez-nous.

Fils spirituels et cour de disciples,
 Heureux de votre foi et de vos vœux
 Vous qui êtes bénis, bénissez-nous.

Voisins donateurs, proches ou lointains,
 Fortunés maîtres de richesses,
 Vous qui êtes bénis, bénissez-nous.

Que tous vos travaux, que toutes vos actions,
 Purs et destinés au bien d'autrui,
 Soient bénis et nous bénissent.

Dieux et génies du monde visible,
 Fidèles à nos engagements réciproques,
 Vous qui êtes bénis, bénissez-nous.

Dieux et hommes, assemblés en ce lieu,
 Pour des vœux de bonheur,
 Vous qui êtes bénis, bénissez-nous. »

Ainsi chanta Marpa. Aussitôt après, le lama Gnogpa lui offrit ses présents en disant :

« Lama précieux, puisque tu es déjà le maître de tout mon être, corps, parole et pensée, je t'offre plus particulièrement tous mes biens, sauf une chèvre à longs poils que j'ai, dont une jambe est cassée, l'aïeule de

toutes mes chèvres et, pour ce, décrépète, laquelle, n'ayant pu venir ici sur sa patte cassée, est demeurée. En échange, accorde-nous avec miséricorde toutes tes excellentes formules secrètes, principalement celles *qui s'écrivent-sur-des-rouleaux-de-papier* (1). »

Et il salua. Marpa, paraissant joyeux, répondit :

« Oui, bien. Mais, s'il en est ainsi, mes doctrines secrètes et le plus court chemin du *Vajrayâna* (2) qui, sans faire attendre pendant d'innombrables kalpas, conduit dès cette vie à la Bodhi; principalement les préceptes à écrire sur les bandelettes, m'ont été confiés par les dieux mêmes. C'est pourquoi si tu ne m'offres cette vieille chèvre, malgré son âge et sa jambe cassée, il sera difficile que les préceptes te parviennent. Quant aux autres doctrines, je te les ai toutes enseignées autrefois. »

Toute l'assistance éclata de rire. Et Gnogpa répliqua :

« Si la chèvre est ici apportée et si je te l'offre, me dévoileras-tu les préceptes? »

— Si, l'ayant apportée toi-même, tu m'offres la chèvre, tu pourras. »

Alors les convives s'étant retirés, Gnogpa partit seul le lendemain. Il rapporta la chèvre sur son dos et l'offrit à Marpa. Celui-ci s'écria plein de joie :

« Tu me parais capable de remplir les vœux d'un disciple initié. Je n'ai que faire de cette chèvre. J'ai seulement voulu marquer l'importance de la doctrine que je te donne. »

(1) Prières ou formules écrites sur des bandes de papier roulées et qu'on porte dans les reliquaires.

(2) Véhicule du Vajra, doctrine mystique plus secrète que celle ambitionnée par Milarépa quand il demandait l'initiation et la consécration.

Et il promit de lui donner la consécration et l'initiation éminentes. Et il les donna.

Alors des moines venus de loin, quelques autres du pays même s'étant rassemblés, se mirent en rangs pour faire le sacrifice de leurs offrandes. Dans leurs rangs, Marpa mit près de son siège un long bâton d'acacia. Et regardant Gnogpa avec des yeux en triangle (¹) et le montrant du doigt, il dit :

« Gnog tön tchö dor, pourquoi as-tu conféré la consécration et l'initiation à ce mauvais homme nommé *Bonne-Nouvelle*? »

Disant ainsi, il clignait de l'œil vers son bâton. Gnogpa eut peur et dans une attitude suppliante il répondit :

« Lama précieux, toi-même m'as écrit de consacrer et d'initier le *Grand-Magicien*. Et tu m'as donné les bijoux de Naropa et son sceau de rubis. J'ai donc exécuté ton ordre. Je ne me reproche rien et je n'ai ni honte ni remords. »

Et, parlant ainsi, il levait craintivement les yeux. Furieux, Marpa me montrant du doigt demanda :

« D'où tenais-tu ces objets? »

Mon cœur me fit mal comme s'il était arraché. J'étais muet de terreur. D'une voix tremblante, j'avouai que la mère me les avait donnés.

Le lama bondit. Et brandissant le bâton d'acacia, il sortit pour battre sa femme. Celle-ci, aux aguets, avait écouté. Elle se leva.

Elle se réfugia dans le temple et s'y enferma. Le lama secoua la porte puis il revint s'asseoir sur son siège. Il dit à Gnogpa :

« Gnog tön tchö dor, indigne de confiance, va quérir

(¹) Littéralement : *en forme de grain d'orge*.

dès maintenant les bijoux de Naropa et son sceau de rubis. »

Puis il se couvrit la tête de son manteau et il demeura immobile.

Ayant salué, Gnogpa sortit aussitôt pour chercher les bijoux de Naropa et son sceau de rubis. Je regrettai de n'avoir pas fui avec la femme du lama.

Et comme, ayant envie de pleurer, je cachai mes larmes, Gnogpa me vit. Je lui demandai à le suivre comme serviteur. Il me répondit :

« Si je t'emmène sans l'exeat du lama, il en sera toujours de même qu'aujourd'hui. Comme il est fâché contre nous deux, demeure pour le moment. Si plus tard il te donne congé sans t'avoir admis comme disciple, alors j'aurai tout pouvoir de t'aider.

— Eh bien, puisque la femme de Marpa et toi vous avez de pareilles tribulations à cause de mes péchés, puisque avec ce corps actuel je n'obtiens pas la doctrine, mais ne fais qu'entasser les péchés, je vais me tuer. Puissé-je, dans l'au-delà, renaître avec un corps digne de la religion (*) ! »

Comme j'allais me tuer, Gnogpa me retint. Et avec des larmes il me dit :

« Brave *Grand-Magicien*, ne fais pas cela. Selon les meilleurs enseignements secrets de Buddha, les facultés et les sens de chacun de nous ne sauraient s'affranchir des dieux. Si tu meurs avant le temps, tu commets le crime de tuer un dieu. C'est pourquoi le suicide est un si grand crime. Même d'après les Sutras il n'y a pas de

(*) Ici le mot corps désigne l'individualité avec laquelle Milarépa obtiendrait la doctrine.

plus grand péché que de trancher sa propre vie (*). Et puisque tu les connais, renonce à te tuer. Il est encore possible que le lama te donne l'enseignement. S'il ne te le donne pas, un autre lama te le donnera certainement. »

Pendant qu'il me tenait ce discours, les autres moines ne pouvant tolérer mon infortune, les uns montaient voir si le moment était venu de demander au lama ; les autres revenaient près de moi et me consolait. Malgré cela, je pensai avec douleur : « Mon cœur est-il donc de fer ? Car s'il ne l'était, il aurait éclaté et je serais mort. »

« C'est en raison des crimes de ma jeunesse que j'endurai pareille douleur pour chercher la religion. »

Ainsi parla Milarépa :

A ce moment, il n'y avait personne parmi les auditeurs qui ne pleurât à sanglots. Quelques-uns, suffoqués par l'excès de la douleur, s'évanouirent.

Tel est le deuxième chapitre, celui où Mila est purifié de la souillure du péché par le moyen de la douleur.

(*) C'est-à-dire que l'enseignement exotérique confirme la condamnation du suicide. Tantras et Sutras sont d'accord.





CHAPITRE III

Alors Rétchung parla :

« *Maître, comment fus-tu admis disciple par le lama Marpa? » Mila continua :*

A PRÈS que les moines eurent un certain temps fait maintes allées et venues entre moi et le lama, celui-ci se laissa fléchir et il se leva. L'âme radoucie, il appela la maîtresse. Celle-ci, invitée à venir, se présenta. Le lama lui demanda :

« Où sont partis Gnog tchö kou dorje et les autres moines? »

— Le lama Gnogpa, selon ton ordre de rapporter aussitôt les bijoux de Naropa et son sceau de rubis, est parti les chercher et il est dehors. »

Et elle rapporta en détail ce que le frère *Grand-Magicien* avait demandé à Gnogpa et ce que Gnogpa avait répondu. Elle ajouta que nous étions là. Le lama Marpa versa quelques larmes et dit :

« Tels sont les disciples de la doctrine secrète qu'il me fallait. Puisque je les ai et qu'ils sont pitoyables, appelle tous mes disciples. »

Il dit et un moine invita Gnogpa :

« Maintenant le lama est apaisé. Il m'a envoyé pour t'inviter et je te prie de venir. »

I
des é.
de Mi

Je m'écriai :

« Heureux ceux qui poursuivent ! Quant à moi, pécheur, bien que le lama soit apaisé, je n'aurai pas le bonheur de me présenter devant lui. Car si j'y allais, il ne ferait que m'invectiver et me frapper. »

Et, pleurant, je demeurai. Gnogpa, demeurant aussi, dit au moine :

— Va dire au lama ce qu'il en est du *Grand-Magicien*. Va voir s'il peut se présenter. Si, pendant ce temps, je ne demeure près de lui, il est à craindre qu'il en vienne à quelque extrémité. »

Le moine rapporta toutes ces circonstances à Marpa. Marpa répondit :

« Autrefois, il eût eu raison. Mais, aujourd'hui, je ne ferai pas de même. Le *Grand-Magicien* est le premier des hôtes que j'ai conviés. Que la maîtresse aille le chercher. »

La maîtresse arriva, à la fois souriante et craintive, et elle me dit :

« Frère *Grand-Magicien*, maintenant le lama semble te prendre comme disciple. Il semble profondément remué par la compassion. Il a dit que tu es le premier de ses hôtes et il m'a envoyé te chercher. A moi-même, il n'a pas dit de gronderies. Réjouissons-nous et allons. »

Je me demandai si c'était vrai, et, à tort rempli d'inquiétude, j'entrai. Et le lama parla :

« Si j'examine bien, il n'y a de fausseté en aucun de nous. J'ai seulement éprouvé le *Grand-Magicien* pour le purifier de ses péchés, car si le travail de la tour avait dû satisfaire mes désirs, j'aurais donné mes ordres avec douceur. J'étais donc sincère. La maîtresse a agi comme le commun des femmes. Cependant, bien que, dans sa

trop grande pitié de femme, elle ait montré une indulgence sincère, tromper au moyen des présents et de la lettre mensongère était chose grave. Gnogpa a eu raison de croire en ta parole. Va pourtant me chercher cette lettre. Après je t'enseignerai. Le *Grand-Magicien*, brûlé du désir de la religion, a eu raison d'user de tous les moyens pour l'obtenir.

Gnogpa ne savait pas que la maîtresse avait envoyé un faux. C'est pourquoi il a donné au *Grand-Magicien* sacre et initiation. Aussi, je ne chercherai pas le moyen de le punir.

Bien que celui qui a menti une fois soit toujours soupçonné de mensonge dans la suite, je fais exception à cette règle commune. Quoi qu'elles paraissent être, mes actions sont toujours d'inspiration religieuse. Je suis toujours la voie naturelle des Bodhisattvas. Vous autres, auditeurs ignorants, ne vous y trompez pas.

Particulièrement, si cet enfant de grande foi avait subi neuf épreuves, il n'aurait plus à naître et il serait Buddha. Mais il n'en a pas été ainsi. La maîtresse, par sa faiblesse, est cause de la légère souillure de péché qui lui reste. Cependant, ses grands péchés ont été effacés par ses huit grands actes de foi, et par ses multiples petits mérites. Maintenant, je te reçois et te donnerai mon enseignement pareil à mon cœur de vieil homme. Tu prendras aussi mon viatique, et, t'enfermant pour la méditation, goûte le bonheur. »

Comme il disait ces mots, je me demandais : « Est-ce un rêve ou suis-je éveillé ? Si c'est un rêve, je voudrais ne m'éveiller jamais. » A cette pensée, mon bonheur était sans mesure. Versant des larmes de joie, je me prosternai. La maîtresse, Gnogpa et les autres pensaient : « Quel pouvoir a le lama quand il veut effacer

Inith
'
Milc

les péchés! Quelle miséricorde, quand il veut admettre un disciple! Le lama lui-même a la nature d'un Buddha.» Et leur foi grandissait encore.

Après que j'eus, avec larmes, rendu grâce au lama de sa compassion, tout le monde riant à pleine joie se réunit en cercle. Le soir de ce jour, sur le lieu même de l'assemblée, nous préparâmes un sacrifice. Marpa me dit : « Je te remets le vœu commun de libération. » Et il coupa mes cheveux. Quand j'eus transformé mon corps, le lama me dit :

« Ton nom m'a été révélé par Naropa dans un songe, à l'époque de ta venue ici. »

Et il me nomma *Mila-Trophée-de-Diamant*. Il me lia par le vœu du noviciat et il me donna les commandements des Bodhisattvas. Nous affirmâmes nos cœurs en communiant par le crâne à libations (*). Et nous vîmes tous clairement bouillonner une lumière à cinq couleurs. Alors Marpa offrit à l'Ydam, puis il but. Ensuite, il me tendit la coupe. Et je bus le reste sans rien laisser.

Le lama dit :

« Ceci est un bon présage. Mon nectar est plus délectable que celui de tout autre lama, même revêtu des quatre consécration. Dès demain je t'initierai au pouvoir de mûrir les vérités cachées. »

Puis ayant dessiné un mandala de soixante-deux génies, il le désigna pour la consécration. En même temps il montrait du doigt le diagramme en poudres de couleur : « Ceci, dit-il, est seulement l'image du mandala. Le modèle est là-haut. » Et il montrait du doigt le ciel. Et nous vîmes clairement les vingt-quatre

(*) Kapala, mot sanscrit. Les Tibétains désignent ainsi la coupe à libation faite d'une calotte cranienne.

royaumes de *Çakrasambara*, les trente-deux lieux saints, et les huit grands cimetières environnés de héros et de dieux chatoyants. Au même moment et d'une seule voix, le lama et les dieux du ciel m'appelèrent *Glorieux-Vajra-épanoui-porteur-du-signe-magique*.

Le lama, me donnant largement les préceptes des Tantras, m'e montra jusqu'au fond les moyens de retenir et de pratiquer les formules. Puis apposant ses mains sur ma tête il me dit :

« Mon fils, dès la première heure tu as été un disciple capable d'instruction. La nuit qui précéda ta venue ici, un songe m'apprit que tu étais destiné au service de la doctrine du Buddha. La maîtresse, dans un songe semblable et plus remarquable encore, vit une jeune fille gardienne d'un temple et les dieux pontifes de la religion. C'est ainsi que tu m'as été envoyé comme disciple par les dieux et c'est pourquoi, sous la forme d'un laboureur, je suis allé à ta rencontre⁽¹⁾. Tu as entièrement bu la bière que je t'avais donnée. Cette bière et le labour que tu terminas signifiaient que, pénétrant dans l'enceinte de la doctrine, tu la parcourrais entièrement. Ensuite, la bassine de cuivre à quatre anses signifiait la venue de mes quatre grands disciples. Son embu sans souillure signifiait que, ton âme étant légèrement ternie, ton corps saurait produire la sainte chaleur du foyer intérieur⁽²⁾. La

(1) Ce subterfuge, pour accomplir sans la faire paraître une marque de respect, explique que tous les actes étranges de ce récit ont leur signification cachée mais toute simple. Plus on avance loin à la rencontre d'un visiteur, plus grand est l'honneur. Marpa ne pouvait montrer plus grande déférence.

(2) *Gtun mo* (canda), interprétation mystique d'un phénomène naturel; la chaleur interne provoquée par les profondes inspirations lors de la méditation. Cette chaleur permet aux ermites de supporter le froid terrible des montagnes.

marmite vide symbolisait la pauvreté de ta nourriture quand serait venu le temps d'atteindre la perfection. Mais aussi pour signifier la richesse de ton âge mûr et celle de tes disciples; pour signifier la joie du disciple avide de se rassasier du suc de la doctrine, j'ai rempli la bassine avec l'huile des lampes d'autel. Je l'ai fait tinter pour signifier ta renommée future. Pour te purifier des ténèbres du péché, je t'ai chargé du travail toujours plus terrible des tours.

« Toutes les fois que je te chassais cruellement des rangs des auditeurs et que je t'accablais de chagrin, tu n'avais pas de mauvaise pensée contre moi. C'est pourquoi tes disciples auront d'abord zèle, sagesse et pitié, accomplissement de tout disciple. Ensuite, peu désireux des biens de cette vie, à force de mortifications et d'énergie, ils endureront la méditation dans la montagne. Enfin, ayant acquis l'expérience de toute chose, ils seront miséricordieux. Aussi deviendront-ils tous des lamas prédestinés. La doctrine Kadjupa sera pareille à la lune croissante. C'est pourquoi réjouis-toi. »

Soupirs ! Exaltation ! Ce fut le commencement de mon bonheur.

Ainsi parla Milarépa. Tel est le troisième chapitre, celui où il obtint la consécration et l'initiation à la doctrine secrète.





CHAPITRE IV

Rétchung dit alors : « Maître, après que tu eus entendu la doctrine, allas-tu aussitôt dans le désert ou demeuras-tu auprès du lama ? » Et Mila continua.

LE lama me prescrivit d'appliquer ses leçons progressivement. Il me prépara les vivres nécessaires et m'emmura pour ma méditation dans la *Tanière-des-Tigres* de la *Falaise-du-Sud*. Alors il remplit d'huile une lampe d'autel et l'alluma. Puis il la posa sur ma tête. C'est ainsi que, sans remuer de peur d'éteindre la lampe, je méditai jour et nuit.

*Mila
en.
en méd
en pro
d
son m*

Onze mois s'écoulèrent. Le lama et sa femme vinrent alors, m'apportant de bons vivres en un cercle d'offrandes. Le lama s'écria :

« Eh bien, mon fils, méditer pendant onze mois sans laisser refroidir son siège est fort satisfaisant. Maintenant démolis un peu la porte de ta cellule et viens te reposer près de moi. Tu causeras avec moi suivant ton inspiration. »

Je pensai à part moi : « Ma santé est bonne comme cela ; puisque c'est l'ordre du lama, il faut y aller. »

Je commençai à démolir la porte. Cela paraissait à peine, quand, n'osant plus continuer, je m'arrêtai un moment. A ce moment la femme du lama survint et demanda : « Tu viens, mon fils ? » Je répondis que je n'osais pas

démolir ma porte. La mère reprit : « Mais il n'y a pas de danger. C'est le présage de la parole secrète. Principalement parce que le lama se mettrait en colère, et parce que le présage ne peut mentir, démolis la porte et viens. »

Je démolis. Et pensant que la mère avait dit vrai, je sortis. Le lama dit :

« Nous deux, père et fils, méditons ensemble.

Maîtresse, prépare un festin. »

Comme nous en faisons l'offrande, le lama me dit :

« Mon fils, quelle connaissance as-tu retirée de mon enseignement (*)? Dis-moi sans contrainte comment le sens véritable et l'objet réel ont apparu dans ton esprit. »

Dans un acte de foi et de vénération ardentes envers le lama, je m'agenouillai et joignis les paumes de mes mains. Les yeux brouillés de larmes je lui fis hommage de ce que j'avais compris et je chantai ce chant en sept stances :

« Toi qui te montres sous des incarnations différentes (*)

Au pécheur qui se convertit.

Toi qui apparais Buddha et Souverain Bien

Aux seuls Bodhisattvas, je te salue.

Je salue en toi le Verbe unique

Qui a donné la loi dans la langue de chaque peuple

En quatre-vingt-quatre mille paroles

Par soixante voix distinctes.

(*) Enseignement de propositions et de formules dont le sens est plus ou moins voilé. La méditation profonde permet d'en pénétrer le sens véritable et de dégager la connaissance.

(*) Incarnations terrestres.

Je salue enfin l'esprit du Buddha Absolu, Immuable et Omniscient.

Comme s'il était affranchi des ténèbres de la nuit
Dans le ciel lumineux de son Nirvāna.

Je me prosterne aux pieds de la Maîtresse et Mère
Qui a engendré un Buddha des Trois Epoques
Au corps apparent, immuable et parfait
Dans le saint palais qu'est la région de l'idée pure.

Avec un respect sans feinte, je salue
Tes fils spirituels que tu as réunis,
Les disciples qui accomplissent tes commandements,
Et la foule de tes serviteurs ⁽¹⁾.

Je mets devant toi mon corps en offrande
Et ce que renferment de bon pour les sacrifices
Toutes les régions du monde ⁽²⁾.

Je prie que tous mes péchés soient expiés un à un ⁽³⁾
Que tous les êtres soient marqués du bonheur ⁽⁴⁾
Et que la doctrine soit prêchée au loin ⁽⁵⁾.

Je prie que le lama glorieux vive
Tant que les êtres ne seront détournés de la transmigra-
tion ⁽⁶⁾.

Que toutes mes actions soient profitables aux créa-
tures ⁽⁷⁾. »

(1) Ces cinq strophes sont la première des sept stances.

(2) (3) (4) (5) (6) (7), 2°, 3°, 4°, 5°, 6°, 7° stances. Le mot stance impropre pour des morceaux de longueurs aussi inégales traduit le tibétain *yan lag*, branche.

Ayant d'abord prié de la sorte en sept stances, basant la grâce de ne pas transmigrer sur la puissance de la bénédiction d'une miséricorde sans mesure et sur l'efficacité de l'œuvre du Buddha qui Tient-la-Foudre, du lama, de la mère et du fils inséparablement unis, le sujet offrit au maître ses faibles connaissances du sens réel des formules dans la supplique suivante :

« Veuille entendre ma prière sans changer la disposition de ton esprit. J'ai compris ceci : Dans notre corps sont réunis les effets de l'ignorance et les douze causes du Samskara. Le corps matériel fait de chair et de sang, fruit de nos œuvres antérieures et dont nous avons conscience, est le bienheureux navire des âmes fortunées qui aspirent à la délivrance. Il est aussi le guide qui mène à la damnation les pécheurs amonceleurs de crimes.

Sachant l'énormité du profit ou de la perte afférents, hélas, à la félicité ou à la damnation éternelles sur la frontière du bien et du mal, et comme il est difficile d'échapper à l'Océan de la transmigration source de toute douleur, maintenant je m'appuie sur ta force de conducteur des créatures pour arriver à la délivrance.

Ayant tout d'abord demandé la protection des trois Joyaux, j'ai étudié selon ce que tu m'as enseigné. De cette étude, et parce que tu es le lama dispensateur de tout bonheur, recevant avec dévotion toute parole que tu dis, j'ai compris qu'il importait par-dessus tout de ne pas rompre mon vœu.

De plus l'humanité est un état difficile à acquérir. Lorsque notre esprit est abattu par la considération terrible de la mort imprévue, des conséquences de nos actes et des châtements de la transmigration, dans le désir d'y échapper il faut s'appuyer absolument sur le

seul vœu de sa propre délivrance. Tel est le terrain sur lequel il faut se baser.

Ainsi appuyé, gravissant progressivement le *Véhicule*, on doit veiller aux obligations de son vœu comme sur les globes de ses yeux.

Mais si après une défaillance on s'est relevé; si on désire délivrer de la transmigration toutes les créatures contrairement au *Petit Véhicule* qui est le souci de sa propre tranquillité, on devient Bodhisattva. J'ai compris que le *Grand Véhicule* était de se sacrifier, à force de pitié et de commisération, à la cause de toutes les autres créatures.

Quand on a rejeté la voie de s'écouter soi-même, on entre sur la voie du *Grand Véhicule*.

Quand on a adopté comme base la contemplation intérieure, on s'engage sur la voie mystique.

Pour enseigner cette contemplation il faut un lama marqué de prédestination, possédant les rites des quatre saintes initiations et habile à signaler l'erreur. Une fois consacré et initié à la contemplation de la doctrine profonde, on médite désormais selon la progression. Je voulus donc trouver le renoncement au moi qui est commun à la doctrine privilégiée aussi bien qu'à la doctrine vulgaire. Ayant cherché dans les commandements et les préceptes par le moyen d'exemples et de preuves multiples, j'ai conçu l'oubli de soi et le néant de l'individualité. C'est ainsi que j'ai voulu oublier mon être périssable et apaiser mon esprit pour la contemplation. Quand, au moyen d'arguments multiples, j'eus apaisé mon esprit, la préoccupation continue de ma pensée fut interrompue et en même temps le moi pensant perdit conscience de lui-même.

Je suis resté en état d'inconscience un nombre d'an-

nées, de mois et de jours que j'ignore et que d'autres ont dû évaluer⁽¹⁾.

Maintenu dans cette inconscience (affective) par la conscience intellectuelle, sans me laisser aller à la torpeur, j'incitai mon intelligence. Ne pas accorder de réalité propre aux apparences ni prêter attention aux choses visibles; l'idée nue et pure, claire et limpide : tel est le caractère de l'état de sérénité.

Bien qu'on prenne cette sérénité pour la contemplation⁽²⁾, mais comme la contemplation véritable ne se peut manifester au vulgaire, je pensai que le premier stage de la perfection était d'arriver à cette contemplation. Ainsi après avoir appuyé son attention sur la vacuité des choses, on dégage et garde la notion de leur illusion.

Chez d'autres, la pensée de l'état de sérénité ne consiste que dans la représentation corporelle des dieux qu'ils méditent. Je pensai que ce n'était en rien l'essence de la sérénité.

En résumé, inciter la pensée dans un état parfait de sérénité et la soumettre au contrôle d'un sévère examen, sont les conditions nécessaires pour obtenir la contem-

(1) La conscience individuelle abolie chez le contemplatif est la conscience affective et aussi le sentiment de durer. A la perte de la notion du temps succède un état conscient supérieur, purement intellectuel, première étape vers la connaissance du soi réel.

(2) Ici le terme n'est pas général. C'est la *contemplation proprement dite*. Le mot *extase* conviendrait mieux s'il n'avait fallu le réserver pour traduire d'autres degrés plus élevés de la méditation. Notre vocabulaire est submergé par la richesse si précise du vocabulaire bouddhique. Déjà dans ces lignes nous avons improprement employé et répété un même mot dans des acceptions assez différentes ou pour traduire des notions que nous n'avons pas.

plation. Je pense que cela est pareil aux premiers degrés d'un escalier que l'on gravirait : tous les méditants en état de sérénité doivent s'être d'abord incités à la pitié et à la miséricorde, avant toute opération spéculative ou non.

D'abord on s'abandonne à un sentiment d'intérêt pour des êtres déterminés qu'on se représente. Ensuite la clairvoyance épure ce sentiment de tout lien avec les images concrètes. Enfin on demeure dans un état permanent de prière désintéressée, abstraite et générale à l'intention de toutes les créatures. J'ai compris que c'est là la meilleure de toutes les voies.

Comme un homme affamé qui ne se nourrit pas de la connaissance des nourritures, mais désire aussi en manger ; de même celui qui songe à la non-réalité ⁽¹⁾ ne se contente pas d'en connaître le sens, il désire encore la méditer ⁽²⁾. Comprenant cela, j'ai compris plus particulièrement qu'il fallait pratiquer sans relâche les bonnes œuvres et les purifications dans l'intervalle des méditations, comme moyen d'arriver à la contemplation.

En résumé, j'ai compris que les notions acquises par l'ermite, du néant des choses, de leur non-différenciation, de leur appellation vide ⁽³⁾, et de leur unité, étaient les préceptes de la progression du *Véhicule Vajra*, qui correspondent aux quatre consécérations.

Pour me manifester ces connaissances, je soumis mon

⁽¹⁾ La non-réalité du monde extérieur, l'individualité comprise.

⁽²⁾ Le mot employé ici, *sgom*, est un terme général englobant toutes les opérations et tous les degrés de la méditation. Il peut ainsi signifier la réalisation définitive de l'idée de non réalité, dans la conformité de la manière de vivre à cette idée.

⁽³⁾ L'indéfinissabilité. Toute appellation est arbitraire.

corps, je lui mesurai la nourriture et, ayant fixé à mon esprit son ouvrage, je me conformai aux apparences du monde (1).

Ayant goûté à tout dans cette tâche, jusqu'à en pouvoir mourir, je ne suis pas venu devant le lama et la maîtresse, mes père et mère aux bontés insurpassables, pour leur offrir mes services et des richesses en échange. Mais offrant l'offrande de tout ce que je serai capable d'accomplir de mieux tant que je vivrai, je leur demande encore d'accepter la connaissance du but que j'aurai acquise quand j'atteindrai au ciel les sommets de la science.

Grand lama *Qui-portes-le-Sceptre*,
Maîtresse mère née d'un Buddha,
Et vous, incarnations d'enfants royaux,

Pour vous offrir à entendre ces quelques paroles
De la connaissance née de mon cœur,
Je vous prie de supporter mes fautes avec patience,
Mes ignorances, mes hérésies et mes erreurs.
Veuillez les corriger selon la Doctrine.

Et le lotus de mon âme s'ouvrira
Sous la bénédiction des rayons brûlants
Tombés du soleil de votre miséricorde.

(1) Littéralement : *Suivre les apparences*. Bien que le monde sensible soit apparent, ces apparences n'en sont pas moins liées entre elles par la relation de cause à effet. Plaisir et douleur sont relatifs. Pourtant la satisfaction des désirs engendre la douleur et la vertu apporte le bonheur le plus durable. C'est pourquoi l'ermite, après avoir discipliné sa pensée par la méditation et s'être convaincu de la vanité des apparences, doit conformer sa vie aux lois de causalité qui régissent ces apparences. (Explication du Geshé Don djrup.)

Ce parfum émané de la connaissance,
Comme je ne possède rien qui égale ma gratitude,
Je vous en fais l'hommage perpétuel.

Que les fruits de ma méditation soient profitables aux
créatures,
Pour atteindre aux limites de la perfection.
Veuillez écouter la voix de votre sujet qui ose vous
implorer.

Je priai ainsi. Le lama dit alors : « Fils, je souhaite
qu'il en soit ainsi. »

Et il était plein d'allégresse. Puis la mère dit :

« Mon fils que voilà a la force d'âme pour qu'il en soit
ainsi. »

Et le père et la mère, après maints discours religieux,
rentrèrent dans leur maison. Et moi je remurai sur moi
l'entrée de ma cellule avec de la boue.

En ce temps-là le lama partit dans le Nord pour la
région centrale. Un soir chez Marpa Golégs après la
réunion de l'office, une Tara lui révéla pendant son
sommeil qu'il ignorait encore certaine leçon symbo-
lique de Naropa et elle l'exhorta du geste. Le lama pensa
qu'il devait partir pour rencontrer Naropa.

*Voyag
de Marpa
l'Inde*

Comme il était rentré à la *Vallée-des-Bouleaux* et y
passait quelques jours, à moi-même, une nuit, une
jeune fille apparut dans un songe, bleue de ciel, belle
par sa robe de brocart et par ses ornements d'os, aux
sourcils et aux cils d'or étincelants.

Elle me dit : « Mon fils, ta doctrine *Mabāmudrā* mène
à la Bodhi par une longue méditation. Ta formule est
celle des six dogmes. Tu n'as pas celle qui fait ressus-

citer dans la Bodhi en la méditant un instant. Demanda-la. » Elle dit et disparut.

Je pensai à part moi : « Cette jeune fille portait le costume des Taras. Est-ce un avertissement des dieux ? Est-ce une malice de démon ? Je ne sais. Quoi que ce soit, mon maître qui est Buddha du passé, du présent et de l'avenir ne le saurait-il pas ? Et il ne connaît pas qu'une chose, mais toute chose, depuis la formule pour devenir Buddha, aux sommets, jusqu'à la formule pour rassembler, en bas, une cruche cassée. Si c'est un avertissement des dieux je dois demander la doctrine *Résurrection* (*). »

Je défis le mur de ma cellule et je me rendis auprès du lama. Il s'écria :

« Pour que tu ne restes pas dans une sévère réclusion, c'est qu'un accident est arrivé. Pourquoi viens-tu ? »

Je racontai comment était la jeune fille et ce qu'elle m'avait dit et je demandai :

« Est-ce un avertissement, est-ce un maléfice ? Je ne sais. Si c'est un avertissement je suis venu pour te demander la doctrine *Résurrection*. Et je te la demande. »

(*) Le mot *Résurrection* est impropre, mais il est employé ici pour traduire une transmigration volontaire de vivant au corps d'un homme ou animal mort. Cette formule que Marpa posséda plus tard lui donnait le pouvoir de transmigrer ou faire transmigrer dans un cadavre. Dans son histoire il est dit que Marpa, en voyage aux Indes comme nous allons le voir, connut la mort de son fils et voulut le ressusciter dans un cadavre pour lui transmettre sa tradition orale. Les dieux ne lui accordèrent qu'un délai de sept jours pour faire cette opération, mais il ne rencontrait aucun mort, si ce n'est une vieille femme dont il ne voulut point. Il trouva enfin le cadavre d'une colombe. Il la ressuscita par l'âme de son fils et l'envoya vivre aux Indes en un lieu appelé depuis *Ti phug gsang sgnags sdongpo* (*Arbre de la colombe mystérieuse*).

Le lama réfléchit un moment et dit :

« C'est bien un avertissement des dieux. Lorsque je revins de l'Inde, le pandit Naropa annonçait : « Explication de la doctrine Résurrection. » Comme j'étais sur le point de partir, je ne l'ai pas retenue. C'est pourquoi nous allons la chercher en lisant tous les livres de l'Inde. »

Jour et nuit, maître et disciple, nous cherchâmes avec ardeur le livre Résurrection. Nous trouvâmes beaucoup d'ouvrages sur la transmigration. Mais nous ne trouvâmes pas le moindre mot sur la Résurrection. Le lama me dit :

« L'avertissement que j'ai reçu au Nord du Tibet Central m'exhortait à faire la même demande. Comme il y a d'autres formules que je ne connais pas, j'irai donc les demander. »

Je lui présentai les raisons de son grand âge. Mais je ne réussis pas à le dissuader. Ayant réuni en or les présents de ses disciples, il en emporta une coupe pleine et il partit pour l'Inde.

Naropa était mort. Mais voulant le trouver au mépris de sa vie, Marpa consulta de nombreux présages et il fut présagé qu'il le rencontrerait. Et récitant des prières il partit à sa recherche. Il le rencontra dans une forêt vierge. Il l'invita à venir dans le monastère *Phul-la-Hari*. Et là il lui demanda la formule Résurrection. Le pandit Naropa répondit :

« Te souviens-tu ? Tu as eu l'avertissement.

— Je ne me souviens pas. Je n'ai jamais eu d'avertissement. C'est un disciple à moi, *Bonne-Nouvelle*, qui a reçu l'avertissement des dieux et il est venu me demander la doctrine.

— O merveille ! s'écria Naropa. Dans le Tibet téné-

breux, ce disciple est pareil au soleil se levant sur les neiges. »

Ayant dit, il éleva ses mains jointes au-dessus de sa tête et il fit cette prière :

« Je te salue, ô disciple appelé *Bonne-Nouvelle*,
Pareil au soleil se levant sur la neige,
Dans les ténèbres du sombre septentrion. »

Parlant ainsi il fermait les yeux et il inclina trois fois la tête. Et les montagnes de l'Inde et les arbres s'inclinèrent trois fois du côté du Tibet. Aujourd'hui encore, les arbres de la montagne de Phul-la-Hari ont la tête penchée du côté du Tibet. Naropa enseigna entièrement les formules transmises par les dieux. Puis il consulta les présages. La manière de saluer de Marpa lui présageait une courte descendance. Mais la doctrine commise à mon intermédiaire prophétisait une descendance spirituelle plus longue que le chenal d'un fleuve.

*Le songe
de Milarépa.*

Marpa retourna ensuite au Tibet. On célébrait l'anniversaire de la mort de son fils Darmadode qui avait eu lieu selon le présage. Tous les moines et disciples s'étant rassemblés pour les cérémonies, les grands disciples demandèrent à Marpa :

« Lama précieux, ton fils est maintenant semblable à un Buddha des trois époques, notre chance a failli. Toi-même tu deviens vieux. Comment se transmettra la précieuse doctrine Kadjupa⁽¹⁾? Indique-nous quelle doit être notre discipline et notre tâche. »

Le lama répondit :

« Moi et toute la descendance du pandit Naropa avons le pouvoir de présager dans les songes. Naropa a rendu

(¹) La tradition orale.

une bonne prophétie regardant la doctrine Kadjupa. Vous, grands disciples, allez et attendez les songes. »

Alors les disciples ayant eu des songes les racontèrent. Bien que tous eussent eu des songes heureux, ils ne pouvaient en retirer un présage. Moi j'avais rêvé de quatre colonnes. Je racontai ainsi mon rêve en présence du lama :

« Selon l'ordre du lama *Porte-Sceptre*, j'ai eu un songe pendant trois nuits.

Je présente au lama son histoire.

Veuille lui prêter l'oreille.

J'ai rêvé que dans le vaste Nord du monde

Une montagne de neige s'élevait, belle par la masse.

Sa pointe de neige touchait le ciel.

Le soleil et la lune en faisaient le tour.

Sa lumière emplissait tout l'espace.

Et sa base couvrait toute la Terre.

Aux quatre directions cardinales, des fleuves en descendaient.

A ces fleuves toutes les créatures s'abreuvaient.

Et toutes ces eaux se jetaient dans la mer.

Toutes sortes de fleurs brillaient.

Tel est le songe général que je fis.

Je le dis au lama Buddha des trois époques.

Mais j'ai rêvé particulièrement que sur cette haute montagne belle par la masse,

A l'Est était dressée une grande colonne.

Au sommet de cette colonne un grand lion dominait.

Sa crinière de turquoise se répandait de toutes parts.

Il écartait ses griffes sur la neige.

Ses yeux regardaient en haut.

Et il courait sur la neige.

Je le dis au lama Buddha des trois époques.

J'ai rêvé qu'au Sud une grande colonne était dressée.
 Au sommet de cette colonne une tigresse rugissait.
 Ses poils hérissés la couvraient tout entière.
 Elle sourit trois fois.
 Elle écartait ses griffes dans les forêts.
 Ses yeux regardaient en haut.
 Et elle marchait fièrement dans les denses forêts.
 Et les cèdres de la forêt étaient entremêlés.
 Je le dis au lama Buddha des trois époques.

J'ai rêvé qu'à l'Ouest une grande colonne était dressée.
 Au sommet de cette colonne un grand garuda planait.
 Les ailes de ce garuda étaient déployées.
 Ses cornes se dressaient dans le ciel.
 Ses yeux regardaient en haut.
 Et il s'élança dans l'espace.
 Je le dis au lama Buddha des trois époques.

J'ai rêvé qu'au Nord une grande colonne était dressée.
 Au sommet de cette colonne un vautour planait.
 Ses ailes pointues étaient déployées.
 Son nid était perché sur un roc.
 Ce vautour avait un petit.
 Et le ciel était plein de petits oiseaux ⁽¹⁾.
 Le vautour regardait en haut.
 Et il s'élança dans l'espace.
 Je le dis au Buddha des trois époques.
 Tel est le présage de mon rêve.
 Je pensai qu'il est un présage heureux.
 Et je me suis réjoui de ce bonheur.
 Veuille me dire sa signification. »

(1) Oiseaux parasites qui entourent les rapaces. Image pour signifier les disciples.

Je parlai ainsi et le lama plein de joie répondit :

« Ce songe est un songe heureux. Maîtresse, prépare un beau cercle d'offrandes. »

Et la mère rassembla les choses nécessaires.

Alors les disciples et les fils spirituels s'étant réunis autour du cercle d'offrandes, le lama leur dit :

« Quel songe merveilleux a eu *Mila-Trophée-de-Diamant!* »

Les grands disciples demandèrent :

« Ayant démêlé le sens et les signes de ces songes, veuillez nous dire leur prophétie. »

Alors le lama, grand avatar et traducteur, chanta aux disciples ce chant qui dévoile les songes :

« Seigneur Buddha des trois époques,
 Pandit Naropa, je me prosterne à tes pieds;
 Vous tous disciples qui êtes assis en ce lieu,
 Ecoutez l'étonnant présage d'avenir
 Signifié par les songes,
 Que moi vieillard je vais vous dire.
 Ce sommet du monde au Septentrion
 Est la doctrine du Buddha qui se répandra dans le Tibet.
 Cette montagne de neige glacée
 Est le vieux traducteur Marpa
 Et la future doctrine Kadjupa.
 Ce pic de neige qui touchait le ciel,
 Est la doctrine *Sans-Egale*.
 Le soleil et la lune tournant autour de sa pointe
 Sont la méditation lumineuse et la charité omnisciente.
 La lumière emplissant l'espace
 Est la pitié dissipant les ténèbres de l'ignorance.
 Sa base couvrant toute la terre
 Est le labour du monde comme fondement.
 Les quatre fleuves coulant aux quatre directions

Sont les formules des quatre consécration du salut.
 Ces fleuves abreuvant tous les êtres
 Sont le salut pour les convertis.
 Toutes ces eaux tombant dans la mer
 Sont la réunion de la mère et du fils.
 Toutes ces fleurs variées qui brillaient
 Sont la jouissance du fruit sans tache (*). »
 Le songe général n'est pas mauvais mais heureux.

Mais, ô moines et disciples réunis en ce lieu,
 Particulièrement sur cette haute montagne de neige,
 belle par sa masse,
 La grande colonne dressée à l'Est
 Est Tshur-tön Ouang-gé de Dol.
 Le lion qui dominait au sommet de cette colonne
 Veut dire que Tshur-tön a la nature du lion.
 Sa crinière de turquoise répandue
 Est l'enseignement de la parole harmonieuse.
 Ses quatre griffes écartées sur la neige
 Sont la possession des quatre attributs infinis.
 Son regard tourné vers le ciel
 Est un adieu au monde des créatures.
 Sa marche fière sur la blancheur des neiges
 Est l'arrivée au pays de la délivrance.
 Le songe de l'Est n'est pas mauvais. Il est heureux.
 O moines et disciples réunis en ce lieu.

La grande colonne dressée au Sud
 Est Gnog-tön tchö-dor de Jung,
 La tigresse qui rugissait sur cette colonne
 Veut dire que Gnog-tön a la nature du tigre.
 Ses poils hérissés sur tous les membres

(*) La connaissance claire, fruit de la méditation.

Sont l'enseignement de la parole harmonieuse.
Les trois fois qu'il a souri
Sont la connaissance des trois corps.
Ses quatre griffes écartées sur les forêts
Sont l'accomplissement des quatre services religieux (1).
Son regard tourné vers le haut
Est un adieu au monde des créatures.
Sa marche fière dans les denses forêts
Est l'arrivée au pays de la délivrance.
Les cèdres de la forêt entremêlés
Signifient une descendance de petits-fils héritiers.
Le songe du Sud n'est pas mauvais. Il est heureux.
O moines et disciples réunis en ce lieu.

La grande colonne dressée au couchant
Est Mé-tôn Tson-po du Tsang-rong.
Le grand garuda qui planait sur la colonne
Veut dire que Mé-tôn a la nature de garuda.
Les ailes de ce garuda déployées
Sont l'enseignement de la parole harmonieuse.
Ses cornes dressées vers le ciel
Signifient la méditation dans la solitude.
Son regard tourné vers les hauteurs
Est un adieu au monde des créatures.
Son vol à travers l'immensité de l'espace
Est l'arrivée au pays de la délivrance.
Le songe de l'Ouest n'est pas mauvais. Il est heureux.
O moines et disciples réunis en ce lieu.

La grande colonne dressée au Nord
Est Milarépa du Kung thang.

(1) Adoration, sacrifice, prières propitiatoires, exorcismes.

Le vautour qui planait sur cette colonne
 Veut dire que Mila est pareil au vautour.
 Ses ailes pointues déployées
 Sont l'enseignement de la parole harmonieuse.
 Son aire dans la falaise
 Veut dire que sa vie sera plus dure que le rocher.
 Le petit né à ce vautour
 Veut dire qu'il sera sans rival.
 Les petits oiseaux qui emplissent l'espace
 Signifient la propagation de la doctrine Kadjupa.
 Son regard tourné vers les hauteurs
 Est un adieu au monde des créatures.
 Son vol vers l'immensité de l'espace
 Est l'arrivée au pays de la délivrance.
 Le songe du Nord n'est pas mauvais. Il est heureux.
 Je vous le dis à vous qui êtes ici rassemblés.
 Mon œuvre de vieillard est terminée.
 Votre heure, à vous disciples, est venue.
 Si ma parole de vieillard est prophétique,
 La doctrine parfaite qui se transmet
 Se répandra dans l'avenir. »

Il parla ainsi. Alors tous les assistants furent remplis de joie. Et le lama ouvrit à ses grands disciples le trésor de la doctrine et des sentences. Il nous en instruisait le jour. La nuit, enfermés dans la retraite, nous en poursuivions heureusement la méditation.

Un soir que la maîtresse faisait son initiation, le lama pensa :

« A chacun de mes disciples, il faut que je donne sa loi particulière et son devoir à remplir. Je consulterai demain les présages de l'aurore. »

Le lendemain, dans les feux de l'aurore, il vit ses

grands disciples : Gnog-tôn tchō-dor de Jung commentait le livre de l'Ydam Hai Vajra. Tshur-tôn Ouang-dé de Dol méditait la Migration de l'âme. Mé-tôn Tsun-po du Tsang-rong méditait l'Illumination. Moi, je méditais la chaleur mystique (*). Ainsi le lama connut quelle était notre tâche à chacun.

Il donna donc à Gnogpa les explications sur l'emploi des six fins et des quatre méthodes rangées comme un rang de perles fines, les six bijoux de Naropa, son chapelet de rubis, une cuiller à sacrifices et le livre des *Commentaires indiens*. Puis il lui dit :

« Agis d'après mes enseignements pour le bien des créatures. »

A Tshur-tôn Ouang-dé de Dol, il donna la *Migration de l'âme*, pareille à un oiseau qui s'envole par une fenêtre ouverte; des boucles de Naropa, des ongles de Naropa; des pilules de nectar et les diadèmes de cinq matières différentes. Puis il dit :

« Médite la Migration de l'âme. »

A Mé-tôn tsunpo du Tsang-rong, il donna l'Illumination pareille à un feu allumé dans les ténèbres, la sonnette et le Vajra de Naropa, le *damaru* de Naropa et son kapala (*) de nacre. Et il lui dit :

« Affranchis-toi des limbes. »

A moi, il donna l'éminente loi de la chaleur mystique, pareille à un feu de bois bien fendu; le chapeau de *Maitripa* et les vêtements de Naropa. Puis il me dit :

(*) Voir note 2, p. 137. Cette chaleur intérieure provoquée par des moyens respiratoires n'est pas seulement physique, elle a des effets mentaux essentiels pour la mise en état de méditation.

(*) Crâne à libation, tantôt naturel, tantôt imité en matière précieuse. Le *damaru* est un tambourin double fait de deux calottes craniennes opposées par le sommet.

« Va errer dans les déserts d'horreur et de neiges et abîme-toi dans la contemplation. »

Enfin, à tous les moines assemblés en cercle autour des offrandes, il dit :

« Conformément au don que je vous ai fait de mes instructions d'accord avec les présages, c'est à mes descendants spirituels que j'ai, en premier lieu, donné leur tâche respective, ainsi que le large profit de mes leçons. Car maintenant mon fils Darma Dode Boum n'est plus là. Aussi je vous ai confié en héritage paternel les formules de ma doctrine Kadjupa et la transmission de ma bénédiction. C'est pourquoi soyez pleins de zèle. Et le bien des créatures grandira. »

Alors chaque grand disciple partit pour son pays. Le lama me dit :

« Toi, demeure quelques années près de moi. Je te donnerai encore une consécration et une initiation spéciales. Il faudra que tu m'exposes les recherches de ton esprit. C'est pourquoi demeure dans une retraite parfaite. »

Je me retirai dans la grotte appelée *Grotte-de-Cuivre* de la prophétie de Naropa. Le père et la mère me donnèrent une part du repas pour mon écuelle d'offrandes. Et ils le firent avec beaucoup de tendresse.

Milarépa parla ainsi. Tel est le quatrième chapitre. Celui où Milarépa fait germer le jeune épi de sa pensée en méditant auprès du lama.





CHAPITRE V

Alors Rétchung demanda : « Maître, à la suite de quelles circonstances fus-tu amené à te retirer de devant Marpa? Ces années que Marpa t'ordonna de demeurer près de lui, combien furent-elles? » Le Maître répondit :

JE n'y demeurai pas de nombreuses années. La cause en fut mon retour au pays.

J'étais alors dans la réclusion et avais une piété ardente. Autrefois, je n'aurais pas dormi. Mais une fois, je m'assoupis vers le matin et j'eus un songe. J'arrivais à mon pays de Kyagnatsa. Ma maison *Quatre-Colonnes-et-Huit-Poutres* était crevassée comme les oreilles d'un vieil âne. La pluie gouttait sur les biens de l'intérieur et sur le *Trésor-de-la-Loi* ⁽¹⁾. Mon champ *Horma-Triangulaire* était envahi par les mauvaises herbes. Mes parents et ma vieille mère étaient morts. Ma sœur était partie errer et mendier. Parce que nos parents s'étaient dressés en ennemis contre la mère et le fils, j'avais, dès ma jeunesse, été séparé de ma mère et ne l'avais plus revue. Cette pensée me causa une douleur immense. J'appelai ma mère et ma sœur par leurs noms et je pleurai. Je me réveillai et mon oreiller était trempé de larmes.

*Comme
Milaré,
quitté
pour toi,
son
maître M*

(1) Titre d'un livre : *le Ratnakula*.

Je me mis à réfléchir, j'évoquai le souvenir de ma mère. Je pleurai abondamment et résolu de tout faire pour revoir ma mère. Alors le jour se leva. Je défit la porte de ma cellule et allai parler au lama. Le lama était endormi. Je m'approchai de lui et m'inclinant humblement à la tête de son lit, je lui chantai ce chant :

« O Seigneur *Compatissant* et *Qui-Ne-Change*,
 Envoie-moi comme mendiant dans mon pays.
 Au pays de *Koroun-aux-Herbes-Mauvaises*,
 Nous sommes, mère et enfants, ennemis de nos parents.
 Et nous vivons séparés depuis des années.
 Mon amour ne peut plus supporter la séparation.
 Laisse-moi revoir une seule fois ma mère.
 Et je reviendrai aussitôt. »

Telle fut ma prière. Le lama s'éveilla et, en même temps, le soleil se leva dans l'espace : par la fenêtre, il frappa la tête du lama. La femme du lama entra avec son repas du matin. Tout cela se fit dans le même moment. Le lama parla :

« Mon fils, quelle cause t'a fait quitter si tôt ta sainte retraite? *Quelque diablerie* ou *maléfice* est survenu. Retourne et demeure dans la réclusion. »

De nouveau, je lui présentai ainsi le récit de mon rêve :

« O Seigneur *Compatissant* et *Qui-Ne-Change*,
 Envoie-moi comme mendiant dans mon pays.
 Dans mon pays de *Kyagnatsa Koroun*,
 Il ne reste plus rien de mon bien.
 Voici ce que je pense avec amour :
 Je verrai si ma maison *Quatre-Colonnes-et-Huit-Poutres*
 Est encore debout ou écroulée.

Je verrai si la pluie tombe toujours goutte à goutte
Sur le *Trésor-de-la-Loi*.

Je verrai si le champ nourricier *Triangulaire-Horma*
Est toujours envahi par les herbes mauvaises.

Ce coffre qu'est le corps de ma vieille mère,
Je verrai s'il est en bonne santé.

Je verrai si ma sœur *Peta-Protectrice-Heureuse*
Est toujours errante ou non errante.

Je verrai si la diligente Dzéssé
Est capable de tenir la maison.

Je verrai si les voisins et mon oncle *Svastika-Drapeau-
de-Victoire*

Sont toujours là ou ne sont plus.

Je verrai si ma tante *Diabliesse-qui-rivalise-avec-les-Tigres*
Est morte ou vivante.

Je verrai si le sacrificateur *Kön tchog Lha boum*
Est toujours là-bas ou n'y est plus.

Mais c'est surtout ma mère qui m'a engendré corps et
âme,

Dont le regret ne m'est pas tolérable.

Laisse-moi aller une seule fois au pays.

Et je reviendrai rapidement me mettre à tes pieds. »

Je priai ainsi et le lama répondit :

« Quoi, mon fils? Lorsque tu vins la première fois
auprès de moi, tu affirmas ne plus vouloir aimer ton
pays ni tes voisins. Maintenant tu aimes bien des
choses. Si tu vas dans ton pays, tu verras difficilement
ta mère. Quant aux autres, je ne sais s'ils y sont. Tu
as passé quelques années au *Centre* et dans le *Tsang*.
Ici même, tu as passé de nombreuses années. Si tu
pars, je te laisserai aller. Mais si tu comptes revenir,
sache que ta venue ici pour me présenter ta requête et

le sommeil dans lequel tu m'as trouvé présagent que nous ne nous verrons plus dans cette vie.

Cependant le soleil qui se levait dans l'espace présage que tu feras resplendir comme le soleil la doctrine de Buddha. Principalement le soleil frappant ma tête présage que la doctrine Kadjupa sera répandue au loin. La venue de la maîtresse apportant le repas signifie que tu seras nourri de l'aliment spirituel. Je ne puis que te laisser partir. Maîtresse, prépare le sacrifice.

Le lama dressa le cercle pour les offrandes et la maîtresse disposa celles-ci. Puis le lama me donna l'ultime initiation à la tradition orale révélée par les dieux mêmes, ainsi que l'enseignement oral des formules inconnues des autres pour la voie du salut. Puis il dit :

« En vérité, ces formules m'ont été données par le Seigneur Naropa parce qu'il était prédit qu'elles te seraient transmises. Et toi, transmets au meilleur de tes disciples désigné par les dieux cette tradition orale qui ne devra cesser durant treize générations spirituelles. Si tu donnes ces formules contre des vivres ou des biens pour en jouir dans cette vie, tu enfreindras l'ordre des dieux. Sans les dévoiler, garde-les plutôt dans ton cœur. S'il te vient un disciple prédestiné, quand même il n'aurait rien à t'offrir, attache-le-toi par la consécration et développe son instruction. Combien d'épreuves Télo a fait subir à Naropa ! Si tu en fais subir comme j'ai fait pour toi, elles seraient sans profit à des âmes non prédestinées ; juge si elles sont dignes ou non d'être instruites. Parmi les neuf branches moins secrètes révélées dans l'Inde par les dieux, je t'en ai donné quatre. Les cinq autres, puisque ma descendance est éteinte, demande-les aux descendants de Naropa. Elles seront profitables aux créatures. Apprends-les autant que tu pourras.

Si tu penses que, faute de présents à m'offrir, tu n'as pas reçu tout mon enseignement, sache que je ne tiens pas aux présents. C'est l'offrande de ta perfection et de ton zèle que je désire. Sois donc ardent et dresse l'étendard de la perfection.

Parmi les formules du docteur Naropa, il en est une supérieure que n'ont pas les autres grands disciples. Elle est la tradition orale révélée des dieux et je te la verse comme d'une aiguière pleine. Que les vénérés Ydam me soient témoins que je ne t'ai pas trompé et qu'il n'y a pas d'autre formule. »

Ayant ainsi fait serment, il chanta ce chant :

« Gloire à vous qui êtes pleins de grâces, je vous prie.
Si tu penses à l'histoire des ancêtres pleins de grâces,
C'est elle qui est la formule même.
En désirer trop trouble l'âme.
Garde bien dans ton cœur la parole importante que je
t'ai donnée.
A elles toutes, les autres ne valent pas celle-là.
Beaucoup d'arbres ne portent pas de fruits.
Science n'est pas toujours vérité.
Apprendre tout ceci n'est pas toujours voir cela.
Beaucoup de choses à dire est inutile.
Ce qui est profitable au cœur est une richesse sainte.
Si tu désires être riche ainsi, concentre-toi en ma doctrine.
La religion est la voie qui permet de vaincre la corruption.
Pour tenir le droit chemin, concentre-toi en ma doctrine.
Un esprit qui sait se contenter ⁽¹⁾ est un maître.
Si tu désires un bon maître, concentre ta pensée sur ma
doctrine.

(1) Limiter son désir de savoir.

Ce bas monde est en larmes. Renonce donc à la joie.
 Les maisons de nos ancêtres étaient des cavernes.
 Un lieu désert et solitaire est un séjour divin.
 L'esprit est pour l'esprit un cheval incomparable à chevaucher.

Ton propre corps est un sanctuaire.
 Une piété soutenue est le meilleur des remèdes.
 A mon fils plein de sagesse
 J'ai donné la formule qui renferme toute sagesse.
 Moi, la formule et ta foi, sommes une trinité.
 Puissent, placés dans la main de mon fils,
 Le rameau et son fruit se développer
 Sans se corrompre, ni se dissiper, ni se dessécher. »

Il chanta ainsi. Puis, apposant les mains sur ma tête il ajouta :

« Fils, ton départ brise mon cœur. Tous les composés n'étant que des apparences, nous n'y pouvons rien. Pourtant reste encore quelques jours. Réfléchis aux formules et si tu as des incertitudes, éclaire-les. »

Alors je restai quelques jours selon l'ordre du lama et nous éclaircîmes les obscurités des formules. Le lama dit alors :

« Maîtresse, prépare un festin et des offrandes excellentes. Voilà que Mila est sur le point de partir et que je dois lui donner congé. »

La mère offrit un sacrifice aux Ydam, des offrandes aux dieux protecteurs de la religion, et aux frères en religion le repas excellent qu'elle avait préparé. Au milieu de nos rangs, le lama montra les formes des Ydam Hai Vajra, Sambara à la roue et des autres Ydam mystiques ; les symboles de la clochette de diamant, de la roue précieuse, du lotus, du glaive et les autres sym-



boles ; les trois lettres *O*, *Ab* et *Houm*, blanche, rouge et bleue ; et tous les diagrammes lumineux, ailleurs invisibles. Puis il dit :

« Ces choses sont des transformations apparentes spontanées. Bien qu'inutiles, elles ont ici leur raison. Je les ai montrées pour le départ de Milarépa. »

Quand je vis que le lama avait la nature d'un Buddha, je fus rempli d'une joie immense. Je pensai qu'à la fin de mes méditations, je devrais pouvoir faire pareillement des transformations.

Le lama me demanda :

« Fils, as-tu vu ? Crois-tu ? »

Je répondis :

« J'ai vu. Je ne pourrai ne pas croire. Je pense qu'à la fin de mes méditations je pourrai faire de même.

— Fils, c'est vrai. Pars donc. Puisque je t'ai montré

toute chose sous la forme de fantasmagories, prends-les pour telles. Réfugie-toi dans la solitude des déserts, des neiges ou des forêts. Parmi les solitudes des montagnes, il y a le *Mont-Çri-aux-glorieuses-solitudes* qui a été béni par les plus grands saints de l'Inde. Vas-y pour méditer. Il y a le *Ti-sé* neigeux, la montagne de neige dont a parlé le Buddha et palais de l'Ydam *Çakrasambara*. Vas-y pour méditer. Il y a le *La-tchi Kangra* qui est le Gaudavari, un des vingt-quatre pays. Vas-y pour méditer. Il y a le *Ri-wo pal bar* du Mang-yul et le *Yol-mo Gang-ra* du Népal qui sont les lieux saints prophétisés dans les *Mahāyāna Sūtras*. Vas-y pour méditer. Il y a *Tchringi tchu-bar*, lieu de réunion des Taras qui parcourent l'espace, quand elles se reposent. Vas-y pour méditer.

Médite dans tout autre lieu désert et propice et plantes-y un étendard de la perfection.

Au levant il y a encore les grands lieux saints *Wi-Ko-ti* et *Tsari* réunis. Le temps de les ouvrir n'est pas venu. Dans l'avenir, ta descendance spirituelle s'y établira. Mais toi-même, va d'abord méditer dans ces lieux saints prophétisés. Si tu médites, tu serviras ton lama, tu montreras ta gratitude à tes père et mère, et tu accompliras le bonheur des créatures. Si tu ne peux méditer, il ne te restera que les mauvaises actions accumulées pendant une longue vie. C'est pourquoi rejette le lien des passions de la vie présente, et, sans parler à quiconque préoccupé de cette vie, n'aie d'autre but que la méditation. » Comme il disait ces mots, les larmes coulaient de ses yeux. « Puisque, père et fils, nous ne nous reverrons plus dans cette vie, moi je ne t'oublierai pas. Toi ne m'oublie pas non plus. De telle sorte que, dans l'au-delà, nous rencontrant dans le paradis, notre joie n'aura

pas d'hésitation. Un jour ta contemplation se heurtera à un obstacle⁽¹⁾. A ce moment regarde ceci. Ne le regarde pas avant. »

Le lama me donna un rouleau de papier cacheté à la cire. J'imprimai dans mon cœur ces dernières paroles si encourageantes du lama. Dans la suite, le souvenir de chacune de ces paroles fortifia ma dévotion.

Enfin le lama dit :

« Maîtresse, prépare le départ de Mila-Trophée-de-Diamant pour demain matin. Il convient d'être triste, aussi je veux l'accompagner. » Et à moi : « Toi, viens ce soir dormir près de moi. Le père et le fils auront encore un entretien. »

Et je dormis près du lama. Alors la mère entra. Elle pleurait et se lamentait. Le lama lui dit :

« Maîtresse, pourquoi pleures-tu? Parce qu'il a obtenu de son lama la formule de la tradition orale et qu'il va la méditer dans le désert, y a-t-il là de quoi pleurer? Ce qui fait pleurer, c'est la pensée que toutes les créatures peuvent être Buddha, qu'elles ne le savent pas et meurent dans la douleur; la pensée surtout qu'une fois arrivées à la condition d'homme, elles meurent sans idéal. Si c'est pour cela que tu pleures, il faut pleurer continuellement. »

La mère répondit :

« Tout cela est bien vrai. Mais il est difficile de ressentir pareille pitié continuellement. Tandis que maintenant que le fils né de moi est capable de devenir Buddha, la séparation de la mort sera entre lui et les créatures.

(1) Il y aura un obstacle de veines nouées.



ལྷ་མ་གུས་པའི་རྟོག་རྟོག་ལྷ་མ་འེ་རྩུང་རྩུང་



ਸਿੰਘ ਸਦਾ ਜੀ ਪੁਕਾਰੇ ਵਭੈ ਵਰਿ ਕੁਠਾਰ ॥

Lui, plein de foi, de ferveur, de sagesse et de douceur ; le fils qui obéissait à tout ce qu'on lui commandait, absolument sans défaut, va nous quitter vivant. C'est pourquoi je n'ai pas la force de supporter mon chagrin. »

Ayant ainsi parlé, elle redoublait ses lamentations. Quant à moi, j'étais suffoqué par les sanglots. Le lama lui-même versait des larmes. Maître et disciple nous souffrions dans notre affection mutuelle et nos pleurs nous coupaient la parole.

L'aurore du lendemain se leva. Emportant un bon viatique, environ treize disciples avec le Maître m'accompagnèrent pendant une demi-journée de marche. Pendant ce temps, ils allaient avec la tristesse de cœurs aimants, disant des paroles d'affection et montrant les attitudes de l'amour.

Ensuite, sur un col d'où l'on avait vue sur la *Colline-de-la-Religion*, nous nous assîmes en cercle pour un sacrifice. Et le lama prenant ma main dans la sienne :

« Mon fils, tu vas dans le Tsang Central. A Silma du Tsang il y a forte chance de rencontrer des brigands. J'ai pensé à ne te laisser partir qu'avec un bon compagnon. Mais le temps est venu que tu dois aller seul. Toutefois je prie les vénérables Ydam et je commande aux dieux protecteurs de la religion de faire que mon fils en chemin ne rencontre pas d'accident. De ton côté, il importe que tu prennes garde pendant la route. Va d'ici chez le lama Gnogpa. Comparez vos formules et voyez leurs différences. Après, repars rapidement. Ne reste pas plus de sept jours dans ton pays et gagne aussitôt le désert. C'est pour ton bien et pour celui de toutes les créatures. »

J'offris au lama ce chant de départ pour le Tsang :

« O Seigneur *Porte-Sceptre-Qui-ne-Change*.

Pour la première fois comme mendiant je vais vers le
Tsang.

Pour la première fois comme sujet je vais dans mon pays.
Par la grâce de mon père et seigneur lama,
Au sommet des cols de Silma dans le Tsang,
Les douze déesses des montagnes viendront à ma ren-
contre.

Puissantes et bénies, je leur adresse ma prière :

« Je mets ma confiance dans les Trois Joyaux.

J'ai l'escorte des dieux des trois lieux saints.

Je marcherai avec les Bodhisattvas pour compagnons.

Il y a les huit classes de Harpies.

Sans craindre leurs colères ennemies,

Je vous présente ma supplication.

Veillez venir à ma rencontre et me guider.

Veillez détourner de moi les dangers.

Veillez protéger mon corps, ma parole et mon âme.

Veillez vous charger de la réalisation de mes vœux.

Veillez m'initier au pouvoir de la Miséricorde.

Veillez me fortifier de la parole des Tantras.

Accordez-moi une vieillesse sans maladie. »

Toi qui connais les joies et peines du mendiant,

Bénis-moi pour que j'aie la force d'aller au désert. »

Je priai ainsi et le lama répondit :

« Mon fils, il en sera ainsi. Garde dans ta mémoire,
sans les oublier, les dernières paroles venant du cœur de
ton vieux père. »

Puis, ayant posé sa main sur ma tête, il chanta ce
chant :

« Salut aux vénérables lamas.

Que mon fils laborieux et religieux,

Parvienne à la Bodhi éternelle.

Que les nectars savoureux des formules Vajra récitées
Réalisent les présages de ses corps célestes de Bodhi-
sattva

Que son tronc Bodhisattva à racine spirituelle
Étende au loin ses rameaux de Buddhas incarnés (1).

Que les paroles de diamant de ton lama,
Habitent ton cœur, jamais oubliées.

Que la bénédiction des divins Ydam
Habite la racine même de ta vie.

Que le refuge des dieux protecteurs de la religion
Te garde, jamais quitté.

Que le vœu de la prophétie secrète
Soit rapidement réalisé.

Que la pitié de tous les religieux
Te soutienne dans le passé, le présent et l'avenir.

Sur le col du Silma dans le Tsang,
Les douze déesses iront à ta rencontre.

Demain sur ton chemin,
Les Héros divins t'exhorteront.

Dans le champ et la maison aimés de ta patrie
Il y a le *guru* des illusions éphémères (2).

Ta tante, ta sœur et tes proches
Ont le guru qui détruit l'illusion (3).

(1) Ces trois distiques sont relatifs aux trois corps du Buddha.

(2) Allusion au cadavre de sa mère. (Voir plus haut.)

(3) Ces prédictions voilées se réaliseront dans la suite du récit.

Dans la grotte du désert
Tu changeras la transmigration en délivrance.

Dans le monastère de ton corps
Ton âme forte sera le temple où se réuniront les dieux
arrivés à la Bodhi.

Bien portant tu auras comme offrandes et comme mets
Le nectar préféré des dieux.

La direction du véhicule magique
Sera pour toi la culture du fruit précieux (de la Bodhi).

Dans ce pays où tu aimes peu les gens
Tu seras un ermite non troublé tout d'abord.

Dans la sévère réclusion, sans homme, sans un chien,
Tu auras la torche pour voir rapidement les signes.

Sans vivres, tu auras pour ta nourriture
Les restes enchantés de la table des dieux.

Dans le palais de cristal des dieux qui ne connaît l'ombre
Tu auras le spectacle de ta propre victoire.

Tu auras à réaliser l'œuvre pure de tes vœux
Sans témoin mais pour les dieux seuls.

Pour la culture de l'accomplissement de mes ordres,
Tu auras la mine de toutes les réalisations.

Dans la doctrine, essence de la vie des dieux,
Tu auras la frontière qui sépare la transmigration et la
délivrance.

Les disciples du pandit Marpa
Auront le revenu de leur élégante parole.

La force d'âme de Milarépa

Aura l'arbre de vie de la doctrine de Buddha.

Que le fils de celui qui a l'arbre de vie

Soit appelé à une belle descendance.

Qu'il soit appelé à être lama Kadjupa.

Qu'il ait la marque d'un bon Ydam.

Qu'il soit destiné à la joie de l'amour et de la vérité.

Qu'il soit destiné à une sainte doctrine.

Qu'il soit marqué de l'essence de la vie divine.

Qu'il soit marqué des dieux bienveillants.

Qu'il le soit des dieux des trois mondes.

Qu'il soit marqué d'un dieu protecteur de la foi

Et de la déesse Durgsol.

Qu'il soit destiné à avoir de bons disciples.

Qu'il soit marqué pour accomplir les ordres.

Que ma descendance reçoive et donne le bonheur.

Que le bonheur ne change pas mais qu'il soit constant !

N'oublie pas ces significations et retiens-les dans ta
mémoire. »

Parlant ainsi le lama montrait une grande joie. Ensuite la mère me donna un bon viatique, un vêtement et des bottes neuves. Puis elle dit :

« Mon fils, ces choses ne sont que des biens matériels que je te donne comme adieu terrestre. Puisque c'est la fin de notre réunion, de la mère et du fils, dans cette vie, je désire que tu partes dans d'heureuses conditions. Je prie pour que dans l'au-delà nous nous retrouvions dans le bienheureux ciel de Urgyen. Comme adieu religieux, je te dis de ne pas oublier ces paroles du cœur de ta mère. »

Elle me donna un kapala et un vase rempli de nectar. Et elle chanta ce chant :

« Je me prosterne aux pieds de Marpa plein de grâces.
O mon fils qui as l'endurance des forts,
Et la fidélité persévérante.
O toi, fils fortuné,
Le nectar du lama est un vin de sagesse.
Bois-en à satiété et assimile-le.
Puisses-tu dans les champs bénis de l'au-delà
Reconnaître le lama et aller à lui.

Sans oublier ton père et ta mère,
Sans relâche appelle-les de tes lamentations.
La nourriture des formules profitables au cœur,
Manges-en à satiété et assimile-la.
Puisses-tu dans les champs bénis de l'au-delà
Reconnaître le lama et aller à lui.

Sans oublier tes père et mère pleins de grâces,
Puisse ton courage dans la gratitude.
Le vêtement du souffle profond des dieux ⁽¹⁾,
Revêts-le chaudement et assimile-le,
Puisses-tu dans les champs bénis de l'au-delà
Reconnaître le lama et aller à lui.

Sans oublier les faibles créatures,
Mets-les sur le chemin de la Bodhi.
Le grand véhicule porteur de la doctrine spirituelle
Agrandis-le et assimile-le.
Puisses-tu dans les champs bénis de l'au-delà
Reconnaître le lama et aller à lui.

Mon fils, n'oublie pas et retiens dans ton cœur
Les exhortations de la maîtresse fortunée.

(1) Allusion à la chaleur interne qui favorise la méditation.

Que ta mère les ait toujours présentes à l'esprit.
 Et puissions-nous, mère et fils, accordant nos cœurs,
 Dans les champs bénis de l'au-delà,
 Nous reconnaître et aller l'un à l'autre !
 Puisse mon vœu être réalisé !
 Que la religion t'environne de ses bienfaits ! »

Parlant ainsi elle versait beaucoup de larmes. Et tous les assistants pleurant également montraient les attitudes de la douleur. Et moi, me prosternant aux pieds du père et de la mère, je posai leur pied sur ma tête. Je leur demandai leur bénédiction. Tout en faisant mon possible pour ne pas regarder le visage du lama, je partis à reculons. Tous les assistants en pleurs me regardaient et n'osaient plus s'en aller. Enfin, sans avoir regardé le lama ni la mère, je partis en avant, traversai un vallon et jetai un regard en arrière. Le lama et sa suite, toujours à la même place, formaient une masse brune. Je me demandai si je retournerais. Mais je me fis ces réflexions : « J'ai fini par obtenir les formules. Je ne ferai jamais plus nulle part œuvre profane. Pouvant méditer au sommet même, sans quitter le lama, j'ai encore la certitude de le retrouver dans les champs bénis de l'au-delà. Une fois que j'aurai vu la mère qui m'a enfanté corps et âme, je pourrai revenir près du lama. »

Cette pensée coupa ma tristesse et je me remis en route. J'arrivai chez le lama Gnogpa. Nous comparâmes nos formules. Pour le nombre des paroles, il en avait plus que moi. Pour les formules résumées, nous étions égaux. Mais pour la tradition orale des dieux, je l'emportai. Après nous être salués et nous être adressé des

vœux, je partis pour mon pays. J'y arrivai en trois jours (*). Je pensai : « Là encore le souffle intérieur est cause de joie. » Et j'étais fier de moi-même.

Ainsi parla Milarépa. Tel est le cinquième chapitre où il obtint toutes les doctrines générales qu'il désirait ; où il fut encouragé par les signes de ses songes ; où il obtint les formules de la tradition orale et où il quitta le lama pour aller dans son pays.

(*) Milarépa fait en trois jours un voyage qui lui avait demandé autrefois, par des moyens naturels, plusieurs mois de route.





CHAPITRE VI

Alors Rétchung demanda : « Maître vénérable, lorsque tu arrivas dans ton pays natal, en fut-il selon ton rêve, ou bien retrouvas-tu ta mère ? » Le vénérable répondit : « Ainsi que dans mon mauvais rêve, je n'eus pas le bonheur de revoir ma mère. » Alors Rétchung reprit : « Raconte-nous, vénérable, comment tu arrivas dans ta maison et quel accueil te firent les gens du pays. » Et Milarépa continua :

*Milarépa.
revoit
sa maison.*

TOUT d'abord, dans le haut de la vallée, d'où je pouvais voir ma maison, il y avait beaucoup de pasteurs. Feignant l'ignorance je leur demandai le nom des pays, je demandai comment étaient les propriétaires. Ils me répondirent exactement. Montrant alors ma propre maison :

« Et ce pays en bas, comment s'appelle-t-il ? Comment s'appelle son propriétaire ? »

« Cette maison en bas s'appelle *Quatre-Colonnes-et-Huit-Poutres*. De propriétaire, elle n'en a pas, pas même le moindre diable.

— Ses habitants sont-ils morts ou ont-ils quitté le pays ? » demandai-je minutieusement.

« Autrefois le maître de cette maison était riche dans le pays. Il avait un seul fils et il mourut prématurément, laissant ce fils encore petit. Mais contrairement aux

charges du testament, les cousins, après la mort du père, ravirent tous les biens du fils. Quand celui-ci fut grand, en paiement de ce qu'on ne lui rendit pas son bien réclamé, il envoya des sortilèges et la grêle, et il détruisit ce pays.

— Tous les habitants redoutent son dieu protecteur », m'écriai-je.

Le désir de courir vers ma maison et mon champ était grand. Déjà j'osais à peine les regarder. Le berger continua :

« Dans cette maison il y a des fantômes, le cadavre de la mère de ce fils. Une sœur qu'il avait, abandonnant le cadavre de sa mère, est partie on ne sait où et elle a disparu. Lui-même est-il mort? Il n'en est même pas question. Si un ermite ose entrer dans cette maison, va voir toi-même : on dit qu'il y a un livre saint.

— Combien de temps s'est-il écoulé depuis tous ces événements?

— Il y a environ huit ans que la mère est morte. Des sortilèges et de la grêle il n'en demeure que le souvenir. Je l'ai seulement entendu raconter par d'autres. »

Ainsi ils redoutaient mon dieu protecteur.

Je pensai qu'ils n'oseraient pas me nuire. Mais la certitude que ma vieille mère était morte, que ma sœur était errante, me remplissait de douleur. Jusqu'au coucher du soleil je me cachai pour pleurer. Quand le soleil fut rouge, je me décidai à entrer dans le pays.

Il en était bien comme dans mon rêve. Mon champ était envahi par la mauvaise herbe. La maison et la chapelle étaient crevassées (*). J'entrai. La pluie et la terre

(*) Toute maison tibétaine, si pauvre qu'elle soit, possède un petit temple bibliothèque où est concentré tout le luxe de la maison.

étaient tombées sur le *Trésor-de-la-Loi* ⁽¹⁾. Les oiseaux et les rats couvrant les livres de leurs fientes y avaient fait leurs nids. A cette vue je songeai et mon cœur s'emplit de tristesse.

J'entrai dans la salle du foyer. Les débris du foyer, mêlés de terre, formaient un monticule où des plantes poussaient et montaient. Il y avait beaucoup d'ossements blanchis et fragiles. Je compris que c'étaient les os de ma mère. A son souvenir, incapable de supporter ma douleur, éperdu, la voix étranglée par l'émotion, je perdis connaissance.

Tout de suite après, je me rappelai la doctrine du lama. Cette pensée se mêla au souvenir de ma mère. Puis la sagesse du lama Kadjupa s'y mêla aussi ⁽²⁾. Alors je fis un lit aux ossements de ma mère. Puis, sans être un seul instant troublé de corps, de parole et de pensée, je demurai en contemplation. Je vis avec certitude que mon père et ma mère étaient délivrés de la douleur de la transmigration.



(1) Les maisons tibétaines sont recouvertes de terrasses en terre battue. La pluie en s'infiltrant entraîne de la terre.

(2) La théorie de la non réalité se trouvait confirmée par toutes ces ruines.

Sept jours s'écoulèrent et je sortis de ma contemplation. Je me mis à réfléchir : m'étant convaincu du néant des créatures, je ferai faire un reliquaire pour les ossements de ma mère et en paiement je donnerai le livre de *Précieuse-Construction*. Après, je veux mort ou vivant avoir atteint la *Roche-Blanche-Dent-du-Cheval* et sans distinction de jour ni de nuit, m'y livrer à la méditation et me tuer si je songe aux huit lois du monde. Si je cède à la loi du désir, que les dieux protecteurs de la religion me prennent ma vie. J'en fais le serment terrible du fond du cœur.

Je rassemblai les ossements de ma mère et les livres, et, les ayant nettoyés de la souillure de la terre et des fientes d'oiseau, je leur rendis hommage. Comme les gouttes de pluie n'avaient pas beaucoup endommagé les livres demeurés nets, je chargeai les principaux volumes sur mon dos. Et emportant les os de ma mère dans le devant de mon vêtement, accablé d'une douleur sans mesure, pénétré du néant des créatures, je chantai ce chant avec sanglots sur l'essence des choses.

« O Seigneur miséricordieux *Qui-ne-Change*.

Selon les ordres du traducteur Marpa,

Dans ma patrie, prison des démons,

J'ai trouvé le maître qui enseigne les éphémères illusions.

Que ce bon maître lui-même

Me bénisse pour que je m'imprègne de ces vérités.

Toutes les lois du monde apparent

Sont éphémères et fragiles.

Hors cela tout ce qui paraît dans le monde de la transmigration est néant.

Parce que j'ai fait œuvre illusoire

Je vais maintenant faire œuvre religieuse et réelle.

D'abord quand j'avais un père, il ne m'avait pas comme fils.

Quand il eut un fils, moi je n'eus plus de père.

Notre rencontre fut illusion.

Moi, fils, je pratiquerai la loi de la réalité.

Je vais méditer à *La-Roche-Blanche-Dent-du-Cheval*.

Quand j'avais une mère, elle ne m'eut pas comme fils.

Maintenant que je suis venu, ma vieille mère est morte.

Notre rencontre fut illusion.

Moi, fils, je pratiquerai la loi de la réalité.

Je vais méditer à *La-Roche-Blanche-Dent-du-Cheval*.

Quand j'avais une sœur, elle n'avait pas de frère,

Maintenant que son frère est venu, elle est errante.

Notre rencontre fut illusion.

Je pratiquerai la loi de la réalité.

Je vais méditer à *La-Roche-Blanche-Dent-du-Cheval*.

Quand j'avais des livres saints, je ne leur rendais pas de culte.

Maintenant que le culte leur est rendu, la pluie les frappe goutte à goutte.

Notre rencontre fut illusion.

Je pratiquerai la loi de la réalité.

Je vais méditer à *La-Roche-Blanche-Dent-du-Cheval*.

Quand j'avais une maison, elle n'avait pas de maître.

Maintenant que son maître est venu, elle est en ruines.

Notre rencontre fut illusion.

Je pratiquerai la loi de la réalité.

Je vais méditer à *La-Roche-Blanche-Dent-du-Cheval*.

Quand j'avais un champ nourricier, il n'avait pas de maître.

Maintenant que le maître est venu, il est envahi par
l'herbe mauvaise.

Notre rencontre fut illusion.

Je pratiquerai comme maître la loi de la réalité.

Je vais méditer à *La-Roche-Blanche-Dent-du-Cheval*.

Patrie, maison, champ paternels

Sont d'un monde sans réalité.

Quiconque les veut les emporte.

Ermite, je vais chercher la délivrance.

O Père plein de grâce, docteur Marpa,

Bénis ma retraite au désert. »

Ayant ainsi chanté ma douleur, je partis pour la demeure du maître qui autrefois m'avait appris à lire. Il était mort. Alors j'offris à son fils les principaux volumes de la *Précieuse-Construction* et je lui dis :

« Je t'offre ces livres saints du premier au dernier. Consacre des stupas de terre aux ossements de ma vieille mère. »

Il répondit :

« Je ne désire pas que ton dieu protecteur accompagne ton livre. Je t'aiderai seulement à édifier les stupas.

— Mon dieu protecteur ne suivra pas mes présents.

— Alors, c'est bien », dit-il.

Et aidé par moi il fit des stupas avec les ossements de ma mère ⁽¹⁾. Nous fîmes les cérémonies de consécration et, après avoir déposé les ossements dans un stupa, je me préparai à partir.

Le fils de mon maître dit :

(1) Les os sont pilés et mêlés à l'argile dont on moule des figurines ou des petits stupas.

« Puisque je t'ai servi de mon mieux, reste ici quelques jours. »

Je répondis :

« Je n'ai pas le temps de causer. Il me tarde de méditer.

— Alors reste ce soir. Demain tu partiras et je te donnerai ton viatique. »

Je restai. Alors il continua :

« Lorsque tu étais jeune, tu vainquis tes ennemis par la magie. Maintenant que tu es dans la force de l'âge, la religion que tu professes est merveilleuse. Dans l'avenir tu deviendras un grand saint. De quel lama, quelles formules as-tu obtenues ? »

Telles sont les questions précises qu'il vint à me poser. Je répondis :

« J'ai obtenu la doctrine *Très-Parfaite*. Mais surtout, j'ai rencontré Marpa.

— Étonnant ! S'il en est ainsi, il serait bon que tu ré pares ta maison en ruines, que tu épouses Dzessé et que tu continues l'histoire de ton lama. »

Je répondis :

« Le lama Marpa a pris femme pour le bien des créatures. Mais moi je n'ai ni le dessein ni le moyen d'agir pareillement. C'est comme si un lièvre voulait bondir sur les traces d'un lion. Il tomberait dans l'abîme et serait certain de mourir. Affligé de la transmigration du monde, je n'ai jamais eu d'autre pensée que de méditer les préceptes du lama. Et la base même de son enseignement est que cette méditation soit faite au désert. Et c'est ainsi que je continuerai son histoire. Seule ma méditation lui donnera satisfaction. Elle sera profitable à la doctrine et aux créatures. Elle sauvera même mon père et ma mère. Et elle réalisera ma propre fin. Je ne

sais rien faire d'autre que méditer et je ne ferai rien d'autre.

Je n'ai pas d'autre pensée. Principalement je suis revenu dans mon pays où mes parents avaient tenu maison et résidence. Le reste de mes biens ayant disparu, j'ai conçu le désir de méditer et mon désir brille dans ma poitrine comme une lampe allumée. Les autres n'ont pas connu infortune pareille à la mienne. Pour cent qui ne pensent pas à la douleur de la mort et des enfers, la loi du bonheur suffit. Mais moi je suis sollicité par la pensée de parvenir au renoncement de la nourriture, du vêtement et de la parole. Telles sont mes raisons. »

Et secoué par les sanglots, je chantai ce chant :

« Je me prosterne aux pieds de Marpa incarné.

Bénis le mendiant qui renonce.

Hélas, hélas ! Misère, misère !

Quand je pense à ceux qui s'abandonnent aux lois du monde,

Je suis envahi de tristesse ;

Agir avec eux remue le fond même de la douleur ;

Se mêler à eux précipite au fond même de la transmigration.

Telle est la tristesse de ces tribulations.

Que faire, que faire ? Hors la religion, il n'est rien de bon.

O Seigneur *Porte-Sceptre-Qui-ne-Change*,

Bénis le mendiant qui va au désert.

Vers la ville au mirage éphémère,

Le chemin du voyageur fut long sur lequel se leva ma douleur.

Dans la vallée qui entoure la *Plaine Centrale* admirable,

Mes troupeaux, ma richesse sont l'herbe qui nourrit les chèvres ;

Elle est aujourd'hui la proie des êtres égoïstes.
Cela aussi est un exemple de mirage éphémère.
Cet exemple me fera pratiquer l'ascétisme.

La salle du foyer à *Quatre-Colonnes-et-Huit-Poutres*
Est aujourd'hui pareille à la mâchoire supérieure du lion (1).

Ma tour à quatre angles, quatre murs et neuf pinacles,
Est aujourd'hui pareille à l'oreille d'un âne.
Cela aussi est un exemple de mirage éphémère.
Cet exemple me suffit pour me retirer au désert.

Mon champ nourricier *Triangulaire-Horma*
Est aujourd'hui devenu une contrée d'ajoncs.
Mes voisins, mes proches, mes cousins
Se sont aujourd'hui levés en ennemis pour me faire la guerre.
Cela aussi est un exemple de mirage éphémère.
Cet exemple me suffit pour me retirer au désert.

Mon bon père *Mila-Trophée-de-Sagesse*
Aujourd'hui n'est plus. Il n'en reste plus de trace.
Ma mère *Petite-fille-de-Nyang-Parure-Blanche*
N'est plus qu'un squelette ruiné.
Cela aussi est un mirage éphémère.
Cet exemple me suffit pour me retirer au désert.

Le Sacrificateur *Cent-Mille-Joyaux-divins*
Est aujourd'hui serviteur des hommes.
Le livre saint *Trésor-de-la-Loi*
Sert aujourd'hui de nid aux rats et aux souris.

(1) Cette image désigne les pans de murs qui surplombent.

Cela aussi est un exemple de mirage éphémère.
Cet exemple me suffit pour me retirer au désert.

Mon oncle et voisin *Svastika-Trophée-de-Victoire*
Est aujourd'hui resté mon ennemi furieux.

Ma sœur *Peta-Protectrice-Heureuse*

N'a pas de refuge où l'on retrouverait sa trace.

Cela aussi est un exemple de mirage éphémère.

Cet exemple me suffit pour me retirer au désert.

O Seigneur *Miséricordieux-Qui-ne-change*,

Bénissez le mendiant qui se retire au désert. »

Ainsi je chantai des stances pleines de douleur. Le fils de mon maître, émerveillé, s'écria : « Cela est bien vrai ! » Et il poussait de profonds soupirs. Sa femme qui était là pleurait des larmes abondantes. C'est ainsi que laissant voir le spectacle que j'avais eu de mon pays, j'exhalais sans détour mes promesses de pratiquer la méditation. Mais parce que j'en avais toujours conservé le désir dans mon cœur, je n'avais pas à me repentir de n'avoir pas encore médité.

Ainsi parla Milarépa. Tel est le sixième chapitre où de nouveau éclairé sur le néant du monde, il fit le vœu sincère de méditer.





CHAPITRE VII

Alors Rétchung demanda : « En quel lieu le Maître a-t-il d'abord commencé son œuvre de mortification et exercé l'ascétisme ? » Et Milarépa continua :

*Milarépa
rencontre son
oncle
et sa tante.*

LE lendemain, le fils de mon maître me dit :
« Prends ceci comme présent de vivres pour ta retraite, et garde notre souvenir au centre de ton cœur. »

Il me donna un sac de farine et d'excellents condiments ⁽¹⁾. Je me retirai pour méditer dans une grotte de la montagne située derrière ma maison. Comme j'épargnais mes vivres, mon corps s'affaiblissait. Je pus cependant résister à plusieurs mois de méditation ardente.

Mais quand j'eus épuisé mes vivres et n'eus plus rien à manger, je ne pus résister longtemps.

Et je pensai : « Je mendierai les condiments chez les pasteurs de la vallée haute, et des céréales dans les cultures de la vallée basse. En les consommant lentement, il faudra que je poursuive ma méditation. » Et j'allai mendier chez les pasteurs.

A l'entrée d'une tente, je priai :

« Veuillez faire à un ermite l'aumône de condiments. »

(1) Le beurre principalement.



J'étais tombé sur le campement de ma tante (*Qui-Rivalise-de-Gloire*). Quand elle m'eut reconnu, furieuse, elle commença par exciter ses chiens! Je me défendis à coups de pierres et de bâton. Alors ma tante, apportant un pieu de campement, me cria :

« Fils dégradé ⁽¹⁾ d'un père excellent; déshonneur de ta famille; démon destructeur de ton pays, que viens-tu faire ici? Un pareil fils à un si bon père! »

Parlant ainsi, elle me menaçait. Je reculai. Mais j'étais amaigri et sans force. Je butai contre une pierre et tombai dans une mare pleine d'eau. Et bien que je fusses près de mourir, la tante invectivait. Je fis mon possible pour me relever. Et, appuyé sur mon bâton, je chantai ce chant à ma tante :

« Je me prosterne aux pieds de Marpa plein de grâces,
 Dans mon pays de *Karoun-aux-Herbes-Mauvaises*,
 Nous avons, mère et enfants, nos parents comme
 ennemis;
 Nous sommes tels des fèves dispersées avec un bâton.

(1) « Qui abaisse en tirant par la jambe. »

Oncle et tante, nous avez-vous dispersés? Réfléchissez!
 Pendant que j'errais en mendiant au bout du monde,
 Ma mère a été tuée par le glaive de la douleur.

Ma sœur est partie à l'aventure pour mendier nourriture
 et vêtement.

Comme je n'avais pas renoncé à l'amour de ma mère et
 de ma sœur,

Je suis revenu dans la prison qu'est la patrie.

J'ai trouvé morte ma mère chérie

Et ma sœur misérable est errante aux extrémités de la
 terre.

La tristesse et l'amertume débordèrent de mon sein.

Cette douleur de la mère et des enfants,

O vous, cousins, ne vous êtes-vous pas concertés pour
 nous en accabler?

Mais c'est cette douleur intolérable

Qui m'a rappelé à la vie religieuse.

Tandis que je méditais dans une retraite incomparable

Les sentences de Marpa plein de grâces,

Mon corps, illusion des sens abusés, fut privé de nour-
 riture.

Et comme j'étais allé mendier,

Pareil à un insecte expirant à l'entrée d'une fourmière,

Je suis arrivé devant la porte de ma tante.

Elle m'envoya comme messager un chien carnassier;

Et je me battis avec un corps affaibli.

Ses imprécations, paroles mauvaises et malédictions

Firent déborder mon cœur de douleur.

Armée d'un pieu comme bâton,

Elle accabla mon corps malade de souffrances.

Bien que je sois près de perdre la vie;

Bien que je sois en droit d'être le plus irrité,

J'accomplirai les ordres du lama,
O Tante, apaise ta colère,
Et fais-moi l'aumône de vivres pour ma retraite.
O noble Marpa, Seigneur Miséricordieux,
Bénis ton sujet et apaise sa colère. »

Ainsi je chantai ces lamentations harmonieuses. Une fille de ma tante qui la suivait pleurait. La tante elle-même était honteuse et toutes deux rentrèrent dans leur campement.

La tante remit pour moi à la jeune fille une motte de beurre et une poignée de fromage gâté réduit en farine. J'allai mendier aux autres tentes. Il n'y avait personne que je connusse. Mais tous savaient qui j'étais. Chacun me regarda curieusement et me donna une bonne aumône. Emportant ma collecte, je m'en fus.

Sachant que mon oncle ferait comme ma tante, je pensai à part moi : « Il me faut donc éviter d'aller de son côté. » Mais en allant demander l'aumône aux paysans de la vallée de Tsa (*), j'arrivai à la porte de la maison où mon oncle avait transporté son installation autrefois.

Celui-ci me reconnut.

Bien que pareil à un vieux cadavre, il me cria :
« Tiens, voilà ce qu'il te faut ! »

(*) En général les distances et les différences d'altitude entre la vallée arable et le plateau sont considérables au Tibet et séparent complètement les populations nomades des sédentaires. Ici nous avons un exemple de vie mixte, agricole et pastorale, pour une même population. La distance est encore assez grande pour exiger que le pasteur vive sous la tente au milieu de ses troupeaux pendant la belle saison. De nos jours, le pays et la population de Litang (Seutchuan) offrent le spectacle exact des mœurs décrites ici.

Et il me lança une pierre meurtrière qui me frôla. A mon tour, je reconnus mon oncle et je m'enfuis. Il me lançait des pierres de toutes les forces qu'il pouvait et je m'enfuis encore. Mon oncle revint avec son arc et des flèches :

« Fils dénaturé. Déshonneur des tiens. As-tu causé la ruine de ton pays? Tous les habitants vont te chasser de force. Va-t'en rapidement. »



Parlant ainsi, il me lançait des flèches. Quelques jeunes hommes du pays se mirent aussi à me jeter des pierres. Mais comme tous, sans exception, appréhendaient les coups de mes sortilèges, j'eus l'idée de les en menacer. Et je m'écriai :

« Père lama Kadjupa! Océan saint qui bois le sang! Les ennemis de l'ermite adonné à la religion sont venus. Reviens à mon secours. Si je meurs, mon protecteur ne mourra pas. »

Alors, effrayés, les hommes se saisirent de mon oncle et devenus mes partisans ils s'arrêtèrent. Les lanceurs de pierres s'excusèrent avec des présents. Seul mon oncle ne voulut rien donner. Tous les autres habitants m'apportèrent chacun son aumône. Mais comme mon

séjour dans le pays aurait amassé leur colère, je résolus de partir.

Le soir, je fis un songe me présageant un événement heureux si je restais quelques jours. Je restai donc quelques jours et Dzessé apprit mon arrivée au pays. Elle vint me voir, apportant des vivres et de la bière excellente. Quand elle me les eut remis, elle se mit à pleurer. Elle me raconta comment ma mère était morte, comment ma sœur était partie errer. Et moi aussi, accablé de chagrin, je versai beaucoup de larmes.

Je lui dis :

« Pourquoi, depuis le temps, n'es-tu pas encore mariée? »

Elle répondit :

« On avait peur de ton dieu protecteur, et personne n'a voulu de moi. Quelqu'un m'eût-il demandée, j'aurais refusé. Ton entrée en religion est chose étonnante. Que vas-tu faire de la maison et de ton champ? »

Je compris sa pensée et me dis à part moi : « Si je ne me suis pas marié, c'est par la grâce du traducteur Marpa. Au point de vue religieux, je puis dire une bonne prière. Mais du point de vue terrestre, il faut que je dise à Dzessé une parole de résignation. » Et je lui dis :

« Si je retrouve ma sœur, je lui donnerai ma maison et mon champ. En attendant, dispose du champ. S'il devient certain que ma sœur est morte, prends la maison et le champ.

— Mais, toi-même, tu ne les veux donc plus?

— Moi, ma nourriture ascétique sera celle des mulots et des oiseaux; je n'ai donc pas besoin de champ. Ma demeure sera une caverne déserte; je n'ai donc pas besoin de maison. Serait-on maître de l'univers, au moment de mourir il faut tout quitter. Si on y renonce

*Milarép
revoit
sa fiancé*

dès maintenant, on reste toujours serein. C'est pourquoi je fuis le commerce des hommes. C'est pourquoi n'espère rien de moi. »

Elle me répondit :

« Eh bien, hommes religieux, renoncez-vous tous au monde ?

— D'abord, on commence par mettre son espoir dans les moyens du monde. On étudie des livres. Puis on est content de ses propres succès et on se réjouit des échecs d'autrui. On porte les noms de moines les plus renommés et les plus riches de trésors accumulés. On est vêtu de la robe jaune. Tels sont ceux que j'évite, que j'éviterai toujours.

« Mais ceux qui font autrement, selon leur propre règle et contrairement aux premiers, ils sont d'accord avec moi et je ne saurais leur tourner le dos. Mais ceux que je n'approuve pas, je les fuis.

— Mais je n'ai encore jamais vu plus mauvais moines que les moines mendians de ta sorte. De quel Grand Véhicule est-ce la règle ?

— C'est la règle du meilleur de tous les véhicules. Il est appelé le *Véhicule-de-l'Anéantissement-des-Huit-Lois-en-vue-de-parvenir-à-la-Bodhi-dès-cette-vie.* »

Dzessé reprit :

« Il est bien vrai que tu tournes le dos à ceux qui agissent de la manière que tu as dite. Mais une des deux manières doit être mauvaise. Si elles sont vraies toutes deux, j'aime mieux celle des autres.

— Je n'aime pas ta loi de l'amour du monde. Bien que moi et ceux qui partagent ma doctrine, nous portons la robe brune, nous sommes soumis à une petite partie des huit lois du monde. Même sans cela on atteint la Bodhi avec une rapidité ou une lenteur inconcevable

que tu ne peux savoir. C'est pourquoi, si tu le peux, pratique la religion. Si tu ne peux pas, va et prends possession de ma maison et de mon champ comme autrefois. »

Dzessé répondit :

« Je ne veux pas de ta maison ni de ton champ. Fais-en don à ta sœur. Moi je pratiquerai une doctrine religieuse. Mais je ne puis suivre une doctrine comme la tienne. »

Elle dit et partit.

La tante apprit que je ne comptais plus sur mes champ et maison. Puis quelques jours passèrent. Alors elle fit cette réflexion : « Puisqu'il a dit qu'il fera selon l'ordre de son lama, ne pourrais-je pas avoir ce champ? »

Elle vint me trouver, m'apportant du tsampa, de la bière, des condiments et des légumes.

Elle me dit :

« L'autre jour, j'ai agi sans savoir. Mais puisque mon neveu est un homme de religion, qu'il me pardonne. Maintenant moi, ta tante, j'irriguerai ton champ et je t'apporterai ta subsistance. »

Je répondis :

« Eh bien, que ma tante m'apporte chaque mois un sac de farine. Qu'elle garde l'excédent et acquière le champ.

— Je ferai ainsi. »

Pendant deux mois à peine, elle me livra la farine comme il était convenu. Elle vint ensuite et me dit :

« Tout le monde dit que si je cultive le champ, le dieu protecteur de mon neveu nous fera des maléfices. Peut-être n'en fera-t-il pas. »

Je répondis :

« Pourquoi en ferait-il? Puisqu'il est favorable, que ma

*Milarép.
renonce
à ses biens*

tante garde le champ et m'apporte ma subsistance.

— Alors, puisque pour mon neveu cela est égal et puisque cela me fera plaisir, que mon neveu prête serment. »

Je ne savais pas quelle était sa pensée. Mais je pensai que faire plaisir à autrui était conforme à la doctrine, et je prêtai serment. Alors, toute joyeuse, ma tante s'en retourna.



Après que j'eus concentré mes forces spirituelles, alors que je ne parvenais pas à me mettre dans l'état heureux de chaleur intérieure favorable à la méditation et comme je me demandais ce qu'il fallait faire, je fis un soir le songe suivant : Je labourais une bande de mon champ. La terre était sèche et je me demandais si j'abandonnerais. Alors le Révérend Marpa m'apparut dans le ciel et me dit :

« Mon fils, affermis ta volonté, aie du courage et laboure. Et tu avanceras à travers la terre sèche et dure. »

Parlant ainsi, Marpa me conduisait et je labourais. Alors une moisson serrée et abondante poussa. Je m'éveillai plein de joie et pensai : « Si les fous eux-mêmes n'ajoutent pas foi à l'insanité de leurs rêves,

serais-je plus insensé que les fous? » Je pensai toutefois que c'était là le présage de la vertu engendrée par une puissante méditation et je chantai ces réflexions sur le sens de mon rêve :

« Je te prie, Maître plein de grâces,
Bénis le mendiant pour qu'il accomplisse sa retraite au désert.

Tu as fécondé d'une foi vigoureuse
Ma voie à travers le champ de l'égalité de toute chose;
Et semé la semence d'une âme blanche et pure.
Le tonnerre terrible de ta prière gronde.
Et la pluie de tes bénédictions tombe sans effort.
Par le couple de bœufs sans hésitation
Tu me signifies de labourer par mes moyens et par ma sagesse.

Ton fils sans considération pour les illusions
Tient la charrue avec obstination.
Il fait claquer le fouet d'un zèle et d'une ardeur terribles,
Et il retourne le champ des cinq misères de la corruption.
Il rejette les pierres de l'égoïsme
Et il amende de toutes les erreurs.
Il coupe les épis fruits de ses œuvres,
Et fait moisson de belle histoire.
Et il remplit du fruit des formules
Un grenier net de provisions.
Et l'excellent grain grillé et moulu pour les dieux
Sera ma nourriture d'ascète solitaire.
Telle est l'explication de mon rêve.
Mais les mots ne peuvent exprimer le sens profond des choses.

La pensée le conçoit à peine.
Puissent les Bodhisattvas futurs

Le méditer de toute la puissance de leur esprit ⁽¹⁾.
 Ayant concentré avec force leur énergie austère,
 A force de méditation difficile ils obtiendront le succès
 le plus rare.
 Les moines, fils de ces Bodhisattvas,
 Méditeront sans obstacles. »

Ayant prononcé ces paroles, je résolus d'aller méditer à la caverne *Roche-Blanche-Dent-du-Cheval*.

Le même jour ma tante m'apportait trois charges de farine, un manteau de fourrure usé, un vêtement complet de bonne toile et des condiments de beurre mélangé de graisse. Et elle me dit :

« Voilà le prix de ton champ. Emporte-le donc, mais veuille bien aller dans un pays que mes yeux n'aient jamais vu, dont mes oreilles n'aient jamais entendu parler. Sinon, voici ce qui arriverait : Tous les hommes du pays m'ont dit : « *Comment! Après le malheur causé par Bonne-Nouvelle, c'est toi qui le soutiens! S'il doit tuer aussi les survivants, nous vous ferons mourir tous les deux.* » C'est pourquoi il serait bon que mon neveu se sauve dans un autre pays. En tous cas, si tu ne pars pas, ils n'auront aucun motif de me tuer. Mais quant à mon neveu, ils n'hésiteront pas à le tuer. »

Je pensai à part moi : « Je sais bien que les hommes du pays n'ont pas dit cela. Mais supposons que je n'agisse pas selon la religion : D'une manière générale je n'ai pas juré de ne pas faire de sortilège contre qui ravirait mon champ. Plus particulièrement, le serment d'un ermite est un rêve sans réalité. Rien ne m'empê-

(1) Les trois formes de la sagesse : parole, pensée, méditation.

cherait de te renverser les plantes des pieds en l'air. Mais je ne ferai pas ainsi. Et puis, comment exercerait-on sa patience sans motif de colère? Si je venais à mourir ce soir, que ferais-je de tout ceci et de mon champ?

Il est dit que la patience est le meilleur moyen d'obtenir la Bodhi. Le soutien de ma méditation est ma tante. C'est grâce à mon oncle et à ma tante que je suis entré en religion. En témoignage de ma reconnaissance je ne cesserai de prier pour leur accession à la Bodhi. Aussi, dans cette vie, je puis bien leur donner non seulement mon champ, mais encore ma maison. » Et faisant entendre ma pensée à ma tante, je lui dis :

« Comme je ne veux rien faire qui ne soit conforme aux instructions de mon lama pour devenir Bodhisattva sur cette terre, tante, emporte non seulement mon champ mais aussi ma maison. » Et je chantai ce chant :

« Gracieux maître lama, qui connais les joies et les peines du mendiant allant au désert.

Fatigué du labeur de la transmigration universelle,
Si je m'en souille, je brise l'artère vitale de délivrance.

L'agriculture est œuvre pécheresse.

Si je m'y livre, je souffrirai les douleurs de l'enfer.

L'amour de la famille est une citadelle de démons.

Si je la bâtis, je serai plongé dans un brasier.

Les biens de celui qui les thésaurise
Seront la proie de ses propres ennemis.

Le thé et la bière convoités sont poisons violents.

Si j'en bois, je brise l'artère vitale de la délivrance.

Le prix payé pour mon champ est le bien de l'avarice.

Si je le mange, je renaîtrai dans l'enfer des affamés.

Les discours de ma tante sont la voix de la colère.
Si je tenais le même langage, nous nous détruirions l'un
l'autre.

Tante, prends ma maison et mon champ.
Prends-les et sois heureuse.

Par ce don religieux tu seras à l'abri des médisances.
Et moi j'irai méditer dans le temple idéal.

C'est par la miséricorde que je nuis aux démons.
Le mal est jeté au vent.
Le bien regarde vers le haut.

O gracieux seigneur *Qui-ne-Change*,
Bénis le mendiant pour qu'il ait la force d'aller au désert. »

Comme je chantais ainsi, la tante répondit :

« Mon neveu est ce qu'on appelle un bon religieux.
J'en suis fort aise. »

Et toute joyeuse elle partit. Alors troublé par cet événement, je fus accablé d'une tristesse terrible. En même temps j'étais heureux de la certitude au sujet de ma maison et de mon champ. Je pensai de nouveau à aller méditer selon mon cœur à *La-Roche-Blanche-Dent-du-Cheval*. La grotte où j'étais étant le lieu où je fondai ma renonciation, je l'appelai *Grotte-de-la-Fondation*.

*Milarépa
se retire
au désert.*

Le lendemain matin j'emportai le prix de mon champ et quelques autres menues choses qui me restaient. J'arrivai aux grottes de *La-Roche-Blanche-Dent-du-Cheval* sans que personne en eût connaissance. Dans la *Dent-du-Cheval* il y avait une grotte plaisante où je m'arrêtai. Comme tapis de méditation je disposai une petite natte dure et j'établis là ma demeure. Je fis vœu de ne pas descendre dans un lieu habité. Tant que je n'aurais pas

atteint l'état de spiritualité⁽¹⁾, je ne devais pas descendre pour goûter la nourriture donnée par charité ni celle offerte aux morts, même si je mourais de faim dans ce désert. Je ne devais pas descendre pour me vêtir, même si je mourais de froid. Je ne devais éprouver aucun trouble, même si je mourais de tristesse. Je ne devais pas descendre pour chercher un remède, même si je mourais de maladie. Mais sans trembler devant l'œuvre de cette vie, je deviendrais Buddha de corps, de parole et de pensée.

« O lama Ydam, bénis-moi pour que j'accomplisse toutes ces promesses. Que les dieux protecteurs de la religion exercent leur pouvoir. Plutôt que de violer mes serments, puisse mon corps d'homme négligent du devoir avoir la chance de mourir; et veuille l'Océan des saints briser aussitôt ma vie de parjure. Que dans ma vie prochaine le lama Ydam me fasse rencontrer la religion et qu'il me bénisse pour que je renaisse alors avec un corps d'homme capable de devenir Buddha. »

Ayant prononcé ces vœux, je chantai ce chant de promesses et de prières :

« O Fils du Seigneur Naropa, bénis le mendiant pour
qu'il achève au désert le chemin de la délivrance.
Augmente la profondeur de ma méditation,
A l'abri de l'agitation du monde.

Puissé-je ne me point satisfaire du lac béat de l'inconscience.

Mais que naissent en moi les fleurs de l'illumination.

(1) *Nyams rlogs*. État permettant la pénétration de la matière, la lévitation. Il est spécial aux Bodhisattvas.

Que sous l'impatience des désirs,
Je voie se multiplier les feuilles de mon impassibilité.

Que le doute n'habite pas ma cellule.
Mais que mûrisse le fruit de la certitude.

Sans que les démons me puissent faire obstacle,
Que la foi gouverne mon esprit.

Que sans hésiter sur la route des ressources,
Le fils la termine à la suite du père.

O Seigneur *Compatissant-qui-ne-Change*,
Bénis le mendiant pour qu'il atteigne la perfection au
désert. »

Ayant ainsi prié, je me soutins par le seul parfum de la farine que j'avais chauffée ⁽¹⁾, et j'entrai en méditation.

Bien que plein de confiance dans la grande mudrā ⁽²⁾, je ne pus contrôler mon souffle à cause de l'affaiblissement de mon corps; aucune chaleur intérieure ne me réchauffa et j'éprouvai un froid intense. Alors je fis une prière instante au lama, et un soir, une lumière céleste m'apparut. Une voix me dit : « Marpa t'a exaucé. » Un cercle de jeunes filles m'entourait :

« Eh bien, Milarépa, si tu ne sens pas de chaude ardeur, active les pouvoirs spéciaux de ton corps, de ta parole et de ton esprit, ainsi que Marpa te l'a enseigné. »

Elles dirent ces mots et elles me montraient le cercle

(1) Ne prendre que le parfum d'un aliment veut dire en goûter très peu.

(2) Grande mudrā signifie ici non seulement l'attitude du corps, mais aussi toute la méthode des moyens physiques qui favorisent la concentration de l'esprit.

magique. Alors je cherchai le bien-être du corps dans la position accroupie qui rassemble les six foyers intérieurs. Je cherchai la justesse de la parole par la condition de la respiration qui régularise. Je cherchai la sérénité de l'esprit par la condition de mon propre affranchissement qui maîtrise l'imagination. Après quoi j'entrai en méditation. Bientôt la chaleur intérieure commença de m'envahir. Puis une année s'écoula.

J'eus alors le désir d'aller reconnaître le pays et de prendre l'air. Je me préparai à sortir. Mais je me rappelai mon vœu d'autrefois et je m'adressai à moi-même les coups de fouet de ce chant :

« O Incarnation de Marpa Porte-Sceptre.

Bénis le mendiant pour qu'il achève sa retraite au désert.

Milarépa, ô superbe, tu n'as que tes propres avis.

Et tu n'as plus personne qui te parle en ami.

Regarde. La vallée des désirs est une vallée déserte.

Chasse ton chagrin. L'objet de tes désirs est un mirage.

Ne distrais pas ton esprit, ne le distrais pas, mais demeure où tu es.

Si tu le distrais, tu rappelleras toutes tes peines.

Ne balance pas, ne balance pas, mais affermis ton esprit.

Si tu hésites, ta méditation sera emportée par le vent.

Ne pars pas, ne pars pas ; mais foule ton lit de repos.

Si tu pars, ton pied butera contre une pierre.

Ne tourne pas la tête mais baisse-la.

Si tu tournes la tête, tu iras à l'aventure et sans raison.

Ne t'endors pas, ne t'endors pas ; mais médite.

Si tu t'endors, les cinq poisons de la corruption t'accableront. »

M'étant ainsi flagellé, je méditai sans distinguer le jour des nuits. Je grandissais en sainteté et trois années encore passèrent ainsi.

Chaque année j'avais consommé une de mes charges de farine. Et si je n'avais plus rien pour continuer à me nourrir, c'en était fait de ma vie. Les hommes du monde, s'ils trouvent un ou deux dixièmes d'once d'or, et si, s'étant réjouis, ils viennent à le perdre, sont désespérés. Cela n'est pas comparable à mourir sans avoir obtenu la Bodhi. Car une vie qui mène à la Bodhi est plus précieuse qu'un monceau de trois mille onces d'or. Et je me demandai que faire : ou violer mon serment d'autrefois, ou continuer à méditer, dussé-je mourir. Et je me dis : « Je ne descendrai pas en pays habité. Même dans un but religieux, je ne violerai pas mon serment. Mais il faut que je cherche quelque nourriture d'ascète. »

Et je sortis devant la Roche-Blanche. Là le soleil chauffait et il y avait de l'eau excellente. Il y poussait beaucoup d'orties. Le lieu était ouvert et la vue s'étendait au loin. Avec joie je m'y transportai.

Me soutenant avec des orties, je demeurai là et continuai ma méditation. Les orties me fournissaient le vêtement pour l'extérieur du corps ; pour la nourriture intérieure elles me donnaient une farine sans aucune saveur. Si bien que mon corps devint pareil à un squelette et prit la couleur de l'ortie. Quand mon poil fut vert également, je pris l'écrit que le lama m'avait donné et je le posai sur ma tête. Dès lors, bien que ne mangeant rien, je sentais mon ventre plein et le goût des aliments dans ma bouche. J'eus l'idée de briser le sceau

de l'écrit et de regarder. Mais un signe m'avertit de ne pas ouvrir et je laissai l'écrit.

Ensuite une année environ s'écoula. Des chasseurs du marché de *Kirang* qui n'avaient pas tué d'animaux survinrent dans ce lieu. Tout d'abord me voyant ils s'écrièrent : « C'est un spectre ! » Et ils s'enfuirent. Je leur expliquai que j'étais un homme et un ermite.

*Des chasse
rencontre
Milarépa*

« Cela ne semble pas, dirent-ils, il convient d'aller voir. »

Et étant revenus ils envahirent la grotte. Ils me demandèrent :

« Où sont tes provisions, avance-les-nous. Plus tard, nous te les rendrons en nature et avec profit. Si tu refuses, nous te tuerons. » Et disant ces mots ils me menaçaient.

« Je n'ai rien à manger, leur dis-je. Pour voir si j'ai de quoi manger, soulevez donc l'ermite. Je ne crains pas que vous me le dérobiez.

— Nous ne te volerons pas. Qu'arriverait-il si nous soulevions l'ermite ?

— Il arriverait du bonheur.

— Alors soulevons-le. »

M'ayant saisi par la poitrine, ils me firent tour à tour tomber plusieurs fois sur le sol. Malgré que mon corps livré à l'ascétisme fût malade, j'eus pour eux une pitié terrible et intolérable. Je versai des larmes.

Un des chasseurs qui demeurait sans me faire de mal, dit aux autres :

« Hé ! vous autres. Cet homme est un grand saint. Même s'il ne l'était pas, après ce que vous faites à un homme aussi maigre, un homme ordinaire ne vivrait pas. Il n'est pas responsable de notre faim. N'agissez pas ainsi. » Et à moi il dit : « J'admire grandement les

ermites. Comme je ne t'ai pas fait de peine, pense à moi dans tes prières. »

Les autres dirent :

« Et nous qui t'avons soulevé, protège-nous aussi. »

Le premier dit encore :

« Oui, mais il y a différentes manières de protéger. Je vous le garantis. »

Et riant aux éclats il partit.

Je ne pensais pas à user de ma puissance. Mais ils reçurent une pénitence divine. Le chef du pays punissait les chasseurs. Il faisait tuer les reîtres et, à l'exception de celui qui avait dit : « N'agissez pas ainsi », il fit arracher les yeux aux autres.

Puis une année s'écoula. Quand j'eus usé tous mes vêtements, le vieux manteau de fourrure donné par ma tante comme prix de mon champ était en lambeaux. Je pensai à coudre ensemble la toile du sac de la farine épuisée et la toile de mes vêtements pour en faire mon coussin. « Mais si je meurs ce soir, me dis-je, il serait plus heureux de méditer que de faire cette couture inutile. » Ayant donc renoncé à coudre, je couvris entièrement mon lit avec la fourrure, depuis la tête jusqu'au pied. Avec les morceaux du sac je me couvris partout où c'était nécessaire. Comme cette toile était absolument insuffisante pour me couvrir, je pensai la coudre. Mais sans préparer ni aiguille ni fil, je pris les coulisses qui coupaient le sac en trois parties, en faisant une pour le buste, une pour la taille, et une pour le bas. Des liens noués ensemble, je me fis des ceintures de bouts attachés et je fus vêtu pour le jour. J'entourai mon lit avec les morceaux de la fourrure et je fus muni

pour la nuit. Et ainsi méditant je passai encore une année.

De nombreuses voix d'hommes se firent entendre. Je regardai. Quelques chasseurs chargés de gibier arrivèrent au seuil de ma grotte. Ils me virent, s'écrièrent : « Il y a un spectre ! » et les premiers prirent la fuite. Ceux qui venaient derrière dirent : « Il n'est pas de fantômes à craindre en plein jour. Regardez bien. Y est-il toujours ? »

Les premiers répondirent :

« Il y est toujours. »

De vieux chasseurs vinrent de l'arrière et eux aussi eurent peur. Je leur expliquai longuement comment je n'étais pas un fantôme mais un ermite en méditation dans cette montagne, comment la privation de nourriture avait mis mon corps dans cet état.

« Nous allons voir si c'est vrai ou faux », dirent-ils, et ils entrèrent dans la grotte.

Il n'y avait rien d'autre à manger que de l'ortie. Ils furent tous convaincus et ils m'offrirent beaucoup de viande avec les restes de leurs provisions. Et ils dirent :

« Tes œuvres sont admirables. Sauve de l'enfer les créatures que nous avons tuées. Et nous-mêmes, lave-nous de nos péchés. »

Ayant dit, ils me rendirent hommage et partirent.

« Voilà, me dis-je avec joie, que j'ai de la nourriture que mangent les hommes. »

Ayant mangé de la viande et des légumes, mon corps demeura dans une heureuse immobilité. Ma santé s'améliora, mon intelligence fut plus vive et ma piété plus vigoureuse. J'eus un regain de félicité intime. Je pensai que les chasseurs avaient acquis un plus grand

mérite par une petite aumône pendant ma méditation au désert que tous ceux qui m'avaient beaucoup donné dans les villes.

Je mangeais la viande et l'épargnais. Mais elle finit par se remplir de vers. Je comptais en manger toujours en enlevant les vers. Puis je pensai à part moi : « Ce n'est là ni ma chance ni mon droit. Il n'est pas juste que je dérobe aux vers leur pâture. Je ne la veux plus. » Je laissai donc la viande en pâture aux vers et je repris ma nourriture ascétique d'ortie.

Une nuit un homme vint dans l'espoir que j'eusse quelques vivres. Il explora tout l'intérieur de la grotte. J'éclatai de rire et dis :

« Là où je ne trouve rien en plein jour, tâche de trouver quelque chose en pleine nuit. »

Alors l'homme riant aussi s'en alla.

Une année encore s'étant écoulée, des chasseurs de Tsa qui n'avaient rien tué survinrent. J'étais vêtu du sac divisé en trois parties par les coulisses et j'étais plongé dans la méditation. A ma vue les chasseurs tendirent leurs arcs et dirent :

« Est-ce un homme ou un spectre ? Est-ce un mannequin ? A en juger par ses vêtements il semble que ce soit un spectre. »

Je souris et leur dis : « C'est moi, je suis un homme. »

Ils me reconnurent à l'écart de mes dents :

« Es-tu *Bonne-Nouvelle* ? »

— Je le suis.

— Alors aujourd'hui nous te demandons quelque chose à manger. Nous te rapporterons l'équivalent dans la suite. Il y a bien des années que tu n'es venu

au pays. Depuis ce moment es-tu toujours demeuré en ce lieu?

— Je suis toujours demeuré ici. Je n'ai rien de bon à manger pour vous.

— Donne-nous ce que tu manges toi-même. Cela nous suffira.

— Eh bien, faites du feu et cuisez de l'ortie. »

Quand ils eurent fait du feu et cuit de l'ortie, ils demandèrent des jus pour l'assaisonner. Je répondis :

« Si j'avais des jus, ma nourriture serait appelée savoureuse. Je m'en suis passé durant des années. Prenez le suc de l'ortie comme jus.

— Alors nous voulons de la farine.

— Si j'avais des poudres, ma nourriture ne serait pas appelée sans arôme. Je m'en suis passé durant des années. Prenez aussi de l'ortie comme poudre.

— Alors sans sel il est impossible de se nourrir.

— Si j'avais eu du sel, ma nourriture ne serait pas appelée sans saveur. Je m'en suis passé durant des années. Prenez aussi de l'ortie comme sel.

— Il est certain que tu n'auras jamais d'autre aspect avec de tels moyens de te nourrir et de te vêtir. Tu n'es pas un homme. Tout homme qui travaille mange à sa faim et porte un vêtement chaud. Il n'y a pas sur terre un seul homme plus misérable ni plus pitoyable que toi.

— Hé, vous autres, ne parlez pas ainsi. Je suis né le plus fortuné des hommes. J'ai rencontré le docteur Marpa de la *Falaise-du-Sud*. J'ai obtenu de lui la formule qui me permet de devenir Buddha en une vie et un seul corps. En contemplation dans cette montagne solitaire, et méditant, je réalise la seule fin certaine et durable. Ayant supporté la privation de nourri-

ture, de vêtement et de parole, je suis en mesure de combattre dans cette vie la corruption ennemie. Il n'y a pas sur terre un homme plus brave ni plus avisé que moi. C'est pourquoi, bien que vous soyez nés dans un pays où a été répandue la doctrine du Buddha, un ermite est trop pour vous. Vous n'êtes même pas capables d'écouter la doctrine. Il n'est pas conduite plus dangereuse que d'entasser les fautes par petites mesures et par poignées, à remplir la profondeur et la durée de l'enfer. Maintenant, à jamais paisible, j'aurai une félicité immense. Ainsi dès maintenant je suis assuré du bonheur. C'est pourquoi écoutez mon chant. »

Et je leur chantai ce chant sur les cinq bonheurs :

« Je me prosterne aux pieds de Marpa plein de grâces.
Bénis ma renonciation dans cette vie.

La-Roche-Blanche-Dent-du-Cheval est la citadelle du juste milieu.

Au sommet de la citadelle du juste milieu,

Moi l'ermite tibétain *Vêtu-de-Toile*,

J'ai renoncé à la nourriture et au vêtement dans cette vie,
Pour devenir Buddha parfait.

Je suis heureux du coussin dur qui est sous moi.

Je suis content de la toile de coton qui me couvre.

Je suis heureux de la corde de méditation qui lie mes
genoux⁽¹⁾,

De ce corps de fantôme sans appétits et toujours rassasié,

De ma pensée qui se contemple elle-même.

(1) Corde qui attache les membres du solitaire pour les empêcher de s'affaisser pendant la profonde méditation.

Il n'est pas vrai que je ne sois pas heureux. Je suis heureux.

S'il vous paraît que je le sois, faites de même.

Si vous n'avez pas le bonheur d'être religieux,

Mais en considérant le bonheur vrai et durable

De tous les êtres, de vous et de moi,

Ne vous apitoyez pas à tort.

Voilà que le soleil se couche.

Retournez chacun chez vous.

Dans peu de temps je mourrai dans la solitude.

Pour que je devienne Buddha parfait,

Je n'ai pas de temps à perdre en paroles vaines.

C'est pourquoi laissez-moi à ma contemplation. »

Les chasseurs répondirent :

« Tu as dit beaucoup de belles choses. Certainement ta voix est celle du bonheur. Mais quelque recommandable que soit ton exemple, nous ne le suivrons pas. »

Et disant ces mots ils s'en allèrent.

Il y avait chaque année à Kyagnatsa un grand banquet de bière pour la frappe des figurines ⁽¹⁾. A cette occasion les chasseurs, faisant des chœurs, chantèrent le chant des cinq bonheurs. Ma sœur Péta, qui mendiait sur le lieu de la fête, entendit le chant. Elle s'écria :

« Celui qui a dit ces paroles est un Buddha. »

Un des chasseurs dit :

« Hé, hé ! Elle fait un compliment à son frère. »

Un autre reprit :

« Que ton frère soit Buddha ou simple créature, ce

*Comment
Milarépa
revit
sa sœur.*

(1) Images pieuses en terre, frappées dans des moules en cuivre ou en bois.

chant est celui de ton frère sur le point de mourir de faim. »

Péta répondit :

« Mon père et ma mère sont morts autrefois. Nos cousins se sont dressés en ennemis. Mon frère est errant aux limites du monde. Mendiante qui ne le reverrai jamais, je ne veux pas me réjouir. »

Comme elle disait ces mots et versait beaucoup de larmes, Dzessé survint et dit :

« Ne pleure pas. Ton frère est vivant. Je l'ai rencontré jadis. Va à *La-Roche-Blanche-Dent-du-Cheval* et vois s'il s'y trouve. S'il y est, vous vous retrouverez. »

Péta pensa que c'était vrai. Elle emporta une pleine jarre de bière mendiiée de porte en porte, un petit vase rempli de farine et de condiments mélangés et elle arriva à *La-Roche-Blanche-Dent-du-Cheval*. Du seuil elle regarda. Mon corps était consumé par l'ascétisme. Mes yeux étaient tombés au fond de leurs orbites. Tous mes os saillaient. Ma chair était desséchée et verte. La peau qui recouvrait mes os décharnés semblait de la cire. Mes poils étaient devenus rudes et verts. Mes cheveux se répandaient en inondation effrayante. Mes membres étaient prêts à se disjoindre.

A cette vue, ma sœur, effrayée, pensa d'abord que j'étais peut-être un spectre. La parole qu'elle avait entendue : « C'est ton frère sur le point de mourir de faim ! » la fit hésiter.

« Es-tu un homme ou un fantôme, dit-elle.

— Je suis *Mila-Bonne-Nouvelle*. »

Elle reconnut ma voix. Elle entra et me prit dans ses bras :

« Frère aîné, frère aîné ! » cria-t-elle.

Et privée de sentiment, elle tomba évanouie.

J'avais reconnu Péta. J'étais à la fois joyeux et triste. Je fis de mon mieux pour la faire revenir à elle. Et au bout d'un moment elle recouvra le sentiment. Elle posa sa tête entre mes genoux et couvrant son visage de ses mains, elle dit au milieu de sanglots :

« Notre mère est morte de douleur et du regret de son fils. Personne ne vint l'entourer. Désespérée, j'ai dû quitter la maison. Je suis partie mendier dans un autre pays. Je me demandais si tu étais mort aussi ou si, vivant, tu avais plus de bonheur. Et voilà, ici même, la destinée de mon frère ! Et voici la douleur de ta sœur ! Il n'y a pas sur terre plus malheureux que nous deux frère et sœur. »

Et elle appelait par leurs noms notre père et notre mère. Et elle pleurait. Toutes mes consolations demeureraient inutiles. Alors, plein de tristesse également, je chantai ce chant à ma sœur :

« Salut aux vénérables lamas.

Bénissez le mendiant pour qu'il achève sa retraite au désert.

O sœur, créature passionnée du monde,
Communément toutes les joies et les peines sont éphémères.

Mais particulièrement, si tu te désolés ainsi,
Je suis certain qu'il existe un bonheur durable.
C'est pourquoi écoute le chant de ton frère aîné :

Pour rendre grâce qu'on leur doit

A mes père et mère que sont tous les êtres,

Je fais œuvre religieuse en ce lieu.

Ce lieu est pareil au repaire des bêtes sauvages ;

A sa vue, d'autres seraient soulevés d'indignation.

Ma nourriture est celle des chiens et des pourceaux ;

A sa vue, d'autres seraient soulevés de nausées.
 Mon corps est pareil à un squelette ;
 A sa vue, un furieux ennemi lui-même pleurerait.
 Ma conduite semble celle d'un insensé ;
 Et ma sœur en rougit de honte.
 Mais mon esprit est vraiment Buddha ;
 A sa vue le *Victorieux* se réjouit.
 Bien que sur le sol de pierres froides
 Mes os aient troué ma chair, j'ai persévéré.
 Mon corps, dehors et dedans, a la nature de l'ortie.
 Il ne changera plus sa couleur verte.
 Dans la grotte solitaire
 Le reclus ne connaît aucune distraction.
 Mon cœur fidèle ne se sépare jamais
 Du lama Buddha des trois époques.
 Par la force de ma méditation ainsi stimulée,
 Ma pensée investigatrice ne connaît pas le doute.
 Et quand on a atteint la maturité de l'esprit,
 On a le bonheur dans cette vie par surcroît.
 Et la Bodhi assurée dans l'au-delà.
 C'est pourquoi je demande à ma sœur Péta
 De faire pénitence avec foi et douleur
 Pour la cause de la religion. »

Péta me répondit :

« S'il en est ainsi, tes paroles sont étonnantes, et il semble difficile que ce soit vrai. Car si c'est vrai, les autres religieux, bien qu'agissant différemment, poursuivent le même but. Je n'en ai jamais vu se rendre aussi misérables. »

Ayant dit elle me donna les aliments et le vin. Je mangeai et je bus, et au même moment mon intelligence s'éclaircit. Ce soir-là ma piété en tira grand avantage.

Le lendemain, après le départ de Péta, mon corps n'ayant jamais eu pareille nourriture, connut la paix mais aussi la souffrance d'être incommodé. Comme mon esprit passait par des alternatives de paix et de trouble, j'eus beau méditer de toute la force de mon âme, je n'obtins aucun résultat.

Quelques jours après, Dzessé m'apportant de la viande, du beurre ranci, du tsanpa, et beaucoup de bière, vint me voir avec Péta. J'étais allé chercher de l'eau et je les rencontrai. Comme mes vêtements étaient déchirés, elles rougirent en me voyant et cependant elles restaient et pleuraient. Elles m'offrirent la viande, le beurre et la farine, elles tirèrent la bière, et, pendant que je buvais, Péta dit :

« D'où qu'on regarde mon frère aîné, on ne peut l'appeler un homme. C'est pourquoi il faut que tu demandes l'aumône et manges petit à petit les aliments que mangent les humains. Moi je donnerai de quoi te faire un vêtement. »

Dzessé dit :

« Quoi que tu fasses pour l'aumône des aliments, moi aussi je te donnerai un vêtement. »

Je leur répondis :

« J'ignore quand je mourrai et je n'ai ni le temps ni le motif d'aller mendier et recueillir ma subsistance. Dussé-je mourir de froid, puisque ce serait pour la religion, j'en aurais peu de regret. Après avoir abandonné ma méditation, mangé la nourriture obtenue si difficilement, revêtu un bon vêtement, je verrais les parents et amis s'empresser autour de moi. Mais mon âme ne saurait être satisfaite sous la loi du plaisir, de la chère, des boissons et des rires. Je ne veux donc ni de vos vête-

*La sœur
et la fiancé
de Milaré,
lui rende
visite.*



ments ni des visiteurs qui viennent me voir. Je ne vous écouterai pas et je n'irai pas mendier. »

Péta reprit :

« Alors, frère aîné, comment penses-tu être satisfait ? N'y a-t-il pas de moyens plus aimables que ta misère pour te satisfaire ! »

Je répondis :

« Les trois enfers sont infiniment plus terribles que ma misère. Nombreuses sont les créatures qui poursuivent cette douleur de l'enfer. Voici comment j'atteindrai le bonheur. »

Et je chantai ce chant sur la manière d'arriver à la perfection :

« Je prie le vénérable lama en personne

De bénir le mendiant pour qu'il achève sa retraite au
désert.

Heureux sans le secours de mes alliés,
Misérable sans le secours de mes ennemis,
Si je puis mourir au désert,
Solitaire j'aurais atteint le comble de mes désirs.

Vieux et sans secours de mes amis,
Malade et sans secours de ma sœur,
Si je puis mourir au désert,
Solitaire j'aurais atteint le comble de mes désirs.

Mourant et sans secours des hommes,
Cadavre sans le secours des vautours,
Si je puis mourir au désert,
Solitaire j'aurais atteint le comble de mes désirs.

Ma chair corrompue sucée par les mouches,
Mes veines et mes nerfs mangés par les vers,
Si je puis mourir au désert,
Solitaire j'aurais atteint le comble de mes désirs.

Sans trace d'homme à la porte,
Sans trace de sang au dedans (*),
Si je puis mourir au désert,
Solitaire j'aurais atteint le comble de mes désirs.

Sans assistance autour de ma dépouille,
Sans pleurs autour de ma mort,
Si je puis mourir au désert,
Solitaire j'aurais atteint le comble de mes désirs.

(*) C'est-à-dire sans avoir été dépecé selon l'usage tibétain.

Sans personne pour demander où je suis allé,
 Sans personne pour indiquer que je suis ici,
 Si je puis mourir au désert,
 Solitaire j'aurais atteint le comble de mes désirs.

Dans la grotte de la vallée déserte,
 Que cette prière du mendiant mourant
 Soit profitable aux créatures
 Et mes désirs seront comblés. »

Dzessé me dit :

« Ta conduite d'aujourd'hui est en harmonie avec tes paroles d'autrefois. Et j'en suis grandement émerveillée. »

Péta reprit :

« Quelles que fussent les paroles de mon frère, je ne puis tolérer son dénuement absolu en nourriture et en vêtement. Une bonne nourriture et un bon vêtement ne t'empêcheront pas de méditer. Aussi je vais t'apporter de quoi faire un manteau. Tu ne veux pas demander l'aumône. De cette façon, selon ton désir, meurs donc de misère et sans soins dans ce désert. Mais si tu ne meurs pas, je t'apporterai de quoi faire un vêtement. »

Elles repartirent et je mangeai les bonnes nourritures qu'elles avaient apportées. Les alternatives de plaisir et de souffrances que mon corps en ressentit absorbaient mon attention, de sorte que je ne pouvais plus méditer. Je pensai qu'il n'y avait de plus grand obstacle pour moi que l'incapacité de méditer. Ayant brisé le sceau du rouleau de papier que m'avait donné le lama, je regardai. Il contenait l'essence d'une prière pour écarter les obstacles, des formules pour changer le vice en vertu, et, principalement pour le moment présent, le conseil de

recourir à une bonne alimentation. Je retrouvai mon ancien courage et pus méditer.

Mes veines s'étaient nouées par l'usage des mauvaises nourritures et boissons, et ne pouvaient se soutenir. Aussi la bière de Péta les ranima un peu. Les offrandes de Dzessé achevèrent de me ranimer. De cette façon, conformément aux prescriptions du rouleau de papier, je m'efforçai de réaliser les conditions de corps, de respiration et de pensées. Les nœuds de mes petites veines ainsi que les nœuds des veines principales, médianes et inférieures se délièrent ⁽¹⁾. Mes pensées et conceptions troubles redevinrent claires et s'exprimèrent comme autrefois. La raison en étant forte, je devins particulièrement apte à une spéculation toute différente par la solidité. Une fois l'obstacle écarté, je changeai le péril en avantage, et, ne croyant qu'à l'instabilité du monde sensible, mon corps nirvanique commença à paraître.

D'une manière générale, connaissant dans leurs effets toutes les lois de la délivrance de la transmigration, mon esprit, source de toutes mes illusions, se trouvait sans partialité envers ces deux lois : se guider par la vue sur le chemin de l'erreur conduit à la perpétuelle transmigration. Se guider par l'esprit sur la voie supérieure conduit à la délivrance. J'avais la certitude lumineuse de la non réalité, essence de ces deux vérités. Plus particulièrement, cette première qualité de mon entendement était le fruit de mes méditations antérieures. Constant le résultat de la nourriture et de l'instruction

(1) L'acception la plus commune du mot *risa* est veine, l'acception secondaire est nerf. Les *nœuds* ici sont les plexus nerveux dont la constriction est due à une mauvaise hygiène, et que la bonne alimentation et les exercices respiratoires *dénouent*.

secrète du lama, je compris que la voie des inclinations sensuelles qui est la voie des Tantras ne pouvait être une voie commune à l'usage de tout le monde. Du fait que j'en étais redevable à Péta et à Dzessé, ma reconnaissance s'exprimait en prières pour que leur mérite contribuât à leur perfectionnement et je chantai ces prophéties essentielles :

« Je me prosterne aux pieds de Marpa de la *Falaise-du-Sud*,
 Qu'il bénisse le mendiant pour qu'il achève sa retraite au désert.

Les services rendus par mes donatrices
 Assureront leur salut et le mien.

Ce corps difficile à obtenir, facile à détruire,
 A retrouvé la santé grâce à la nourriture.

Le suc de la terre étroite
 Et la pluie de l'immensité bleue
 Sont un présage de profit pour les créatures.
 Et l'essence de ce présage est la religion des dieux.

Mon corps subtil nourri par mon père et ma mère,
 Et l'enseignement du saint lama
 Sont le présage de mon entrée en religion des dieux.
 Et l'essence de ce présage est ma persévérance.

Cette grotte rocheuse dans la vallée déserte
 Et ma piété sincère
 Présagent la réalisation de tous mes désirs.
 L'essence de ce présage est la non réalité.

La méditation patiente de Milarépa
 Avec la foi des êtres des trois Régions,

Sont un présage favorable à toutes les créatures.
Et l'essence de ce présage est la miséricorde.

Le solitaire qui médite dans les rochers
Et les bienfaitrices qui apportent sa subsistance,
Présagent qu'ils seront également Buddhas.
Et l'essence de ce présage est la bénédiction.

La miséricorde du bon lama
Et la méditation patiente de son disciple
Présagent la croyance en la doctrine de Buddha,
Et l'essence de ce présage est mon vœu solennel.

La consécration d'une bénédiction rapide
Avec les prières d'une foi et d'une dévotion vivaces,
Présagent que nous nous retrouverons bientôt.
Et l'essence de ce présage est la félicité.

O Porte-Sceptre essentiellement Immuable
Tu connais les joies et les peines du mendiant. »

Ainsi je chantai et redoublant de zèle je méditai.

Le jour, je changeais mon corps à volonté. Mon esprit imaginait d'innombrables transformations volant dans le ciel et les deux parties du corps dépareillées. La nuit, dans mon rêve, je pouvais explorer librement et sans obstacle l'univers entier depuis l'enfer jusqu'au sommet. Et me transformant sous des centaines de formes corporelles et spirituelles différentes, sous chaque forme je visitai chacun des cieux des différents Buddhas et j'écoutai leur prédication. Je pouvais prêcher la Loi à une multitude de créatures. Mon corps s'embrasait de flammes, et en même temps lançait des eaux.

Ayant fait ainsi un nombre inconcevable de transformations, transporté d'allégresse et de courage, je

*Ayant dégagé
sa forme
spirituelle,
Milarépa
se déplace
dans les airs.*

méditai avec ardeur. Et en réalité je pouvais voler dans l'espace.

Ainsi m'étant envolé jusqu'au palais des *Nuages-Accourant* j'y méditai. Alors naquit en moi une divine chaleur intérieure encore inconnue et inconcevable. Puis, comme je revenais à la *Roche-Blanche-Dent-du-Cheval*, devant la *Dent-du-Cheval* je passai sur un petit pays appelé *Londab*. Là, le frère de la belle-sœur de mon oncle, laquelle avait été tuée autrefois sous les décombres de la maison, labourait avec son fils. Le fils menait les bœufs. Le père ayant saisi la charrue labourait le champ. Le fils me vit volant dans les airs et il s'écria :

« Père, regarde ce prodige. Un homme vole dans les airs ! »

Le père s'arrêtant regarda en l'air.

« Comment pareils prodige et spectacle se peuvent-ils faire ? C'est le fils de cette rusée *Parure-Blanche-Fille-de-Nyang*. C'est ce sorcier Mila ruiné et mal nourri. Que son ombre, en passant, ne tombe pas sur nous ! Labourons. »

Le père, dans la crainte d'être touché par l'ombre, courbait le dos et la tête. Son fils lui dit :

« S'il peut voler, ruiné ou non, le spectacle d'un homme ruiné est moins grand que celui d'un homme volant. Ainsi donc regarde. » Et il continuait à regarder.

Je pensai : « Quoi que j'aie déjà fait pour les créatures, je dois faire encore tout ce qui peut leur être profitable. » Et je me rappelai la prophétie de l'Ydam : « Selon ta promesse, avant toute chose dans cette vie, accomplis la volonté du lama. Il n'est rien de supérieur à servir la doctrine de Buddha et à sauver les créatures. » Et je pensai : « Si je médite tant que je vivrai, dans l'avenir mes fortunés disciples renonceront au monde et médi-



teront avec la perfection dont je leur aurai montré l'exemple. » Et j'eus la certitude que le but parfait de ma méditation était d'étendre encore mon dévouement à la doctrine et aux créatures. Puis je pensai encore : « Voici que je suis demeuré longtemps en ce lieu. Pendant ce temps j'ai fait parade de ma religion devant ceux qui m'ont visité. Parvenu à la spiritualité suprême, des hommes me voient voler dans les airs. Si je demeure

ici je retombe sous l'influence du monde. Je risque que les démons provocateurs de désirs et que les huit lois du monde ne troublent ma méditation. Il me faut aller méditer à *Netchu bar la* selon le présage du lama. »

*Milarépa
change
de retraite.*

Alors, emportant mon vase à cuire les orties, je quittai la *Rocbe-Blanche-Dent-du-Cheval*. Mais affaibli par les privations durant une longue méditation, mon pied couvert d'ordures glissa sur le seuil de la porte et je tombai. L'anse du vase se brisa. Celui-ci roula sur la pente et je courus pour l'arrêter. Du vase brisé les couches de résidus déposés par l'ortie jaillirent d'un seul bloc vert et ayant la forme du pot (¹). Je me consolai en pensant que tout composé est périssable. Comprenant que cela même était une exhortation à méditer et l'admirant, puis venant à en être certain, je chantai :

« Dans le même instant j'avais un vase et je n'en ai plus.

Cet exemple démontre toute la loi de l'impermanence des choses.

Principalement il montre ce qu'est la condition d'homme.

Si cela est certain, moi l'ermite Mila

Je m'évertuerai à méditer sans distraction.

Le vase désirable contenant mes richesses,

Dans le moment même où il se brise, devient mon maître.

Cette leçon de la fatale impermanence des choses est grande merveille. »

Comme je chantais ainsi, quelques chasseurs arrivèrent pour faire la halte méridienne. Ils me dirent :

(¹) Cette relique existerait encore et serait conservée à Tashilhumpo.

« Ermite, ton chant est harmonieux. Maintenant que tu as brisé le pot de terre, que vas-tu faire du pot d'ortie ? D'où te vient cette maigreur de ton corps et cette couleur verte ? »



Je répondis :

« De ce que je n'ai plus rien pour soutenir mon corps.

— C'est merveilleux. Eh bien, lève-toi et viens. »

Et ils me donnèrent une part du repas. Pendant le repas un jeune chasseur dit :

« Tu es un homme industriel (?) ⁽¹⁾. Si au lieu de cette misère tu avais vécu de vie mondaine, tu monterais un excellent cheval pareil à un jeune lion. Tu serais

(1) « Ayant des veines dans les yeux. »

ceint des trois espèces d'armes et tu aurais vaincu tes ennemis. Riche et opulent, tu aurais le bonheur de protéger des parents pleins de douceur. Même sans cela, tout en faisant le commerce, tu aurais le bonheur d'être ton propre maître. Enfin, même serviteur de quelqu'un, mais grâce à une bonne nourriture et à de bons vêtements, tu serais plus sain de corps et d'esprit. Avant tu ne le savais pas, mais maintenant fais comme je te le dis. »

Un vieux chasseur reprit :

« Il se peut fort bien qu'il soit un bon ermite. Il n'y a pas de danger qu'il obéisse aux appels du monde. Ainsi donc taisez-vous. O toi dont la voix est si agréable, pour le bien de nos âmes veuille nous chanter un chant. »

Je répondis :

« A vos yeux je semble excessivement misérable. Vous ignorez que dans le monde il n'y a pas plus heureux que moi. Puisque vos sujets de bonheur sont conformes aux miens, écoutez donc. » Et je leur chantai ce chant de l'ermite courant à cheval :

Je me prosterne aux pieds de Marpa plein de grâces.
 Dans le monastère de montagne qu'est mon corps,
 Dans le temple de ma poitrine.

Au sommet du triangle de mon cœur,
 Le cheval qu'est mon âme vole comme le vent.

Si je l'arrête, avec quel lasso l'arrêterai-je?

Si je l'attache, à quel piquet l'attacherai-je?

S'il a faim, quelle pâture lui donnerai-je?

S'il a soif, à quelle rivière l'abreuver?

S'il a froid, dans quelle enceinte l'enfermer?

Si je l'arrête, je l'arrêterai avec le lasso de *l'Absolu*.

Si je l'attache, ce sera au pieu de la méditation profonde.

S'il a faim, je le nourrirai des préceptes du lama.
 S'il a soif, je l'abreuverai au courant perpétuel du souvenir.
 S'il a froid, je l'enfermerai dans l'enceinte du néant.
 Comme selle et comme mors, je le doterai de moyens et
 de science.
 Je le garnirai de la solide martingale de l'Immutabilité.
 Je disposerai la bride de l'énergie puisée dans l'inspiration
 profonde.
 L'enfant de la science le montera.
 Pour casque, il portera le sceau du Mahāyāna.
 Sa cotte de mailles sera faite d'attention, de réflexion et
 de méditation.
 Il portera dans le dos le bouclier de l'endurance.
 Il tiendra la lance de la contemplation.
 L'épée de la sagesse sera fixée à son côté.
 Si le bambou qu'est son esprit est flexible,
 Il le redressera sans révolte.
 Il le revêtira de l'empennage des quatre vertus infinies.
 Il lui fixera la pointe aiguë de la sagesse.
 Ayant apposé l'encoche profonde de la miséricorde
 A l'arc de l'irréalité des choses,
 Et mesurant les brasses de la contention de l'esprit (1),
 Archer, il lancera ses flèches par tous les mondes.
 Ce qu'il atteindra, ce sont les croyants.
 Ce qu'il tuera, c'est leur égoïsme.
 Et ainsi, ennemi, il domptera la corruption.
 Ami, il protégera les six classes de créatures.
 S'il galope, il galopera dans les plaines de la félicité
 immense.
 S'il poursuit, il atteindra le rang de vainqueur.

(1) Le geste de l'archer tirant est pareil à celui qu'on fait pour mesurer une brasse.

Courant en bas, il coupe la racine de la transmigration.
 Courant en haut, il atteint la rive des Bodhisattvas.
 Chevauchant un pareil cheval, on atteint la Bodhi.
 Voyez si votre bonheur est comparable.
 Le monde n'offre pas de bonheur désirable. »

Je parlai ainsi (*). Et les chasseurs, touchés par la foi, se retirèrent.

Comme j'étais arrivé à Dingri, sur la route de Tchubar qui passe par *Pékou*, je m'étais couché sur le bord de la route. Quelques jolies jeunes filles parées de bijoux et qui allaient à *Snog mo*, virent mon corps consumé par l'ascétisme. Une d'elles dit :

« Holà ! voyez donc quelle misère. Puissé-je ne jamais renaître un être pareil ! »

Une autre dit :

« Quelle pitié ! Un pareil spectacle soulève également l'indignation. »

Mais moi je pensai : « J'ai compassion de ces créatures bornées. » Et touché de pitié, je me redressai et leur dis : « Jeunes filles, ne parlez pas ainsi. Il n'y a pas de quoi vous tant affliger. Vous auriez beau souhaiter renaître mon pareil, vous ne le pourriez pas. Puisque vous êtes si enclines à la pitié, regardez-vous vous-mêmes et reportez sur vous votre compassion. Écoutez le chant que je vais dire. »

Alors je leur chantai ce chant :

« Je prie le Seigneur. O plein de grâces,
 Marpa, veuillez me bénir.

(*) L'auteur de *Nansal (Trois Mystères Tibétains)* a emprunté les plus accessibles de ces vers, éliminant ceux dont la préciosité outrée aurait choqué le bon sens et le goût populaires.

Les créatures abîmées dans le péché
Ne s'y voient pas, mais y voient leur prochain.
Les jeunes filles pécheresses n'ont foi que dans le monde.
Mais la mauvaise pensée du contentement de soi brûle
comme le feu.

J'ai pitié de vous infatuées de vous-mêmes.
Au temps impur des mauvais Kalpas,
L'Ydam trompeur est honoré comme les dieux.
L'oripeau est préféré à l'or et aux gemmes.
Et les religieux sont rejetés comme les pierres du chemin.
J'ai pitié des créatures inintelligentes.
Vous, belles jeunes filles et vos sœurs,
Avec Milarépa du Khungthang
Nous avons honte en face l'un des autres ;
Nous avons pitié l'un des autres.
Comparons nos pitiés.
Et voyons laquelle sera victorieuse dans l'avenir.
A qui lui adresse un bavardage ignorant,
Milarépa répond par l'enseignement des préceptes.
Il rend du vin pour de l'eau.
Il rend le bien pour le mal. »

Je parlai ainsi. La jeune fille qui avait eu pitié de moi
reprit :

« C'est celui qu'on appelle Milarépa. Nous toutes
avons une grande complaisance pour nous-mêmes. Nous
avons dit bien des choses à ne pas dire. Maintenant,
demandons-lui pardon. »

J'encourageai la jeune fille qui parlait ainsi à se
convertir. Alors elle m'offrit sept coquilles ⁽¹⁾ et toutes

(1) Monnaie ou image des sept coupelles d'eau qu'on dispose
sur les autels. Sept stances de Milarépa leur répondent.

les jeunes filles me saluant me demandèrent pardon. En réponse à leur demande d'être instruites, je leur chantai ce chant :

« Je prie le Seigneur plein de grâces.
 Je résume la sainte doctrine en stances courtes.
 En haut, dans le palais bienheureux des dieux,
 On rejette le sens mystique, on aime le sens vulgaire
 des choses.
 En bas, dans le palais du Naga,
 On rejette la loi profonde, on aime les biens du monde.
 Au milieu sur la Terre des hommes,
 On rejette la science religieuse, on aime le mensonge.
 Dans les quatre royaumes du Tsang central
 On rejette la méditation, on aime la parole.
 Au temps impur des mauvais Kalpas.
 On rejetait l'homme de bien, on aimait le méchant.
 Au pays des belles jeunes filles,
 On repousse l'ermite, on recherche le bel homme.
 L'oreille des jeunes vierges
 N'écoute pas la cymbale religieuse, elle écoute les chan-
 sonnettes.
 Voilà les formules chantées.
 C'est ma réponse au don des sept coquilles.
 C'est la célébration de votre pardon. »

Ainsi je chantai. Et les jeunes filles crurent en moi et elles s'en allèrent.

Alors moi aussi je partis pour le pays de Tchrin. J'avais entendu parler de deux grottes plaisantes à Nétchubar. Je m'arrêtai à celle appelée *Tour du Soleil* et j'y méditai.

Là, comme je grandissais en sainteté, quelques mois

passèrent. Les hommes qui me recherchaient m'ayant apporté tout le nécessaire comme vivres et boisson, une ou deux fois, cela fut nuisible à la fermeté de mon âme et me suggéra ces réflexions : « Je suis déjà demeuré trop longtemps en ce lieu. Or, ma ferveur augmente. Si j'attire tant d'hommes, il y a danger que j'en arrive à perdre toute mon énergie. Il me faut aller dans une vallée déserte où ne vont pas les hommes. Selon l'ordre du lama, il me faut aller à *Laphyi*. »

Alors que j'avais de telles pensées, Péta avait tissé la laine et le poil de chèvre qu'elle avait récoltés et elle m'apportait une étoffe épaisse. Elle arriva à la *Roche-Blanche-Dent-du-Cheval* et ne m'y trouva plus. Elle partit à ma recherche en interrogeant tout le monde. On lui rapporta à *Kunglbanteu* qu'un ermite pareil à une chenille d'ortie (1) avait quitté la vallée abondante pour la haute montagne vers le sud. D'après ces dires, Péta se décida et partit. A *Dingri* elle vit le lama pandit *Pari* élevé sur un trône et abrité sous un parasol, vêtu de riches vêtements de satin. Les moines, ses disciples, ayant soufflé dans des conques, une grande foule d'hommes s'était assemblée autour de lui et le comblait d'offrandes de thé et de vin.

*Péta
suit son fr.
au désert.*

Péta pensa à part elle : « Ainsi font les autres pour leur lama. Pour la misère de mon frère, les autres n'ont que mépris. Ses proches n'en font que rougir. Si je trouve mon frère, il faudra que je lui conseille et lui donne les moyens d'entrer au service de ce lama. »

(1) Gros insecte qui a la couleur de l'ortie sur laquelle il vit. L'expression *vert comme une chenille d'ortie* est actuellement usitée au Tibet.

Ayant ainsi pensé, elle questionna quelques-uns des hommes assemblés. Elle apprit que j'étais à Tchrin, décida d'y aller et arriva à la grotte heureuse où j'étais. Elle me dit :

« La religion de mon frère aîné ne lui donne rien à manger ni rien pour se vêtir. Aussi la nudité fait rougir et n'est plus tolérable. De cette étoffe fais-toi un pagne. Les autres religieux ont comme lama un pandit nommé Pari. Ils lui ont dressé un trône, ils l'abritent sous un dais, et, l'ayant revêtu de soie fine, ils lui offrent le thé et la bière. Puis ses disciples ayant embouché des trompettes, en soufflent pour rassembler une grande foule d'hommes. Et les hommes lui offrent des présents imaginables. Il est utile à son entourage et à ses proches; il satisfait leurs désirs. C'est ainsi que la religion est excellente. Vois si tu veux que je te conduise à ce lama pour que tu entres à son service. Si oui, même serais-tu le dernier de ses moines, tu serais heureux désormais. Sinon, grâce à la religion de mon frère et à ma faiblesse, nous ne pourrions plus, frère et sœur, soutenir notre vie. »

Parlant ainsi, elle pleurait. Je lui répondis : « Ne parle pas ainsi. La nudité que j'ai coutume de ne point vêtir vous fait rougir. D'abord c'est cette virilité qui m'a permis de devenir un religieux. Je n'ai donc pas à en rougir. Ensuite, c'est nu que je suis né de ma mère, sans qu'il y ait à en rougir. Car si on savait que c'est un péché, ce serait affliger effrontément ses parents.

Ceux qui ravissent les biens du lama et des Ratnas, ceux qui, pour satisfaire leurs propres désirs, nuisent aux créatures par malins artifices, se nuisent les uns aux autres; ceux-là qui irritent les dieux et les saints, ont honte et rougissent. Principalement si tu rougis du

corps, tu devrais plutôt rougir de tes mamelles gonflées que tu n'avais pas quand tu naquis du corps de ta mère. Tu crois que si je médite dans la privation de vêtement et de nourriture, c'est par manque d'aumônes; il n'en est pas ainsi. D'abord je crains les douleurs de l'enfer de la transmigration. La terreur y est pareille à celle d'hommes vivants plongés dans le feu. Quand on voit les débats qui dominent le monde de l'agitation et du tumulte, on est dégoûté comme un homme gorgé de nourriture et qui la revomit. L'âme est horrifiée comme si on voyait un parricide. C'est pourquoi j'ai renoncé.

Mais surtout le lama Marpa de la *Falaise-du-Sud* m'a fait ce commandement : « *Tu renonceras au bruit et à l'agitation qui gouvernent le monde. Pauvre, tu renonceras à la nourriture, au vêtement et à la parole. Tu te retireras dans quelque lieu solitaire. Et tu réaliseras avant tout une résolution terriole de méditer pendant toute ta vie.* » C'est cet ordre que j'accomplis. Et en l'accomplissant, non seulement j'assure la félicité terrestre des quelques créatures qui m'entourent, mais aussi la félicité continuelle pour toutes les autres créatures. Et comme l'heure de la mort est incertaine, j'ai renoncé aux œuvres de cette vie et aux moyens des huit lois qui gouvernent ce monde. En regard de ma méditation, non seulement le service auprès du lama Pari serait très inférieur; mais être ce qu'il est est inférieur à ce que je suis. Voulant obtenir la Bodhi dans cette vie, je me suis consacré ardemment à la méditation. Toi aussi, Péta, renonce aux huit lois du monde et, à la suite de ton frère aîné, viens méditer au milieu des neiges. Si, ayant renoncé aux huit lois du monde, tu peux méditer, alors pour nous deux se lèvera l'aurore de notre bonheur. Ecoute ce chant de ton frère :

« Seigneur Buddha des trois époques, protecteur des hommes,
 Toi que le péché des huit lois n'a pas souillé,
 Toi qui bénis ta descendance spirituelle,
 Traducteur Marpa, je me prosterne à tes pieds.
 Ecoute-moi, sœur et jeune fille Péta,
 Consumée des désirs de cette vie terrestre.

Premièrement dispose un pinacle d'or resplendissant au sommet du parasol.
 Et deuxièmement entoure-le de franges de soie de Chine.
 Troisièmement dresse les nervures du parasol belles comme la roue d'un paon.
 Quatrièmement dresse la hampe en acacia rouge.
 Si tu prépares ces quatre choses, ton frère est prêt,
 Mais ton frère a renoncé aux huit lois du monde.
 Et parce qu'il a rejeté les huit lois, le soleil du bonheur s'est levé pour lui.
 C'est pourquoi renonce aux huit lois, ô ma sœur Péta.
 Renonce et retire-toi à Laphyi, dans les neiges.
 Frère et sœur, unissons-nous et retirons-nous derrière la montagne, dans les neiges.

Premièrement, le son de la conque blanche qui porte au loin ;
 Deuxièmement, le souffle puissant de l'habile joueur de conque ;
 Troisièmement, les ornements de conque en soie de Chine multicolore ;
 Quatrièmement, les nombreux moines qui se rassemblent.
 Si tu prépares ces quatre choses... (Je le redirai les six fois.)

Premièrement, le petit monastère bariolé derrière la ville mondaine ⁽¹⁾;

Deuxièmement, les discours des jeunes lamas diserts;

Troisièmement, le vin, le thé de Chine dans la cuisine;

Quatrièmement, le plus jeune moine qui s'empresse à servir.

Si tu prépares ces quatre choses...

Premièrement, la grande vogue pour les rogations, les exorcismes et la divination;

Deuxièmement, la grande prêtresse abbesse au culte extérieur;

Troisièmement, le cercle de tous ceux qui ne font d'offrandes que pour s'en nourrir;

Quatrièmement, le maître qui fait chanter des chants fallacieux.

Si tu prépares ces quatre choses...

Premièrement, la puissante et haute tour de la forteresse de terre;

Deuxièmement, la culture intense du fertile champ nourricier;

Troisièmement, les vivres et les trésors amassés par l'avare;

Quatrièmement, l'entourage grandissant et la foule des serviteurs.

Si tu prépares ces quatre choses...

Premièrement, la tête fière et haute du cheval Yerling ⁽²⁾;

⁽¹⁾ *Derrière*, c'est-à-dire *au-dessus*. Les monastères dominent toujours. Plus haut, sur le flanc d'une vallée, ils sont également derrière les agglomérations.

⁽²⁾ Étalon de haute race.

Deuxièmement, les ornements de pierres précieuses qui chatoient de chaque côté de sa selle;
 Troisièmement, l'escorte bariolée de soldats ceints des trois armes;
 Quatrièmement, l'ardeur à soumettre ses ennemis et à défendre ses amis.
 Si tu prépares ces quatre choses...

Ne renonçant pas aux huit lois du monde,
 N'allant pas à Laphyi dans les neiges;
 L'amour des parents et amis repaissant ton cœur,
 Tes discours profanes troublent ma piété.
 Surtout, une fois né, nul ne sait quand il mourra.
 Aussi je n'abandonnerai pas ma méditation
 Comme si j'avais le temps de méditer plus tard.
 Je m'exerce à la méditation sans distraction.
 Les formules de mon père lama sont salutaires à l'âme.
 Quand j'aurai médité ces formules salutaires,
 J'obtiendrai la délivrance bienheureuse.
 C'est pourquoi je me retire au milieu des neiges.
 Toi, sœur, choisis les huit lois du monde.
 Accumule les péchés par petites mesures et poignées.
 Attache-toi à la transmigration générale des trois mondes.
 Agis plus spécialement pour obtenir les trois enfers.
 Mais si tu crains les transmigrations par centaines,
 Renonce aux huit lois du monde.
 Et allons ensemble à Laphyi, parmi les neiges.
 Frère et sœur fortunés, unissons-nous et renfermons-nous dans l'enceinte des neiges. »

Ainsi je chantai et Peta reprit :

« Ce sont ces huit lois du monde de mon frère qu'on appelle le bonheur. Nous n'avons plus à y renoncer. Tu

as parfaitement raison en te disant certain de ne jamais ressembler au lama Pari. Tu as encore prédit bien des vérités. Car je n'irai pas à Laphyi pour acheter la misère, la privation de nourriture et de vêtement. Je ne sais même pas où est Laphyi. Ayant fui comme une bête sauvage poursuivie par les chiens, tu es attiré par les rochers et tu y demeures. En demeurant à la même place la méditation augmente et la réflexion devient plus facile. Et il me sera plus facile de te retrouver.

Sans demeurer ici perpétuellement, reste toutefois quelques jours. Aide-moi en te cousant un pagne de cette étoffe pour le bas de ton corps. Je reviendrai vite. »

Je tins ma promesse de rester là quelques jours. Pendant que ma sœur était allée mendier dans le Dingri, de l'étoffe de ma sœur je fis un chef pour ma tête, j'enveloppai chacun de mes doigts et chaussai mes pieds. Puis je masquai mon bas-ventre. Ma sœur revint au bout de quelques jours. Elle demanda :

« Mon frère, as-tu cousu l'étoffe ?

— Je l'ai cousue. »

Et je montrai les enveloppes dont j'avais revêtu séparément chacun de mes membres. Elle s'écria :

« Voilà que mon frère n'a plus rien d'un homme ! Non content de ne plus connaître la pudeur, il a encore détruit l'étoffe que j'avais tissée avec tant de peine. Tantôt il n'a pas le temps de faire autre chose que méditer, tantôt il n'a que trop de temps. »

Je répondis :

« Je suis au contraire l'essence de ce qui fait un homme saint. Sachant rougir je resterai fidèle à mon vœu et à ma sainte promesse. Tu es seule, ma sœur, à rougir de ma nudité. Quand bien même je voudrais supprimer ma virilité, je ne le pourrais pas. Bien que

cela dérangerait ma méditation, j'ai confectionné des vêtements pudiques comme tu me l'avais dit. J'ai pensé que les différentes parties du corps se valaient. Je n'ai pas fait de différence pour celle-ci. C'est pourquoi j'ai fait à toutes des étuis. Sans avoir détruit l'étoffe, je porte un vêtement pudique. Mais comme ta pudeur est plus grande que la mienne, si tu rougis de mes objets, rougis également des tiens. A quoi bon ce dont on a honte? Mieux vaut n'en pas avoir. Allons! supprime-le!»

Comme je disais ces mots, son visage s'assombrit. Je continuai :

« Rougis donc plutôt des mondains qui ne connaissent plus la honte. Puisque tu ne rougis pas du mensonge et de l'hypocrisie, et puisque tu ignores ce qui est véritablement honteux, écoute donc ce chant de ton frère aimé. »

Et je lui chantai ce chant sur la façon d'avoir honte :

« Salut aux vénérables lamas.
 Bénissez le mendiant pour qu'il sache rougir.
 Jeune fille Péta, liée par la pudeur,
 Ecoute un instant le chant de ton frère.
 Ta pudeur ignore ce qu'est la pudeur.
 Tu rougis de ce qui n'est pas honteux.
 Mais moi, ermite, je sais ce qui est honteux.
 Abuser du corps, de la parole et de la pensée me force
 à une rougeur extrême.
 Si on cessait de distinguer les sexes,
 Qui s'aviserait des marques qui les différencient?
 Les gardiens de la modestie et de la pudeur
 Ne sont pas le commun des hommes du monde.
 Honteuse est la vierge achetée à prix d'argent.

Honteux est le petit enfant tenu sur le sein.
 La cupidité et la méchanceté, fruits de l'hérésie,
 La mauvaise conduite et la ruse et le rapt,
 Les proches à qui l'on s'est fié et qui ont trompé :
 Voilà la honte. Mais personne n'y prend garde.
 Tous les ermites qui ont renoncé à cette vie
 Connaissent mieux le sens profond des choses.
 Par la pratique de la doctrine du Vajra
 L'homme naît à la vie religieuse.
 Il n'y a pas là de honte forgée par soi-même.
 C'est pourquoi ne prépare pas ta propre misère.
 Péta, et calme ton esprit. »

Je chantai ainsi. Péta, le visage assombri, m'offrit les condiments et les vivres qu'elle avait mendiés. Puis elle dit :

« Quoi que je fasse, mon frère n'écoute pas mes avis. Mais puisque je n'abandonne pas mon frère, mange toutes ces choses. Maintenant je vais essayer de récolter quelque chose. »

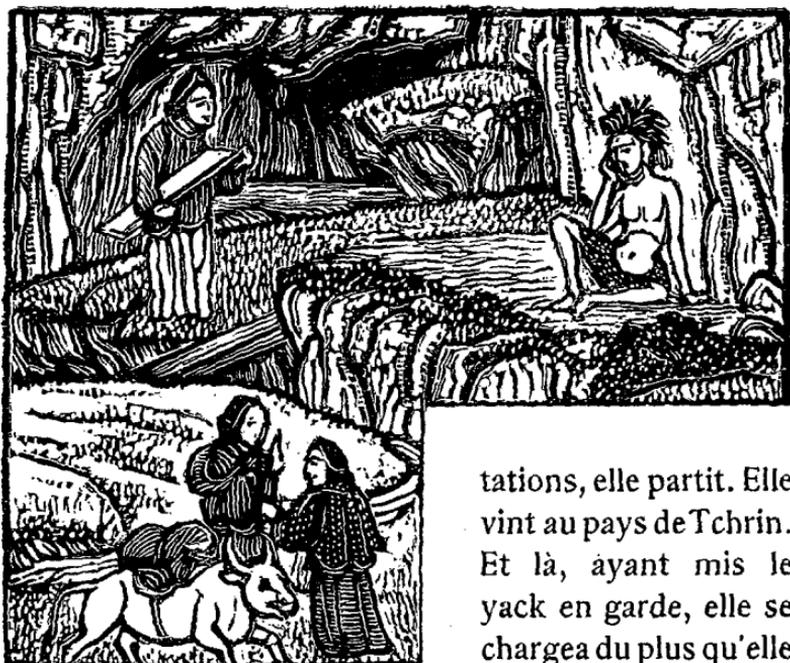
Et elle se préparait à partir. Je me demandais si je pourrais convertir Péta. Je lui dis : « Tant que ces vivres dureront, même sans faire œuvre de religion, demeure ici sans faire de péchés. » Pendant le temps qu'elle demeura, je lui expliquai la loi des causes et des effets autant qu'elle pouvait écouter.

Les dispositions de ma sœur à la croyance religieuse s'étaient un peu développées.



Cependant mon oncle était mort et, depuis, ma tante avait conçu un sincère remords. Ayant chargé une pièce d'étoffe sur un yack, et s'étant décidée après maintes hési-

*Mila
conv
sa ta*



tations, elle partit. Elle vint au pays de Tchrin. Et là, ayant mis le yack en garde, elle se chargea du plus qu'elle put et elle arriva.

Péta qui était devant la porte l'aperçut.

Dès qu'elle eut reconnu la tante elle s'écria :

« C'est parce que la tante nous a infligé toutes sortes de douleurs, que la mère et les enfants ont été séparés. »

Alors Péta tira le pont qui accédait à l'entrée de la grotte. Et la tante arriva au même moment de l'autre côté.

« Ma nièce, dit-elle, ne retire pas le pont. C'est ta tante qui est venue. »

Péta répondit :

« C'est bien pour cela que je l'ai retiré.

— Ma nièce, il est vrai. Mais maintenant un remords terrible est né en moi. Je suis venue pour vous retrouver, frère et sœur. C'est pourquoi dispose le pont. Si tu ne le disposes, va dire à ton frère que je suis venue. »

Moi, de l'autre côté du pont, je m'étais avancé sur un

promontoire de roche et me tenais au sommet. La tante me salua et me fit force protestations de son désir de me revoir. Je pensai à part moi : « Bien que ne pas la recevoir de suite ne soit pas agir en religieux, il faut d'abord que je l'éprouve. Et je lui dis :

« En général je ne me soucie d'aucun parent. Mais plus spécialement je ne me soucie pas de mon oncle et de ma tante. D'abord ils m'ont plongé dans la misère. Alors même qu'entré en religion j'étais venu mendier, ils m'ont maltraité. C'est pourquoi je ne me soucie ni de l'oncle ni de la tante. Le chant que je vais dire te le prouvera. Ecoute-le. »

Et je chantai ce chant de honte pour ma tante :

« O bienveillant à tous et compatissant,
 Marpa Traducteur, je me prosterne à tes pieds.
 Sois la famille du mendiant qui n'a plus de famille.
 O ma tante, te souviens-tu de ce que tu as fait?
 Si tu l'as oublié, écoute d'un cœur sincèrement repentant
 Le chant qui te le rappellera clairement.
 Au pays de Kyagnatsa du Koroun,
 Nous perdîmes, mère et enfants, notre père excellent.
 Alors nos biens nombreux nous furent enlevés et les
 misères nous furent données.
 Et nous fûmes dispersés comme un tas de grains avec
 un bâton.
 Vous, oncle et tante, nous avez envoyé des maux.
 De ce jour j'ai désespéré de tous mes proches.
 Mais particulièrement lorsque j'errais à l'extrémité du
 monde,
 Je me souvins de ma mère et de ma sœur et je revins
 au pays.

Ma sœur vivait, mais elle errait au loin.
 Sous le poids de la tristesse et de l'accablement,
 J'entrai dans une profonde méditation.
 Alors se fit sentir la faim des aliments nécessaires à
 la vie.

Et parti pour mendier, j'arrivai à la porte de ma tante.
 Voyant un vil ermite mendiant,
 Prompte à la colère et à la méchanceté,
 Elle excita et lança son chien contre moi.
 D'un pieu de tente se faisant un bâton,
 Elle frappa mon corps comme on bat les épis.
 Je tombai la face première dans une mare d'eau.
 Comme j'allais perdre la vie précieuse,
 Elle cria qu'elle tirerait la moelle de mes os.
 Elle m'appela honte de ma famille.
 Mon cœur accablé par ces affreuses paroles
 Fut désespéré de douleur et soulevé d'indignation.
 Le souffle haletant, je ne pouvais parler.
 Bien que je n'en veuille plus, tu as volé par mille ruses
 ma maison et mes champs.

L'âme d'un démon habite le corps de ma tante.
 De ce jour j'ai désespéré de ma tante.
 Puis quand j'arrivai devant la porte de mon oncle,
 Il me cria cette mauvaise parole indice d'une âme per-
 verse :

Voilà le démon destructeur du pays.

Et il appela les voisins à l'aide pour me tuer.

Par trois fois il m'invectiva.

Et une pluie de pierres me fut lancée.

Et un pont de flèches fut jeté jusqu'à moi.

Mon cœur fut frappé d'un mal qu'il ne put supporter.

A ce moment, j'allais mourir.

L'âme d'un bourreau habite le corps de mon oncle.

De ce jour j'ai désespéré de lui.
Il fut l'ennemi haineux de son faible neveu.
Ensuite, lorsque je méditais dans la montagne,
La fidèle Dzessé
Ne m'abandonna pas, mais eut pitié et vint me voir.
Ses paroles sages et aimantes
Consolèrent mon âme endolorie.
Avec des mets savoureux
Elle dissipa ma faim et ma soif de mendiant misérable.
J'ai pour elle une grande gratitude.
Mais elle n'est pas disciple faisant œuvre pie.
Dzessé vint, mais elle n'avait aucun intérêt à me re-
trouver.
La tante a encore moins de raison de me revoir.
Voici que maintenant elle revient à moi.
Mais il eût mieux valu venir à moi autrefois. »

Je parlai ainsi. La tante, pleurant et faisant maintes salutations, implora :

« Depuis lors tu n'as cessé d'avoir raison. Je demande mon pardon et je m'accuse sincèrement. Mon remords est terrible. Sans renoncer à l'amour de mes proches, je suis venue trouver mon neveu. N'importe comment j'ai voulu vous revoir, ô frère et sœur. Si vous ne me recevez selon mon désir, je me tuerai, et morte je resterai ici. »

N'osant lui refuser je disposai le pont. Mais Péta me dit tout bas qu'elle ne voulait pas rencontrer ma tante et que, même l'ordonnerais-je, elle ne m'obéirait pas. Je lui répondis :

« L'homme qui transgresse ses promesses en général est comme ceux qui boivent l'eau d'une même vallée; il est contaminé. Mais je ne violerai pas mon vœu de reli-

gion. Et parce que je suis un religieux, je recevrai la tante. »

Parlant ainsi je disposai le pont. Je reçus ma tante selon son désir. Je lui prodiguai les leçons sur la loi des causes et des effets. Elle se convertit de cœur comme de parole et elle devint une ermite faisant son propre salut par la pratique de la religion et par la méditation des formules.

Milarépa
répond
aux questions
de ses
disciples.

Ainsi parla le Maître.

A ce moment Répa-Lumière-de-Paix demanda au Maître :

« Maître, lorsque tu demandais l'instruction religieuse, tu montrais une grande dévotion envers le lama. L'instruction obtenue, tu as médité avec une grande force d'âme dans la montagne. Quel que soit l'effort de notre pensée, elle ne peut concevoir l'étendue de ton œuvre. Mais si nous y pensons, nous nous trouvons loin de pratiquer une pareille loi et alors, nous n'arriverons jamais à la délivrance. »

Parlant ainsi il pleurait abondamment. Le Maître lui répondit :

« Quand on pense aux douleurs de la transmigration et des enfers, il n'y aurait aucun risque à accroître encore et cette dévotion et cette force d'âme. Les courageux qui ont entendu la loi des causes et des effets, et qui croient en elle, sont tous capables d'une pareille force d'âme. Ceux qui ne croyant pas sont livrés à l'erreur ne renoncent pas aux huit lois du monde. C'est pourquoi il est important de croire à la loi des causes et des effets. Mais quand on a montré continuellement la marque de peu de croyance aux causes et aux effets, on aurait beau prodiguer les préceptes et les leçons sur

la vacuité, il serait par cela même difficile de croire à la vacuité et d'en avoir même la moindre notion. Mais après qu'on croit à la vacuité, sachant que celle-ci est elle-même son effet et sa cause, le sage mettra son zèle à départager en cause et effet son renoncement au mal et son adoption du bien (1). Et il croira que les causes et effets sont la base même de toutes les lois. C'est pourquoi il est de grande importance de pratiquer avec zèle et strictement le rejet du mal et l'accomplissement du bien.

J'ai d'abord été incapable de concevoir l'essence de la vacuité cependant que je croyais aux causes et à leurs fruits. C'est pourquoi après avoir accumulé les crimes, j'ai craint de ne pouvoir éviter les peines de l'enfer. J'ai donc rendu hommage et dévotion à un lama. Dès lors je ne pouvais manquer d'ardeur pour la méditation.

Vous aussi, agissez comme je vous le dis, selon les enseignements secrets que je vous donne présentement. Allez demeurer solitairement dans le désert. Et moi, vieillard, je vous promets que vous serez délivrés de la transmigration. »

Alors maître Bhiraja de Gnan dzong demanda :

« Maître précieux, il me semble que tu es le Porte-Sceptre incarné sous la forme humaine et que ces œuvres

(1) Cette phrase manque de clarté. Elle signifie que le bien et le mal sont aussi illusoire l'un que l'autre, mais que, cependant, la loi des causes et des effets doit nous guider dans le choix du bien. Il n'y a pas de bien absolu. Mais il y a des causes de moindre douleur et même de bonheur. Elles sont la pratique de la vertu. De plus, si le raisonnement discursif peut conclure à la non réalité, seul le renoncement, c'est-à-dire la mise en pratique de la théorie de la non réalité, ou son expérience, procure la conviction intime et définitive.

ont été accomplies pour la cause des créatures⁽¹⁾. Même s'il n'en était pas ainsi, ces œuvres accumulées pendant d'innombrables kalpas sont celles qui font les Mahāsattvas et leur évitent de rétrograder dans la transmigration. Pourtant tu as assumé de revivre et de t'adonner à l'ascétisme. Le Vénérable Maître montre de multiples preuves de ce que je dis. Car enfin, aucun de nous, pauvres hommes, ne peut rien embrasser par la pensée qui ressemble aux œuvres de dévotion que tu as prodiguées devant ton lama, ni à l'ascétisme que tu pratiques pour la Doctrine. Qui chargerait-on d'un pareil fardeau? Si par impossible il se présentait un tel homme, son corps ne pourrait supporter pareille épreuve. C'est pourquoi il est certain que tu étais quelque Buddha ou Bodhisattva auparavant. Et c'est ainsi que nous autres, bien qu'incapables de religion, et les créatures qui voient ton visage et qui écoutent ta parole, nous pensons que nous serons délivrés de la transmigration. Pour cette raison, ô Vénérable Maître, je te prie de nous dire si tu es le Porte-Sceptre, ou de quel autre Bodhisattva tu es l'incarnation. »

Le Maître répondit :

« Je n'ai jamais eu nouvelle de qui j'incarnerais. Quand même j'incarnerais les trois enfers, vous devez partout voir en moi le Porte-Sceptre et les autres Bodhisattvas, et recevoir leur bénédiction avec dévotion. Cette croyance que je suis une incarnation est une bonne opinion de moi. Mais il n'est pas plus grande hérésie que cette croyance. C'est parce que vous ne connaissez pas les effets de ma doctrine. D'abord la loi est si vaste que

(1) Le disciple croit que Milarépa était déjà sorti de la transmigration, mais qu'il s'est réincarné pour la cause des créatures.

quiconque eût été un grand pécheur comme je le fus dans ma jeunesse, et ayant ensuite cru aux causes et aux effets, eût renoncé au monde et eût médité dans la paix de son corps, de sa parole et de sa pensée, ne serait pas éloigné d'atteindre la Bodhi.

Mais plus particulièrement, si on a pu méditer sous la direction d'un lama marqué de sainteté après en avoir obtenu les formules et le pouvoir d'expliquer sans les obscurcir d'idées préconçues, mais jusqu'à les voir à nu, le sens réel et l'enseignement du plus court chemin des formules secrètes, alors on ne doutera plus si on sera Buddha ou non dans cette vie.

Mais si, coupable des dix vices et des cinq péchés inexpiables, on meurt subitement, il n'y a pas à douter si on renaîtra ou non dans les tourments de l'enfer. Et cela parce que sans croyance aux causes et aux effets, on manque de force morale.

Mais celui qui agit conformément à sa foi, croit aux causes et aux effets. Il craindra les douleurs de l'enfer. Dans son désir d'obtenir la Bodhi, il présentera son hommage à un lama. Ensuite il s'efforcera de méditer les formules. Enfin il s'appliquera à se maintenir dans l'état de spiritualité. Et alors il pourra même faire plus que moi. Si cet homme se présente, on le prendra également pour une incarnation de Buddha ou de Bodhisattva. C'est la preuve que vous ne croyez pas à la méthode rapide du salut par les formules secrètes. Croyez donc aux causes et aux effets. Rappelez-vous les causes et effets de l'histoire que je vous ai racontée, les châtiements de la vie mondaine, la peine qu'il y a à obtenir la condition d'homme, l'ignorance de l'heure de notre mort.

Pénétrez-vous du sens des formules secrètes. Moi

aussi je me suis infligé la privation de nourriture, de vêtement et de parole. J'ai fortifié mon âme. Et sans m'inquiéter des épreuves imposées à mon corps, j'allai méditer dans la montagne déserte. Alors la vertu de l'état de spiritualité se manifesta. Vous de même, suivez mon exemple de tout votre cœur. »

Ainsi parla le Maître. Tel est le septième chapitre où, pour obéir aux commandements de son lama, il renonce à cette vie et, cultivant l'austérité et l'ascétisme terribles, il se retire pour méditer dans la montagne.





CHAPITRE VIII

Alors Rétchung demanda :

« Maître, il n'est rien de plus merveilleux que tes œuvres, mais elles n'ont rien de risible. Jusqu'à présent nous avons eu sujet de pleurer et de gémir. Veuille nous dire maintenant quelles sont les actions qui donnent sujet de rire ⁽¹⁾? »

Le Maître répondit :

LES sujets de rire furent les résultats de ma méditation opiniâtre. J'ai été utile à la doctrine du Buddha par le truchement d'hommes et de non-hommes qui eurent le bonheur de se convertir et d'entrer sur la voie du salut. »

Rétchung demanda :

« Maître, quels furent les premiers de ces hommes et de ces non-hommes? »

Le Maître répondit :

« D'abord les non-hommes vinrent pour me tourmenter. Ensuite vinrent les hommes rassemblés comme disciples, puis les formes incarnées de la déesse *Tseringma*. Enfin vinrent les autres disciples hommes. *Tseringma* fut la non-homme propagatrice de ma doctrine; des

*Milarépa
cite
les noms
de ses retra:
et de ses
ermitages*

(1) Voir p. 38. Milarépa dit que son histoire donnerait à pleurer et à rire.

hommes du *Tibet Central* furent les propagateurs. »

Ainsi parla le Maître. Alors Répa de Séban demanda :
 « *Maître, les principaux de tes ermitages furent Laphyi et Tchubar. Hormis ces deux retraites et les précédentes, où as-tu encore médité? »*

Milarépa répondit :

« Au mont Jolmo Gangsra du Népal; dans six dzongs du dehors, célèbres en tous lieux, six dzongs personnels sans renommée, si dzongs secrets, faisant dix-huit. Puis dans deux autres dzongs, soit en tout vingt. Dans quatre grandes cavernes renommées en tous lieux, quatre cavernes sans renommée; celles-ci comprennent mes demeures antérieures. Enfin j'ai médité dans les autres petites grottes et lieux solitaires où sont réunies les conditions favorables. Et ainsi combinant en un seul l'objet médité, l'action de méditer et le sujet qui médite, je ne sais plus ce que ma méditation a été. »

Alors Réchung :

« *Le Maître a pitié de toutes les choses qui aboutissent au néant. Nous tes disciples et sujets, te devons une grande gratitude pour notre joie de comprendre et goûter définitivement un peu de ce qui est vérité et certitude.*

Veuille nous dire comme exemple pour l'instruction des convertis de l'avenir, chaque nom des grandes cavernes, des dzongs connus ou inconnus et des dzongs secrets où tu as médité. »

Le Maître répondit :

« Les six dzongs du dehors universellement renommés sont le dzong du néant *Roche-Blanche-Dent-du-Cheval*, *Smin K'yugs gribma*, *Bloc-de-Roche-Rouge*, *Dzong-Parfait-de-Ragma*, *Ciel-orné-de-Banderoles*, *Vajra-de-Roche-Grise*. Les six dzongs ignorés sont : *Tcheu lung Khiung*, *Soleil-de-joie*, *le Coucou-Solitaire*,

dzong-des-Bananiers-de-la-Grotte-de-Cristal, dzong-des-Choux-Savoureux, dzong-de-la-plant-du-pied-de-pierre. Les six dzongs secrets sont : *dzong-du-Ciel rempli-de-signes-terribles, Lion-de-la-caverne-du-Tigre, dzong-de-la-Caverne-cachée, Lotus-de-la-Grotte, Naga-de-la-Porte-des-Eléphants, Vajra-de-bronze-victorieux.* Les deux autres dzongs sont : *Soleil-de-la-grotte-heureuse et Ciel-des-Cimes.*

Les quatre grandes cavernes universellement renommées sont : *La-Grotte-Estomac-de-Nyanang, Défaite-des-Démons-de-Tchi, Langue-du-Yach-de-Tchin, Grotte-des-apparitions-du-Mont-Kailas.* Les quatre grottes sans renommée sont : *La-Grotte-du-Pied-qui-prend-Racine, Lumière-de-Ron, Manteau-de-soie-du-Mont-des-Chèvres, Grotte-de-Kouthang-et-de-Ron.*

Si vous allez méditer dans ces lieux vous y trouverez tous les avantages du désert. Pour que la transmission de ma doctrine soit bénie, allez donc méditer. »

Quand le Maître eut ainsi parlé, tous les disciples présents, hommes et dieux, et tous les auditeurs étrangers, remplis de tristesse, sentirent en leur cœur naître un repentir, une foi et une pitié sans bornes.

Ayant répudié l'attachement aux vanités terrestres des huit lois, ils se donnèrent aux joies de la pure doctrine. Les grands fils spirituels firent des louanges pour la doctrine des trois moyens (1) et pour les créatures, et ils se soumièrent à l'ascétisme et à la macération. Ils firent vœu de méditer dans la montagne sans relâche, avec une ardeur et une abnégation terribles. Les auditeurs divins promirent de protéger la doctrine.

(1) Corps, parole, pensée.

Même parmi les auditeurs étrangers, les meilleurs renoncèrent à la vie mondaine. Beaucoup d'hommes et de femmes ayant suivi le Maître pour le servir, se firent ermites méditants et convaincus de l'inanité du monde. Les auditeurs moyens firent vœu de méditer pendant quelques mois, quelques années. Les derniers mêmes, soit qu'ils renonçassent pour toujours à leurs vices, soit qu'ils fissent vœu de pratiquer à jamais la vertu, tous arrivèrent au but.

Ayant fixé par écrit toutes ces paroles que le Maître a dites plus haut, et les ayant arrangées sous forme de sūtra des œuvres profitables à la doctrine et aux créatures ainsi que des paroles mêmes prononcées par le Maître; je vais maintenant les développer un peu (1).

*Comment
Milarépa
rencontra
ses disciples.*

Il y eut trois grandes classes de sectateurs : les non-hommes exorcisés de leur nocivité; la secte des heureux fils spirituels conduits à la conversion et à la délivrance; enfin les auditeurs étrangers et libres, de toutes sortes, qui tournèrent la roue de la loi. Tous augmentèrent en nombre.

D'abord comment les non-hommes furent-ils apaisés? Mila apaisa par le chant « Lamadendrug » le roi démon Binayaka dans la vallée de la Roche Rouge. Ensuite pour obéir à Marpa il alla à Laphyi. A Tchuzan de Laphyi il chanta le chant qui apaisa le grand génie Ganesha.

(1) Ce qui va suivre jusqu'à la fin du chapitre n'est pas raconté par Milarépa lui-même mais par son biographe Rétchung. Cette longue nomenclature de noms d'hommes et de lieux est la table des matières du volume des chants de Milarépa. On aurait pu l'épargner au lecteur sans mutiler l'ouvrage. Il suffit de prévenir qu'on peut, sans inconvénient, passer de suite au chapitre suivant.

L'année suivante, à l'occasion de son voyage au chef-lieu de Laphyi, il chanta son célèbre chant des neiges. Ensuite pour obéir au lama, voulant aller au mont Palbar du Mangyul et à Yalmo Kangsra du Népal, il passa de nouveau par le Kongthang. Là, la Roche Lingoua le séduisit. Il s'y arrêta un moment et chanta le chant de la démonsse des Roches de Lingoua. Ensuite au dzong Parfait de Ragma, voisin du mont Palbar, il chanta le chant qui apaisa la déesse du lieu et le génie habitant le dzong Ragma.

Ensuite il demeura au dzong nommé Ciel-Orné-de-Ban-deroles. Il y fit œuvre utile pour nombre de non-hommes et d'hommes. Ensuite étant allé au mont Yalmo Gangsra, il demeura dans un repaire de lions appelé Caverne-du-Tigre, au sein d'une épaisse forêt de l'île Ceylan. Il y fit œuvre utile à quelques hommes et non-hommes. Puis il obéit à cette prophétie : « Tu iras au Tibet, et méditant dans la solitude des montagnes, tu agiras pour le bien des créatures. » Étant donc allé au Tibet, il demeura dans une grotte de la Plaine Centrale et chanta le chant des colombes.

Deuxièmement, comment rencontra-t-il ses fils spirituels ? Demeurant au dzong Vajra-de-Roche-Rouge, alors qu'il faisait œuvre utile aux créatures, la mère ermite Vajra lui prédit la venue de ses disciples en général, et particulièrement celle du disciple Rétchung-Pareil-au-Diamant qui héritera les formules d'origine divine. Et comme il demeurait au Kungthang, dans la grotte du Manteau-de-Soie du mont de La-Chèvre, il rencontra son fils spirituel Rétchung. Puis Rétchung étant allé dans l'Inde pour soigner une maladie, le Maître et le disciple se rencontrèrent de nouveau.

Puis il rencontra Tsaphurépa dans la grotte où Brillent-les-Colombes. Puis étant allé au dzong Parfait-de-Ragma, il y rencontra Répa-Buddha-Protecteur. Puis étant reparti, il demeura dans la grotte de Nyanang où il établit dans la voie de la délivrance Çakya-gun-qui-montre-du-Chagrin, déjà converti, et il lui donna l'investiture.

Ensuite il alla à Tago dans le Nord. Il rencontra Cent-mille-Drapeaux-de-Gloire aux trois plates-formes de l'escarpement de Tchung.

Revenant au caravansérail de Yäru dans le Nord, il rencontra Répa de Séban.

Ensuite étant allé mendier pendant l'automne, il rencontra Répa-Lumière-de-Paix à la source des Cent-mille-pièces-d'argent. Ensuite, à Tchen lung, ayant chanté son bâton de bambou, il rencontra Répa-qui-chasse-le-mal.

Ensuite, comme il demeurerait au mont Laphyi, il fut, selon la prophétie du lama, encouragé par les déesses. Sur le chemin du mont Kailas, il rencontra Saint-au-Souffle-Puissant. Étant arrivé et faisant le tour du sommet du Lovokororé il rencontra Gartchung Répa.

Ensuite, alors qu'il hivernait sur les pentes de neige au sommet du Hbri du Pourangs, il rencontra Répa dad ma ouang djug. Puis au printemps étant allé au mont Kailas, il chanta le Kailas où il se mesura avec le magicien Naro Bon tchong.

Ensuite, redescendu, il demeura de nouveau au Vajra-de-Roche-Grise et rencontra Rongtchong Répa. Ensuite, encouragé par les dieux, il vit en chemin le dzong-de-la-Caverne-Cachée. Demeurant là quelques jours, il fut suivi par un berger qui fut appelé Répa-Pasteur-de-Moutons et qui devint un savant. Ensuite il rencontra Répa ermite de Gjen au dzong Lotus-de-la-Grotte.

Ensuite pendant qu'il demeura au dzong Lang go lu dud et au dzong de-la-Caverne-Cachée, ces deux hommes le servirent.

Ensuite faisant le tour de Tchorodjrig, il rencontra Rétchungma. Puis comme il demeurerait chez les Mon à Gnychang gurta, il rencontra Répa-Chasseur. C'est celui-ci qui répandit la renommée du Maître au Népal. Et encouragé par un avertissement des dieux, le roi de Khatmandu honora le Maître.

Ensuite ayant été invité par Rétchung et par Répa-Ermite-de-gjen, le Maître demeura dans la grotte Do nyan yon de Laphyi et, l'année suivante, il habita la falaise de Tchen lung.

Ensuite étant allé à Tchubar, il prononça tour à tour ses trois incantations pour apaiser Tseringma. Ensuite étant descendu à Tchringing, il rencontra Répa-Sceptre-Puissant. Alors que Maître et disciples demeuraient dans la grotte Estomac-de-Nyanang, ils rencontrèrent Dharmabodhi de l'Inde dans le dzong du Népal. Et Dharmabodhi rendit hommage au Maître. Mais Darlo contesta par envie que sa renommée fût une preuve de sa véritable sainteté. Et le Maître le confondit par des prodiges. A la suite de cela il chanta des chants sur Rétchung et Tibu. Pendant ce temps il rencontra Mégonrépa à la Caverne-en-forme-d'Estomac. Au Faucon-Noir de Nyanang il rencontra Répa-Lumière-Brillante.

Ensuite le Maître se retira sur le sommet de la Roche-Rouge. Il aperçut Rétchung revenant de l'Inde et il alla à sa rencontre. Cela fut l'occasion du chant de la Corne-de-Yack et du chant de l'Hémione.

Ensuite étant allé à Tchubar il rencontra Répa Ermite-de-Glen de Dagpo. A la colline de La-Bienheureuse-Félicité, il rencontra le médecin sans égal de Dagpo qui est le

géloug Vajradhara (*), *Bodhisattva réincarné sous forme humaine pour la cause des créatures.*

Comme il demeurait au Petit-Tamarisk-de-Tchubar, il rencontra le moine Lotun qui le contredisait auparavant et qui devint son disciple. Puis comme il demeurait au dzong Soleil-de-la-Grotte-Heureuse, il rencontra Dretun Krachis bar. Parmi les moines non contemplatifs, il rencontra Likorphyaru qui l'avait suivi pour le servir.

Telles sont les circonstances dans lesquelles le Maître rencontra parmi ses disciples, huit fils spirituels, treize disciples intimes et quatre sœurs de ceux-ci, devant tous devenir vingt-cinq saints selon la prophétie.

Troisièmement, voici les rencontres dans les dzongs secrets, chantées sans ordre ni précision. D'abord il chanta quelques réponses à des questions de disciples et d'auditeurs. Au temps de Gampopa (2) il chanta le chant de la montagne des Bonpos. Puis étant allé au Nyanang il chanta la consécration et l'investiture. Ensuite à Tsarmar il chanta Chendormo et Legsséboum (3). Puis il chanta le chant Tchidrod thigs tchagsma.

Ensuite quand il alla avec Rétchung à Laphyi, il chanta la caverne Soumission des Démones et son excursion en dehors.

Étant remonté à la caverne il chanta La Grotte-sur-le-Point-de-s'Écrouler.

(*) Autrefois disciple du Buddha.

(2) Le même que le médecin de Dagpo.

(3) Deux disciples.

Enfin les auditeurs l'ayant invité, alors qu'il demeurait dans la grotte Estomac-de-Nyanang, le Maître raconta son histoire et chanta le départ de Rétchung pour le Centre. Aidé par le dieu Qui-a-le-haut-du-corps-d'un-Lion, il chanta sa rencontre avec Tamba à Thongla. A Lasching il chanta un chant de pitié pour les morts en témoignage de reconnaissance à sa mère. Puis il chanta son testament aux auditeurs de Tsarma et aux habitants de Nyanang. Lors d'un voyage à Tchubar, il chanta le chant de Lhadje yang dé, habitant de Dingri. Quand il fut arrivé à Tchubar il chanta sur le nouveau départ (de Rétchung) pour le Centre. Il chanta le donateur Tchrachis tseg de Lhabro-du-Tchrin. Au donjon de Roche-de-Tchrin il chanta Dissèboun et les auditeurs à commencer par Konbyng.

Au sommet de la Roche-Rouge, il fut victorieux des démons. Là eurent lieu les demandes et réponses des incantations. Et tous ses disciples furent dans la joie. Puis il fit des transfigurations corporelles. Et comme il tournait la roue de la Loi renommée en tous lieux et celle qui est inconnue, par des moyens inimaginables il délivra ses disciples mûrs pour la consécration et heureux d'une joie sans fin. Ceux qui étaient à peine mûrs pour la consécration furent mis sur la voie de la délivrance. Les derniers mêmes, aspirant à la perfection, furent établis fermement en union spirituelle avec les maîtres et disciples Bodhisattvas. Les malheureux enfin, renonçant aux passions, s'efforcèrent à observer les lois divines et humaines en vue du paradis temporel.

Plein d'une compassion vaste comme le ciel, et faisant lumineuse comme le jour la doctrine du Buddha, le Maître protégea les créatures des douleurs multiples de la transmigration et de l'enfer.

Tous ces chants sont largement développés dans le Gourbounm (4).

Tel est le huitième chapitre où le Maître se rend utile à la doctrine et aux créatures par le fruit de ses méditations.

(4) Le livre des chants de Milarépa.





CHAPITRE IX

MORT DE MILARÉPA

ALORS que ces œuvres avaient été accomplies, il y avait à la cité de Tchrin un Maître appelé le Geshé⁽¹⁾ Tsaphoua, très riche et influent. Il était à la tête des habitants de Tchrin. Il faisait semblant d'honorer le Maître dans le moment. Mais dans la suite, succombant à l'envie et désirant confondre le Maître devant la foule des donateurs, il simulait des doutes et lui posait de multiples questions. La première lune de l'automne de l'année du Tigre-de-Bois, le Maître avait été invité à présider un grand banquet de bière à Tchrin. Le Geshé Tsaphoua s'y rendit également. Il salua le Maître, espérant que le Maître répondrait à son salut en présence de la multitude. Le Maître n'avait jamais salué personne, sinon son lama, ni répondu au salut de personne. Selon sa coutume il ne répondit pas au salut.

Le Geshé pensa : « Comment ! un donateur et docteur aussi savant que moi salue un sot ignorant et n'est pas salué en retour ! Je lui repaierai ma confusion. » Et il lui présenta un traité de dialectique en disant : « Maître, veuillez dissiper mon incertitude et m'expliquer cela mot par mot. »

Comme
Milaré,
mouru
empoison
par le
docteur
Tsaphou

(1) Prononciation de dgeçes, Ami de la vertu. Titre de certains hauts lamas.

Le Maître répondit :

« Tu sais bien l'explication de ces dialectiques. Cela signifie que celui qui a renoncé aux huit lois du monde est serein ; vainqueur de ses appétits, il est indifférent à la mort et triomphant de la subjectivité des choses (*), il médite dans le désert. A part cela, ces phrases apprises par cœur pour lesquelles tu demandes une réponse, ces phrases qui se succèdent ne sont pas nécessaires. Je ne les ai jamais apprises. Je les ignore complètement. Les saurais-je que je les oublierais. Écoute la preuve que j'en vais chanter :

Salut au traducteur Marpa.

Qu'il me bénisse pour que j'évite la controverse.

Que la bénédiction de mon seigneur pénètre mon esprit.

Que mon esprit ne soit pas troublé par ces choses.

Ayant médité la douceur et la pitié,

J'ai oublié la différence entre moi et les autres.

Ayant médité mon lama au sommet de mon âme,

J'ai oublié ceux qui commandent par l'influence.

Ayant médité mon Ydam en même temps,

J'ai oublié le monde grossier des sens.

Ayant médité les formules de la tradition orale,

J'ai oublié les livres de dialectique.

Ayant conservé la science du commun,

J'ai oublié les illusions de l'ignorance.

Ayant médité la formation des Trois Corps en soi,

J'ai oublié de songer à l'espoir et à la crainte.

Ayant médité cette vie et l'au-delà,

J'ai oublié la crainte de la naissance et de la mort.

(*) Ou ayant conquis le soi spirituel.

*Ayant goûté les joies de la solitude,
 J'ai oublié l'opinion de mes frères et amis.
 Ayant composé des vers pour la descendance,
 J'ai oublié de prendre part aux polémiques de doctrine.
 Ayant médité ce qui n'a ni commencement, ni négation,
 ni lieu,
 J'ai négligé toutes les formes des conventions.
 Ayant considéré le corps nirvanique des apparences,
 J'ai omis de méditer les créations de l'esprit.
 Ayant dédaigné sans feinte le discours,
 J'ai oublié l'usage de l'hypocrisie.
 Ayant choisi le corps et le langage des humbles,
 J'ai oublié le dédain et l'arrogance des personnages im-
 portants.
 Ayant fait de mon corps mon propre monastère,
 J'ai oublié le monastère de la ville.
 Ayant adopté l'esprit sans la lettre,
 J'ai oublié de disséquer les mots.
 Fais toi-même, puisque Maître, la démonstration de ton
 traité. »*

Il parla ainsi. Le Gesbé reprit :

« Il est possible que ce soit là le langage habituel de vous autres ermites. Si je le poussais de mon argumentation savante, ton discours ne pourrait plus avancer. J'espérais que tu étais bonnête homme. C'est pourquoi je t'avais salué. »

Ce discours ne plut pas aux donateurs. Ils lui dirent tous d'une même voix :

« Maître Gesbé, quelle que soit ta science religieuse, quels que soient tous ceux qui professent ta doctrine sur la terre, vous pesez moins qu'un seul poil follet du Maître. Reste donc à notre tête en gardant le silence.

Enrichis-toi autant que tu le pourras. Mais tu n'as pas le moindre parfum de religion. »

Comme tous étaient unanimes, malgré son irritation croissante, il ne pouvait lutter. Et son visage devint noir. Il pensa : « Milarépa agit et badine comme un insense qui ne sait rien. Par ses mensonges et son imposture il avilit la doctrine. En égarant les créatures il obtient de nombreux présents. Moi qui ai acquis tant de science, bien que le plus riche du pays et le plus influent, en matière religieuse je compte moins qu'un chien. Il faut que j'avise à cela. »

Il promit à sa concubine une grande turquoise qu'il avait. Puis il mêla du poison à du lait caillé et envoya sa concubine le porter à la Roche-de-Tchirin où se tenait le Maître. Le Maître savait que ses fortunés disciples étaient désormais assurés de la délivrance et que, même s'il ne prenait pas le poison, son temps de mourir était venu. Il savait aussi que cette femme n'aurait pas la turquoise avant qu'il n'ait bu. C'est pourquoi il lui dit :

« Je ne boirai pas ce breuvage maintenant. Rappelle-le plus tard et je le boirai. »

Se demandant si le Maître la soupçonnait, inquiète et honteuse, la femme s'en retourna.

« Gesbé, dit-elle, grâce à la double vue, le Maître a soupçonné et il n'a pas bu.

— S'il avait la double vue, il ne l'aurait pas dit de rapporter, mais il l'aurait dit de boire toi-même. S'il n'a pas dit cela, et s'il l'a dit de rapporter, cela prouve qu'il n'a pas la double vue. Prends cette turquoise, va trouver le Maître et fais en sorte qu'il boive. »

Et il lui donna la turquoise. Elle répondit :

« Tout le monde croit qu'il a la double vue, c'est donc certain. C'est pour cette raison qu'il n'a pas bu le breu-

vage. Je garantis qu'il ne boira pas maintenant. Je ne veux pas de cette turquoise. J'aurais trop peur pour faire cela avec assurance. C'est pourquoi je n'irai certainement pas. »

Le Gesbé répondit :

« Les laïcs sont persuadés qu'il a la double vue parce qu'ils n'ont pas lu les livres, et parce que ses mensonges les ont égarés. Dans mes livres les hommes doués de la double vue ne sont pas comme cela. Je te garantis qu'il n'a pas la double vue. Si je vois la preuve que tu lui as donné le breuvage, nous nous marierons. Car nous vivons ensemble depuis longtemps et il n'y a pas grande différence à manger peu ou beaucoup d'ail. En plus de cette turquoise tu auras la charge de tous mes biens du dehors et du dedans et nous partagerons les joies et les peines. Sois donc avisée. »

Elle, espérant que ces paroles seraient réalisées, mêla le poison au lait. Et elle le porta au Maître qui demeurerait à Bodekrachigang. Le Maître sourit et prit (le vase) dans ses mains. Elle pensa : « Comme a dit le Gesbé Tsaphoua, il ne semble pas avoir la double vue. » Comme elle pensait ainsi, le Maître lui dit :

« Est-ce là la turquoise qui te récompense de l'action que tu fais ? »

Confuse et épouvantée elle se prosterna.

Et d'une voix pleurante et tremblante elle dit :

« J'ai reçu la turquoise. Ne prends pas ceci. Rends-le moi. Je suis une femme qui ne sait à quoi elle pense.

— Que veux-tu en faire ?

— Je le boirai, coupable que je suis. »

Le Maître reprit :

« D'abord, j'ai trop compassion pour te le donner à boire. Ce serait contraire aux enseignements des Bodhi-

sattvas et en punition je retomberais au dernier degré. Mais surtout mon temps d'épreuve est fini et le moment est venu d'aller dans un autre monde. Ton poison par lui-même ne me ferait aucun mal et il est indifférent que je le boive ou ne le boive pas. Mais si je l'avais bu la première fois, tu n'aurais pas eu la turquoise comme salaire de ton crime, c'est pourquoi je n'ai pas bu. Maintenant que la turquoise est entre tes mains, pour satisfaire le désir du Gesbé et pour que tu aies gagné la turquoise, je boirai.

Quant aux arrangements dont vous êtes convenus à la suite de ceci, il n'en sera pas selon ton espoir. Le Gesbé a dit bien des choses sur ma conduite. Comme il n'a pas dit une seule parole vraie, vous auriez lieu dans l'avenir de vous en repentir. Repens-toi dès cette vie, purifie-toi et médite. Si tu ne le peux, au moins tant que tu vivras, ne commets plus de crimes semblables. Prie-moi et ma lignée spirituelle d'un cœur sincère. Vous deux avez à jamais renoncé au bonheur et acheté le chagrin. Je verrai si je puis effacer dès maintenant votre crime. Ne parle à personne de ceci tant que je ne serai pas mort. Après, tout le monde le saura. Bien que tu n'aies encore ni vu de tes yeux ni entendu de tes oreilles que mes paroles antérieures étaient vraies ; retiens bien celles-ci et vois si elles seront vraies quand sera venu le moment de croire en moi. »

Ayant ainsi parlé, il but. La femme rapporta ces paroles au Gesbé Tsaphoua. Il répondit :

« Toute parole n'est pas vérité. Tout ce qui est gras n'est pas tué. Il me suffit qu'il ait pris le poison. Maintenant rappelle-toi bien de te taire. »

Le Maître parla ainsi :

« Vous hommes de Nyanang et de Dingri tout d'abord; et tous les donateurs et croyants qui m'êtes attachés, apportez des offrandes et revenez auprès de moi. Et tous les autres hommes dans le monde, qui sans m'être attachés désirez me rencontrer, venez également. »

Tous les disciples répandirent ces paroles. Beaucoup de ceux qui les entendirent ne crurent pas que le Maître les avait dites. Mais les auditeurs, disciples et croyants attachés à la doctrine et les fortunés qui désiraient rencontrer le Maître, se réunirent à Tchubar. Alors pendant de nombreux jours le Maître leur parla de la loi des causes et des effets pour le commun et du sens absolu de l'essence des choses.

Pendant ce temps, quelques heureux disciples parmi les auditeurs virent manifestement le ciel rempli de dieux écoutant la parole du Maître. Beaucoup d'autres eurent l'intuition que le ciel et la terre étaient remplis de dieux et d'hommes écoutant la doctrine et ils étaient dans l'allégresse. A la vue de tous, la tente d'un arc-en-ciel apparut avec évidence dans un ciel limpide. Des instruments de sacrifices, parasols et étendards innombrables en nuages de cinq couleurs emplissaient le ciel. Une pluie de fleurs de cinq couleurs différentes tombait. On entendait des musiques ravissantes et on sentait des parfums encore inconnus. Les auditeurs moyens ayant le sentiment de ces prodiges, demandèrent au Maître :

« Nous avons la pensée que le ciel et la terre sont remplis de dieux et d'hommes écoutant la parole et nous en sommes ravis de bonheur. Quelle est la raison de ces prodiges ? »

Le Maître répondit :

« Il y a peu de monde ici en dehors de vous autres auditeurs qui avez obtenu la condition humaine et les audi-

teurs fortunés. Les auditeurs célestes qui remplissent l'espace en m'offrant les cinq hommages divins font naître en vous la joie. Telle est la cause des prodiges dont vous avez le sentiment et de ceux que vous voyez manifestement.

— Alors, dirent-ils, pourquoi ne voyons-nous pas certains prodiges ?

— Parmi les dieux il est des Anāgamin (Qui ne renaissent plus) et beaucoup ont atteint les dix degrés.

Pour les voir, il n'est jamais besoin de l'œil de chair. Mais il faut absolument réunir les deux accumulations⁽¹⁾ et réprimer les passions des deux ignorances. Si vous voyiez les premiers parmi les dieux, ceux qui ont obtenu les dix degrés, vous verriez la cour des dieux qui les suit. Si vous voulez voir les dieux, efforcez-vous à accumuler (des mérites) et à vous purifier. Si vous faites cet effort, vous verrez les dieux en vous-mêmes. » Et il chanta ce chant sur la manière de voir les dieux :

« Salut, ô Marpa plein de grâces !

Bénis ta descendance pour qu'elle soit nombreuse.

Les auditeurs divins

Venus du séjour fortuné des dieux

Pour écouter l'ermite Milarépa,

Et qui remplissent un ciel sans limites ;

A part les possesseurs de cinq yeux,

Quels hommes du commun les verraient ?

Moi je les vois tous clairement.

Cependant pour le commun des hommes,

Il y a des hommages rendus aux dieux maîtres des hommes ;

(1) De mérites et de savoir.

*Le ciel est rempli de l'éclat de l'arc-en-ciel ;
 Une pluie de fleurs tombe en hommage aux dieux ;
 Le parfum de l'encens embaume et une musique harmo-
 nieuse se fait entendre.*

*Tous se sentent une estime heureuse les uns pour les
 autres.*

*Telle est la grâce du lama Kadjupa. Si vous voulez
 que cette grâce vous fasse voir les dieux et les génies
 qui écoutent ma parole, écoutez mon chant :*

*Par la force des péchés accumulés dans vos vies anté-
 rieures,*

Vous aimez le péché depuis le jour où vous êtes nés.

Ne voulant d'aucune vertu,

Dans la vieillesse même votre esprit est pervers.

Vous recueillez le fruit de vos œuvres

Si vous vous demandez si vos péchés seront remis.

Votre désir de vertu efface vos péchés.

Mais celui qui commet le péché sciemment

Échange une aiguille de nourriture contre la honte (').

Celui qui se pose en conducteur des autres

Et ne sait lui-même où aller,

Fait du tort à lui-même et aux autres.

Si vous voulez fermement éviter la douleur,

Évitez toute malveillance envers votre prochain.

Mais la confession de vos péchés antérieurs

Aux pieds des dieux et d'un lama,

La promesse de n'en plus commettre à l'avenir,

Sont la formule pour se purifier rapidement.

La plupart des pécheurs sont astucieux,

(') C'est-à-dire qu'il fait un marché désavantageux.

*Ils aiment à tergiverser et à errer.
 S'ils ne montrent aucune disposition religieuse
 Cela prouve qu'ils sont encore chargés de péchés.
 Que ceux-là refassent pénitence encore et encore.
 Et qu'ils s'efforcent sans relâche
 A amasser des mérites et à dissiper leurs ténèbres.
 Si vous faites ainsi vous verrez non seulement
 Les dieux venus écouter avec bienveillance,
 Mais encore le plus excellent de tous les dieux,
 Le Buddha qui est en vous-mêmes.
 Si vous voyez cela, vous verrez aussi
 Le spectacle de la transmigration et de la délivrance.
 Et vous aurez achevé toutes les œuvres. »*

Parmi les auditeurs, dieux et hommes, assemblés en ce lieu, les meilleurs arrivèrent à une vision durable et nette de leur corps nirvanique. Les moyens eurent la claire notion de l'impermanence et furent mis sur la voie de la délivrance. Il n'y en avait pas qui ne fussent spirituellement en progrès vers la perfection. Alors le Maître leur dit :

« O vous moines et disciples, dieux et hommes assemblés, notre rencontre a été la réponse à nos vœux de nos existences antérieures. Nous nous sommes reconnus à notre commun idéal. Maintenant que je suis vieux, je ne sais si je vous reverrai encore dans un âge encore plus avancé. Retenez courageusement dans votre cœur les enseignements que je vous ai donnés. Si vous faites ainsi, partout où je serai dans les champs de la Bodhi, vous renaîtrez les premiers de mes disciples. Réjouissez-vous donc. » Il parla ainsi.

Les auditeurs de Nyanang se demandèrent si cette façon de parler du Maître ne signifiait pas son départ

prochain pour la cause d'autrui. Ils le prièrent instamment, s'il en était ainsi, qu'il voulût bien partir de Nyanang pour le ciel. Et que s'il n'en était pas ainsi, il voulût bien de toute façon y revenir une fois. Priant ainsi, remplis de foi et d'amour, ils lui prenaient les pieds et faisaient entendre des pleurs et des gémissements. De même les auditeurs de Dingri prièrent avec instance le Maître de venir dans leur pays. Le Maître leur dit :

« Je suis vieux et n'irai ni à Nyanang ni à Dingri. J'attendrai ma mort du côté de Tchrin et de Tchubar. Allez et priez. Nous nous retrouverons dans la patrie des dieux.

— Alors, si le Maître ne vient pas, qu'il prie pour que ces pays où le Maître a passé autrefois soient bénis ; pour que ceux qui ont vu son visage et entendu sa parole le retrouvent un jour. Qu'il prie pour toutes les créatures. »

Le Maître leur répondit :

« Je vous remercie des vivres dont vous m'avez fait aumône par foi en moi. Je vous ai remerciés en formant vos esprits et en vous prêchant la Loi. Comme je suis un ermite qui ai réalisé les vérités que j'ai dites, il sied que je fasse une prière pour votre bonheur en ce monde et dans l'autre. »

Et il chanta ce chant :

*« Je me prosterne aux pieds du traducteur Marpa
Père protecteur des créatures et dispensateur de leur salut.
O mes disciples assemblés, écoutez-moi.
Vous avez été pour moi pleins de grâces.
Moi aussi je serai pour vous plein de grâces.
Que Maître et disciples également reconnaissants
Se retrouvent au paradis d'Indra.*

Que tous les donateurs ici présents,
 Aient longue vie et bonheur.
 Que sans être induits au mal,
 Ils n'agissent que selon la doctrine.
 Que ce pays soit fortuné,
 Sans maladie ni guerre,
 Mais avec de riches moissons et une chance croissante.
 Qu'il fasse toujours œuvre de religion.
 Puissè-je retrouver dans le paradis d'Indra
 Mes visiteurs et mes auditeurs,
 Ceux qui se rappelleront mon histoire,
 Ceux qui l'ont seulement entendue ainsi que mon nom.
 Que ceux qui imiteront mon histoire,
 Ceux qui la demanderont et l'écouteront,
 Ceux qui la liront et la vénéreront,
 Que ceux qui la continueront dans leur vie,
 Me retrouvent dans le paradis d'Indra.
 Que tous les hommes de l'avenir,
 S'ils sont capables de méditer,
 N'en soient pas empêchés
 Comme je le fus à force d'ascétisme.
 Ceux qui pratiquent l'ascétisme pour la doctrine
 Récoltent des mérites innombrables.
 A celui qui exhorte à entrer dans cette voie
 La gratitude est immense.
 Celui qui a entendu mon histoire
 Reçoit une bénédiction infinie.
 Après que cette triple bénédiction assure le salut
 Par l'audition de mon histoire;
 Puisse le seul désir de l'entendre réaliser aussi la déli-
 vrance,
 Que mes demeures et mes lieux de repos,
 Que les menus objets que je possède,

*Là où ils iront apportent le bonheur.
 Puissé-je embrasser tout l'espace
 Comme lui-même embrasse la terre, l'eau, le feu et le vent.
 Que les dieux, les Nagas et les huit classes de génies,
 Que la foule des génies locaux,
 Sans proférer de paroles nuisibles,
 Exaucent les désirs en harmonie avec la Doctrine.
 Que les êtres vivants, les insectes,
 Sans qu'un seul tombe dans la transmigration,
 Soient tous sauvés par moi ! »*

A ces mots, les auditeurs montrant une grande joie doutèrent que le Maître dût mourir. Les auditeurs de Nyanang et de Dingri lui demandèrent sa bénédiction et ils prièrent avec plus de ferveur qu'ils n'avaient jamais fait. Les auditeurs rentrèrent chacun dans sa demeure et aussitôt l'arc-en-ciel et les autres visions s'évanouirent. Alors les gens de Tchrin ayant fait appel à l'influence de Répa-Lumière-de-Paix et des autres fils spirituels, les pressaient de leurs prières. Et le Maître s'établit dans une grotte de méditation qu'il avait bâtie au sommet d'une roche vénéneuse et qui était la tête dressée du naga qui nuisait à Tchrin. Quand il eut fini de prêcher aux donateurs de Tchrin, le Maître dit :

« Si quelques moines ont quelques doutes à éclaircir sur mes enseignements, qu'ils se hâtent, car je ne suis pas assuré de demeurer encore longtemps. »

Alors dans les rangs des moines assemblés autour du Maître pour le questionner, Répa-Ermite-de-Hbri et Répa-Ermite-de-Seban demandèrent :

« A en juger par les paroles du Maître, nous ne croyons pas qu'il doive mourir. Peut-être sa vie n'est-elle pas terminée. »

— *Ma vie est finie et ma tâche est épuisée. Je vais montrer les signes que je dois émigrer.* »

Quelques jours après, le Maître montra des signes de maladie. Répa-de-Gnandzong lui dit :

« *Pour cette maladie, nous, disciples et sujets, offrirons des sacrifices aux Ydams, aux dieux et aux Protecteurs. Il serait bon aussi que nous offrions au Maître des remèdes avec cérémonies.* »

Et il appelait les donateurs pour commencer les préparatifs quand le Maître lui dit :

« *Attendu que pour tout ermite en général, la maladie est une exhortation à la vertu, sans faire aucune cérémonie, je suivrai ma voie, maladie ou mort. En particulier, parce que moi, Milarépa, j'ai achevé depuis longtemps les cérémonies usitées par mon gracieux maître Marpa, je n'ai besoin d'aucun secours ni de foule. Parce que j'ai plié des ennemis à devenir des amis de cœur, je n'ai pas besoin de cérémonies. Je ne veux ni victimes expiatoires ni appels du tambour. Les démons des maladies ayant montré leurs visages ont rempli leurs fonctions et sont devenus protecteurs de la religion. Je n'ai donc pas besoin d'exorcismes. Je ne veux pas du remède composé des six simples, car la maladie des cinq poisons me devient l'aurore des cinq célestes sagesse. Je ne veux donc pas de remèdes. Maintenant mon temps étant venu, mon corps doit se transformer et n'a besoin d'aucune cérémonie. Les hommes du monde doivent expier leurs péchés ici-bas par la douleur de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort. Ils ne l'évitent ni par les remèdes ni par les cérémonies. Ils doivent la souffrir inexorablement sans aucun moyen de revenir en arrière, soit par la puissance du roi, les prouesses des héros, la beauté du corps, les biens du riche, ni par les ressources*

de l'intelligence, ni par un habile plaidoyer. Si, effrayé de cette douleur, on désire la joie, j'ai un moyen et un rite secret pour éviter cette douleur et obtenir le bonheur éternel.

— *Veuille nous le donner.*

— *Eh bien! Les œuvres temporelles étant dispersées, les ouvrages étant détruits, les unions séparées, ce qui est né devant mourir; il faut dès le début vous convaincre que cette douleur inévitable est votre propre ouvrage. Mais sans entasser, ni bâtir, ni unir, n'adopter que les vérités non contingentes selon la direction d'un lama éminent, tel est le moyen et le meilleur rite. De plus, je vous léguerai plus tard mon testament. Ne l'oubliez pas.»*

Répa-Lumière-de-Paix et Répa-de-Gnandzong reprirent :

« *Si le Maître était en bonne santé, il vivrait encore pour la cause des créatures. Si même il n'accède pas à cette prière, nous lui demandons de faire une incantation et de prendre des remèdes rituels afin que nous n'ayons pas de remords.»*

Le Maître répondit :

« *Si mon temps n'était pas venu, je pourrais faire comme vous deux me dites. Mais faire de profondes incantations pour prolonger sa vie sans bénéfice pour les créatures, c'est offenser les dieux de la sagesse comme un roi qu'on ferait descendre de son trône pour balayer.*

N'usez jamais des formules secrètes pour vous-mêmes dans cette vie. Les créatures non éclairées ne manquent pas. J'ai continuellement usé des formules secrètes pour la cause des créatures quand j'étais dans le désert. En voilà donc assez.

Mon esprit ne peut plus changer de nature. Ce rite

suffit. Les remèdes de Marpa extirpent de leurs racines les cinq péchés. Ces remèdes me suffiront.

Mais si vous n'avez pas suivi la voie des épreuves, si, étant religieux, vous ne vous en contentez pas, si votre temps n'est pas encore venu, et si vous n'arrivez pas à la perfection, alors il n'y a pas péché à employer les remèdes et les cérémonies. Ils sont opportuns pour remédier à un accident soudain. C'est ainsi qu'autrefois Bhagavat, pensant aux créatures souffrantes, montra sa main au docteur Jonnu (Kumāra) et prit ses remèdes. Mais quand son temps fut venu, bien que Buddha, il mourut. A moi aussi mon temps est venu. C'est pourquoi je n'aurai ni remèdes ni cérémonies. »

Parlant ainsi, il ne prit aucun remède. Alors les deux disciples Répa demandèrent :

« Si le Maître nous quitte certainement pour la cause des créatures, comment honorer ses funérailles et comment rendre hommage à son cadavre ? De quelle manière faire les figurines et les stupas ? Qui mettre à la place du Maître et quelle offrande lui faire à l'anniversaire ? Veuillez nous dire expressément quelles auditions, pensées et méditations les disciples devront entreprendre. »

Le Maître répondit :

« Par la grâce de Marpa, j'ai accompli l'œuvre de délivrance. Il n'est pas certain qu'un ermite affranchi par les trois moyens (corps, parole, pensée) persiste sous forme de cadavre. Je n'ai donc pas besoin de stupas ni de figurines de terre. Je n'ai aucun monastère attitré, donc pas de siège à léguer. Adoptez pour vous-mêmes les montagnes arides, couvertes de neige et inhabitées. Consacrez-vous à l'amour des êtres des six classes. Au lieu de figurines, consacrez-vous à la méditation des quatre parties du jour. Comme stupas, érigez les drapeaux de la per-

fection par toutes les doctrines. Comme célébration d'anniversaire, priez du fond de votre cœur. Comme voie à suivre après ma mort, rejetez tout ce que l'égoïsme fait paraître ami et qui nuit aux créatures. Faites au contraire ce qui paraît péché mais profite aux créatures, car c'est œuvre religieuse. Celui qui sachant ces choses les oublie et commet les fautes sciemment, sera précipité dans les profondeurs de l'enfer. C'est pourquoi méditez la pensée que la vie est courte et que la mort n'est pas annoncée. Décidez ou refusez de risquer votre vie selon que vous saurez s'il y a vertu ou péché. En un mot, agissez de manière à ne pas rougir de vous-mêmes. Si vous faites ainsi, quand même iriez-vous à l'encontre de quelques livres, mais si vous n'allez pas à l'encontre de la pensée de mes prédécesseurs, ce qui résume tout ce que je vous ai enseigné, j'aurais, vieil homme, réalisé mes désirs. Si cela a comblé mes désirs, cela suffira également à terminer l'œuvre de votre délivrance. Hors de cela, tout ce qui satisfait les désirs de ce monde est inutile. »

Ayant ainsi parlé, il chanta ce chant des choses utiles :
 « Je me prosterne aux pieds du Traducteur Marpa,
 Disciples rassemblés en ce lieu,
 Ecoutez ce chant de testament
 Du vieil ermite Milarépa.
 Moi ermite Milarépa,
 Par la grâce de Marpa de La-Roche-du-Sud,
 J'ai achevé toutes mes œuvres.
 Vous tous, disciples et moines,
 Agissez selon la parole que vous aurez entendue.
 Et vous accomplirez dans cette vie
 Une grande tâche pour vous-mêmes et les autres,
 Afin de réaliser le dessein de mes prédécesseurs et de moi.
 Hors cela, nulle autre action

*Ne convient à la cause de soi et des autres.
 Car si vous ne satisfaites mon désir,
 A quoi bon demander l'initiation,
 A un lama héritier de la tradition?
 A quoi bon la lettre des Tantras,
 Sans l'esprit de la doctrine?
 A quoi bon méditer des formules,
 Si on ne renonce aux œuvres du monde?
 A quoi bon les cérémonies,
 Sans soumettre son corps, sa parole et sa pensée à la doctrine?
 A quoi bon méditer sur la patience,
 Si elle ne répond aux injures?
 A quoi bon les sacrifices,
 Si on ne renonce à la partialité et à la haine?
 A quoi bon les aumônes,
 Si on n'arrache la racine de ses désirs?
 A quoi bon tenir au rang,
 Si on ne sait la parenté entre les six classes d'êtres?
 A quoi bon ériger des stupas,
 Si la foi ne grandit dans votre âme?
 A quoi bon mouler des figurines,
 Si on ne peut méditer les quatre parties du jour?
 A quoi bon célébrer mon anniversaire,
 Si vous ne priez du fond du cœur?
 A quoi bon souffrir la douleur,
 Si vous ne gardez mes préceptes dans vos oreilles?
 A quoi bon contempler mes reliques,
 Sans respecter ce qu'a été ma vie?
 Sans dégoût du monde ni repentir,
 A quoi bon la vertu du renoncement?
 Sans méditer la préférence d'autrui à soi-même,
 De quoi sert la pitié en bonnes paroles?*

*Sans renoncement aux désirs mauvais,
 A quoi bon rendre des services?
 A quoi bon de nombreux disciples,
 S'ils n'obéissent à toutes mes paroles?
 Laissez toute action inutile,
 Elle ne pourrait que nuire.
 Ermite ayant rempli ma mission,
 Je n'ai plus besoin de rien. »*

Par ces paroles, les disciples furent convaincus.

Comme le Maître montrait des signes de maladie toujours plus graves, le Gesbé Tsaphoua apporta un peu de viande et de bière, et faisant semblant de s'intéresser à sa santé, il dit au Maître :

« Il est vraiment fâcheux qu'une pareille maladie tombe sur un saint tel que le Maître. S'il est possible de la partager, partage-la entre tes disciples. S'il y a moyen de l'échanger, tu peux la passer à un homme comme moi. Mais comme c'est impossible, que faire? »

Le Maître sourit et dit :

« Tu sais fort bien si ma maladie n'a point de cause et si elle n'est pas provoquée. D'abord la maladie d'un homme du commun ne ressemble pas à la maladie d'un religieux. Pour cela seul je devrais la garder. Mais principalement ma maladie est un ornement. »

Ayant ainsi parlé, le Maître chanta :

*« Le monde et la délivrance sont visibles en pleine lumière.
 Mes mains sont liées dans leur geste
 Par le scellement du grand sceau.
 J'ai la supériorité de l'indifférence.
 Mon audace ne connaît pas d'obstacle.
 Les maladies, les mauvais esprits, les péchés, les misères,*

Ornent l'ermite que je suis.

Ils sont en moi artères, semence et fluides.

Les présents me sont ornements de symboles.

Puisse le méchant être absous de ses crimes.

Cette maladie qui me pare grandement,

Je puis la transférer, mais n'ai pas de raison de le faire. »

Le Gesbé pensa : « Il doute si je lui ai donné le poison. Il n'est pas certain. Bien qu'il ait motif de transférer sa maladie, il ne le peut certainement pas. » Pensant ainsi, il dit :

« Si je savais d'où provient la maladie du Maître, et si c'est un esprit malin, je l'exorciserais. Si c'est un désordre de santé, je te guérirais. Mais j'ignore ce que tu as. Si donc tu peux transférer ta maladie, transfère-la-moi. »

Et le Maître l'abusant lui dit :

« Une certaine famille est possédée du démon de l'envie qui est le plus grand de tous. C'est lui qui a troublé ma santé. Tu ne pourrais ni exorciser le démon ni guérir la maladie. Si je partageais ma maladie avec toi, tu ne pourrais la supporter un seul instant. Je ne la transférerai pas. »

Le Gesbé pensa : « Il ne peut transférer et il dissimule. » Et il insista : « Transfère-la quand même. »

« Eh bien, je ne te la transférerai pas, mais je la transférerai à cette porte. Regarde bien. »

Et il transféra à la porte de la cellule. Aussitôt la porte craqua et, sur le point de se briser, elle se gondola en tous sens. En même temps, le Maître était guéri. Le Gesbé se demanda si c'était un mirage de ses yeux et il dit :

« Etrange ! Transfère donc à moi-même. »

— *Eh bien, je vais en faire goûter un peu au Gesbé.* »
 Il reprit le mal à la porte et le passa à Tsaphoua.
 Celui-ci se pâma de douleur. Paralysé, étouffant, il était
 sur le point de mourir. Alors le Maître reprit une grande
 partie de la maladie et dit :

« *Peux-tu supporter seulement la moitié de ma
 maladie ?* »

Le Gesbé plein du remords d'avoir infligé une pareille
 souffrance se jeta aux pieds du Maître en sanglotant :

« *O Précieux Maître, ô saint, c'est bien comme tu l'as
 dit, un possédé qui t'a fait ce mal. Je t'offre tous mes
 biens et veuille m'éviter le châtement de mon crime.* »

A cet aveu sincère, le Maître, rempli de joie, retira au
 Gesbé le reste de la maladie et dit :

« *Durant ma vie j'ai refusé les biens et les domaines.
 Maintenant que je vais mourir, je ne désire ni domaines
 ni biens. Reprends tes présents. Désormais au prix
 même de ta vie, ne viole plus la doctrine. Je vais prier
 pour que tu ne sois pas puni de ton forfait.* »

Et le Maître chanta :

« *Je me prosterne aux pieds de Marpa prédestiné.
 Puissent même les cinq péchés inexpiables
 Être effacés par le repentir.
 Que soient effacés les péchés de tous les êtres,
 Par la vertu de mes mérites
 Et par celle des Buddhas des trois époques.
 Que toutes tes douleurs
 Soient prises et effacées par moi.
 J'ai pitié de celui qui offense
 Son maître, son père et sa mère.
 Que le châtement de sa conduite
 Soit pris et effacé par moi.*

*Qu'en tout temps et en toute circonstance
 Il évite les compagnons de vice.
 Mais que dans les vies à venir
 Il rencontre des compagnons de vertu.
 Qu'il évite sous les dehors trompeurs
 Les mauvaises pensées qui ruinent les mérites.
 Que toutes les créatures atteignent
 A la perfection de leur âme.*

A ces mots le Gesbé fut comblé de joie et dit :

« Comme l'a ordonné le Maître, à l'avenir je ne ferai rien qui soit contraire à la doctrine, mais je m'apaiseraï dans la méditation. Autrefois j'ai péché à cause des richesses. Aussi je ne veux plus de mes biens. Si le Maître les refuse, il faut que ses disciples les prennent pour subvenir à leur méditation. »

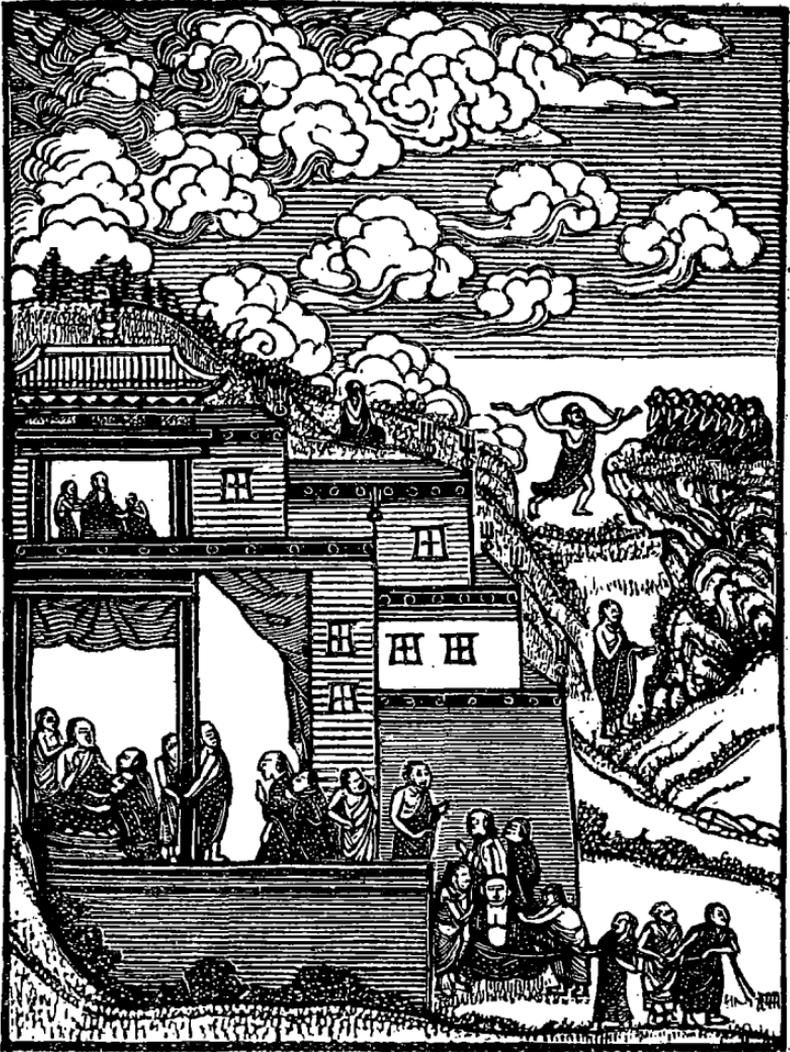
Comme le Maître ne les acceptait pas, les disciples les acceptèrent. Ces biens furent employés postérieurement à célébrer l'anniversaire du Maître à Tchubar. Ensuite le Gesbé Tsaphoua renonça au monde et devint un bon religieux. Le Maître dit alors :

« J'ai voulu demeurer en ce lieu pour forcer ce pécheur au repentir et pour le convertir. Mais pour un ermite, mourir dans une ville serait comme mourir dans une maison de peuple pour un roi. Maintenant je vais à Tchubar. »

Répa de Seban dit :

« Le Maître serait trop fatigué par la maladie. Nous le transporterons dans un palanquin. » Le Maître répondit :

« Il n'y a pas de réalité dans ma maladie. Il n'y a pas de réalité dans ma mort. J'ai montré ici les apparences de la maladie. Je vais montrer à Tchubar les apparences de la mort. Pour cela il n'est pas besoin de palanquin.



Jeunes Répa, allez quelques-uns à l'avance à Tchubar. »
 Alors quelques-uns des jeunes Répa partirent en avant pour Tchubar. Mais le Maître était arrivé le premier à la grotte Briltche. Un autre Milarépa était parti, servi par les vieux moines. Un autre était à la Roche-Empoisonnée et montrait les apparences de la maladie. Un

autre était servi par les auditeurs venus pour le rencontrer à Tchubar. Un autre prêchait aux donateurs sur une éminence à la Roche-Rouge. A l'intérieur des maisons, un Milarépa se trouvait devant chaque habitant qui lui présentait des offrandes.

Alors ceux qui étaient partis à l'avance à Tchubar disaient :

« Le Maître est arrivé avant nous à Tchubar ! »

Les vieux moines disaient :

« Il a été servi par nous en chemin. »

A mesure que les autres arrivaient, chacun disait :

« Le Maître est arrivé. Il a été servi par nous. »

Quelques-uns dirent :

« Il est dans ma maison. »

Les auditeurs disaient :

« Il est en train de prêcher sur la Roche-Rouge. »

Chacun des adorateurs disait :

« Je l'ai invité dans ma maison à recevoir des offrandes. »

Tous apportaient des nouvelles différentes. Alors ils s'adressèrent au Maître et le Maître leur répondit :

« Vous avez tous raison. C'est moi qui vous ai joués. »

Puis il demeura à la Roche Briltché en montrant les signes de la maladie.

A ce moment on vit dans le ciel de Tchubar et au sommet des montagnes les mêmes signes qu'on avait vus lors du premier sermon, l'arc-en-ciel et le reste. Alors tous furent certains que le Maître allait partir pour un autre monde.

Répa-Lumière-de-Paix, le Maître de Gnandzong et Répa-de-Seban demandèrent :

« Dans quel monde le Maître pense-t-il aller ? Et nous, où irons-nous pour prier ? Quelles dernières

instructions le Maître nous donne-t-il ? Quelle règle devons-nous suivre ? »

Le Maître leur répondit :

« Priez là où vous serez. Partout où vous me prierez avec foi, je serai devant vous. Tout ce que vous demanderez, vous l'obtiendrez. Dans un instant j'irai dans le Paradis d'Indra pour retrouver le Bhagavat Immuable. Voici le testament que je vous ai promis : Après ma mort, vous remettrez à Rétchung qui doit bientôt venir, les biens que vous me connaissez, mon bâton et mon vêtement de toile. Ils lui seront le gage de la méditation du souffle ⁽¹⁾. Tant que Rétchung ne sera pas arrivé, ne touchez pas à mon corps. Ce chapeau du seigneur Maïtreya, ce bâton d'agaru noir, comme ils sont le présage d'un gardien de la doctrine par la méditation des dieux, donnez-le sans faute à Upatônpa. Lumière-de-Paix, prends cette coupe en bois. Ngnan-Dzongtônpa, prends cette coupe en crâne. Répa-de-Seban, prends ce briquet. Répa-Ermite-de-Hbri, prends cette cuiller en os. Autres disciples instruits, prenez chacun un lambeau de mon vêtement. Ce ne sont pas de grandes richesses, mais ce sont autant de présages.

« Maintenant voici mon principal testament des choses que vous disciples et auditeurs ne connaissez pas. Il y a, caché sous le foyer, tout l'or que j'ai amassé durant ma vie, et un écrit qui le répartit entre vous. Après ma mort, regardez et faites ce qui est écrit.

« Quant à la règle de méditation, quelques-uns se croient pleins de mérites parce qu'ils sont fiers d'être bons religieux. Ce n'est que de l'orgueil mondain. Il ne faut pas s'y abandonner. Donner l'aumône pour recevoir en

(1) État extatique favorisé par le contrôle de la respiration.

mille ce qu'on a donné en cent ; et bien que cela offense les dieux aux yeux de sagesse, cacher aux yeux des hommes sa misère morale ; et rechercher avidement les nectars de ce monde, c'est absorber le poison mêlé aux aliments. Sans boire le poison du désir de la gloire, ne cherchez pas à qualifier du nom de religieux ce que vous fait faire l'orgueil mondain. Ne poursuivez que la sainteté. »

Les Répa demandèrent :

« Si ces pratiques extérieures étaient profitables aux créatures, pourrions-nous les exercer ? »

Le Maître répondit :

« S'il n'y a pas d'attachement à son propre désir, vous le pouvez. Mais cela est difficile. Ceux qui sont pleins de désirs mondains ne peuvent rien pour la cause d'autrui. Ils ne font même rien de profitable à eux-mêmes. C'est comme si un homme emporté par un torrent prétendait sauver les autres. Nul ne peut rien pour les créatures sans connaître l'essence des choses. Pareil à un aveugle conduit par un aveugle on risquerait d'être entraîné vers les désirs. Puisque l'espace est illimité, puisque les créatures sont innombrables, vous aurez toujours l'occasion d'agir pour les créatures quand vous serez en mesure de le faire. Commencez par aimer votre prochain et désirez devenir Buddha pour sa cause. Prenez la dernière place. Vêtus de haillons, renoncez au vêtement, à la nourriture, à la parole. Chargez votre corps de besogne et votre esprit de devoirs. Telle est la cause d'autrui. Pour vous diriger dans cette voie, retenez bien ceci. »

Et il chanta ce chant :

« Salut au Seigneur Traducteur Marpa.

Ceux qui désirent connaître la doctrine et la pratiquer,

*Sans se fier à un lama prédestiné,
S'ils ne font que le respecter, ne seront que peu bénis.
Sans demander l'initiation profonde,
Sans prendre à témoins les Tantras
Mais liés par la lettre de leurs formules,
Ils ne trouvent dans les pratiques extérieures que raison
de s'égarer.*

*Celui qui ne médite les formules mystiques,
Et se dit renoncer au monde, est son propre tourment.
Celui qui ne combat la misère morale
Ne dit que paroles stériles et vides ;
Celui qui ne connaît la méthode mystique,
Malgré ses efforts, sera sans courage,
Celui qui ne connaît l'importance et les difficultés de la
doctrine profonde,
Malgré son courage, sera longtemps en chemin.*

*Celui qui n'amasse point de mérites,
Et ne pense qu'à son salut, récolte la transmigration ;
Celui qui ne dispense ce qu'il a amassé,
Aurait beau méditer, il resterait sans vertu.
Celui qui ne tire son contentement de lui-même,
N'amasse tant que pour enrichir les autres,
Celui qui n'a en soi la source du bonheur,
Ne trouve que douleur dans le bonheur extérieur.
Celui qui ne domine son démon de l'ambition,
Ne trouve que ruines et conflits dans son désir de gloire.
Le désir de plaire remue les cinq poisons.
Les désirs temporels séparent les amis les plus chers.
La grandeur de l'un est l'humiliation des autres.
Le silence sur soi évitera les conflits.
Protéger son calme et écarter le trouble
Amènera des compagnons au solitaire.
Prenez la dernière place et vous arriverez à la première.*

*Celui qui va lentement arrivera rapidement.
 Le renoncement produit de grands effets.
 Garder la voie secrète mène par le plus court chemin.
 La notion du néant engendre la pitié.
 La pitié abolit la différence entre soi et les autres.
 La confusion de soi et des autres réalise la cause d'autrui.
 Celui qui réalisera la cause d'autrui me retrouvera.
 Celui qui m'aura retrouvé sera Buddha.
 Moi, Buddha et disciples
 Prions sans distinctions d'une seule prière. »*

Il chanta ainsi. Puis il dit encore ces mots :

« Je ne sais si j'ai encore longtemps à vivre. Maintenant que vous m'avez entendu, faites comme j'ai fait moi-même. »

Il dit et demeura immobile.

C'est ainsi que parvenu à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le quatorzième jour du dernier mois de l'hiver de l'année du Lièvre de Bois ⁽¹⁾, sous la huitième constellation lunaire, au lever du soleil, le Maître montra les signes de la mort.



[(N. D. T.) L'ouvrage ne finit pas à la mort de Milarépa. Ce n'est pas l'ouvrage avec ses prières liminaires et sa pieuse conclusion que nous nous proposons de faire connaître, mais la biographie de Milarépa. Nous avons donné la biographie intégrale. Nous résumerons la suite qui a été composée pour l'édification des fidèles et nous détacherons des fragments de récits ou des chants posthumes qui méritent d'être respectés :

(1) Année 1115.

Aussitôt après la mort du Maître, les prodiges se multiplient dans le ciel. Les disciples et auditeurs des différents pays où le Maître a enseigné se disputent son cadavre. Mais une voix céleste les apaise : « A quoi bon vous disputer ses reliques puisque le Maître est dans l'absolu. Il n'a de corps que le corps nirvanique, un corps spirituel. Votre dispute insensée a pour objet une apparence. Priez tous et vous recevrez les vraies reliques bien que l'absolu n'engendre rien, mais par la vertu de vos mérites. »

*Des p
accompl
les fun
de Mi.*

Les disciples apaisés bâtissent le bûcher et y déposent le corps. Comme le corps rajeunissait et décroissait rapidement, les disciples qui devaient attendre le retour de Rétchung craignirent que le corps ne disparût et ils se hâtèrent de mettre le feu au bûcher. Mais le corps ne se consumait pas. Alors les voix réunies des déesses expliquent ce prodige aux disciples émerveillés. Elles confirment l'ordre qu'avait donné Milarépa d'attendre le retour de Rétchung. Elles leur enseignent l'inanité des cérémonies en l'honneur d'un Buddha qu'elles ne peuvent plus atteindre. Elles leur commandent de garder secrète la doctrine mystique. Elle n'est profitable aux créatures que pratiquée dans le silence et la solitude. La divulguer serait l'avilir sans profit.

Cependant Rétchung était au monastère de Lorodol. Le Maître lui apparut pendant son sommeil et lui parla. Alors Rétchung comprit à son réveil que le Maître était peut-être mort et il se hâta de partir. Il franchit miraculeusement en quelques instants une distance qui demande « deux mois de route avec un âne ». Parti au chant du coq, il arriva au lever du soleil au col du Spodje entre Dingri et Tchrin. Au sommet du Djaborjang les déesses lui annoncent la mort de Milarépa. Mais le Maître lui

apparaît comme il approche de Tchubar et Rétchung ne sachant que penser arrive à Tchubar et y trouve une foule dans les lamentations. Les jeunes moines qui ne le connaissent pas l'empêchent d'approcher du bûcher. Alors Rétchung chante au Maître des lamentations pleines de regret et d'amour.

Aussitôt la fraîcheur du visage s'évanouit et le corps est consumé par le feu. A ce signe, les disciples reconnaissent Rétchung. Et le Maître apparaissant avec son corps mystique, se leva sur son bûcher, un genou replié, écrasant la flamme avec sa main droite et soutenant sa joue avec la gauche (*).

Avec une voix sortie du fond de la poitrine, il chanta ces six stances essentielles et suprêmes :

« Rétchungpa semblable à mon cœur,
Ecoute ce chant de préceptes et de dernière volonté.

Dans l'océan de la transmigration des trois mondes,
Le corps irréel est le grand pécheur.
Tant qu'on s'inquiète de la nourriture et du vêtement,
Il n'y a pas de renoncement au monde.
Renonce au monde, Rétchungpa.

Dans la cité des corps irréels
L'âme irréelle est la grande pécheresse.
Soumise à la chair et au sang du corps,
Elle n'a jamais notion de sa propre nature.
Discerne la nature de l'âme, ô Rétchungpa.

Aux confins de l'esprit et de la matière (*)
La connaissance créée par soi-même est la grande coupable.

(*) C'est dans cette position que les peintures et les statues représentent le plus souvent Milarépa.

(²) Nous dirions le monde extérieur.

*Passant subitement d'une impression à une autre,
Elle n'a pas le temps de se rendre compte
Que ces impressions n'ont aucune origine propre.
Tiens-toi au sol ferme de la non-objectivité des choses.*

*Dans la dépendance réciproque de cette vie et de l'autre,
La mémoire aux enfers est la grande coupable.
Privée de corps, elle cherche l'association d'un corps (¹).
Elle n'a pas le temps de découvrir la non réalité du monde
sensible.*

Conclus au vide, ô Rétchungpa.

*Dans la cité décevante des six classes d'êtres,
L'aveuglement du péché est immense.
L'esprit suit l'impulsion de l'amour et de la haine
Il n'a pas le temps de percevoir l'égale inanité des choses.
Rejette amour et haine, ô Rétchungpa.*

*Au sein de l'espace immatériel
Le Buddha accompli suscite des images trompeuses,
Il a enseigné par la séduction du monde apparent.
L'esprit n'a pas le temps de concevoir le monde réel.
Néglige cet enseignement indirect, ô Rétchungpa (²).*

*Prie ensemble comme une trinité unique,
Lamas, ydams et dieux,
Réunis en un seul tout
Contemplation, méditation et consommation.
Accoutume-toi à ne faire qu'une chose
De cette vie, de la prochaine et des limbes.
Ceci est mon dernier enseignement.*

(¹) Le corps de parents.

(²) Le Buddha a indiqué la méthode négative qui fut la doctrine vulgaire ; Mila conseille à son disciple la méthode directe de l'ésotérisme, enseignement positif.

*Ceci est la fin de mon testament :
Après il n'y a plus rien, ô Rétchungpa. »*

Aussitôt ces paroles prononcées, le bûcher se transforme en un mausolée merveilleux que surmonte un stupa de cristal.

Les dieux chantent les louanges de Milarépa.

Les reliques dont s'emparent les déesses font l'objet des prières de Rétchung et de Répa-Lumière-de-Paix. Du Nirvâna le Buddha transcendant qu'est devenu Milarépa leur répond. Il les engage à discerner le vrai des apparences. Et comme le stupa de cristal était lui-même emporté par les dieux dans une apothéose, les disciples proféraient des paroles désespérées.

Alors une voix immatérielle pareille à celle du Maître se fit entendre dans l'espace :

« Que les disciples ne s'affligent pas, mais cherchent au pied de la roche la pierre funéraire Amolika et qu'ils la gardent comme relique. » Cette pierre est de nos jours à Tchubar.

Enfin, les disciples cherchent sous le foyer conformément à l'ordre du Maître. Il n'y avait pas d'or, mais un carré de soie de Benarès, un couteau effilé, une boule de sucre et cel écrit :

« Partagez cette soie et ce sucre avec ce couteau et distribuez-les aux créatures. Ils ne s'épuiseront jamais. Ceux qui goûteront de ce sucre et se vêtiront de cette soie seront sauvés de la douleur. Cette nourriture et ce vêtement ont été les miens pendant mes extases...

Ceci est ma nourriture de méditation. Je l'ai mangée durant ma longue vie. C'est la nourriture de compassion et sa vertu est double. Ceux qui en mangent n'entrent pas dans l'enfer de la faim.

Cette soie blanche est le vêtement de la sagesse et de la chaleur intérieure. Ceux qui en ceignent leur corps ou leurs épaules n'entreront pas dans l'enfer du chaud et du froid... »

Les disciples firent comme il était écrit.

Le sucre divisé se reformait; et l'étoffe partagée entre les créatures redevenait carrée.

Les créatures furent affranchies de la douleur dans cette vie et dans l'autre.

Une pluie de fleurs tomba. Les unes touchant terre et saisies par les hommes, disparaissaient aussitôt. D'autres restaient suspendues dans l'espace hors de l'atteinte des hommes qui ne pouvaient se rassasier de les contempler.

Les disciples de Milarépa se multiplièrent dans la suite comme les étoiles du ciel.]





INDEX

Suivant les cas il a été plus avantageux, tantôt de traduire, tantôt de transcrire les noms propres. Ils sont ici indistinctement présentés dans leur ordre alphabétique, avec, en regard, leur transcription s'ils sont traduits et leur traduction s'ils sont transcrits. La prononciation (en romain) et l'orthographe (en italique) sont toutes deux mentionnées quand elles sont très différentes. Les noms d'hommes intraduisibles ne figurent pas tous dans l'index.

Bananier-de-la-Grotte-de-Cristal. Nom de lieu.
Bharima.

Bloc-de-Roche-Rouge.
Nom de lieu.

Bonne-Nouvelle. Premier surnom de Milarépa.

Vallée-des-Bouleaux. Nom de monastère dans le Lhobrag.

(Maître) Çakya.

Çakyaguna. Nom d'un disciple de Rétschung.

Çakrasambara. Nom d'une divinité tantrique.

Caverne-en-Forme-d'Estomac.

Caverne-Cachée.

Çel pbug chu çin.

Nom de femme. Disciple du lama Tephuba.

Lin ba brag dmar.

Tbos pa dgah, pr. : Theupadgah.

Gro bo luin, pr. Tchro ouo lung.

Ston pa Çakya.

Lkhor lo sdom pa.

Grod pa pbug.

Sbas pbug ma mo.

- Caverne-où-Brillant-les-Colombes.
- Cent-Mille-Joyaux-Divins.
Nom d'homme.
- Cent-Mille-Pièces-d'Argent. Nom de source.
- Cent-Mille-Oriflammes.
- Ceylan.
- Chant-de-l'Hémione. Nom de lieu.
- (Dzong des) Choux-Savoureux. Nom de lieu.
- Ciel-Orné-de-Banderoles.
Nom de lieu.
- Ciel-Rempli-de-Signes-Terribles(?) ou Ciel Immense.
- Ciel-des-Cimes.
- Colline-de-la-Bienheureuse-Félicité.
- Colline-de-la-Religion.
Nom de circonstance qui ne correspond à aucune donnée géographique.
- Coucou Solitaire. Nom de lieu.
- Çri.
Dagpo.
- Dar ma mdo sde*.
- Darma dbaň phyug*. Pr. Darma wang tchiung.
- Diabliesse-qui-Rivalise-avec-les-Tigresses. Surnom.
- Diñri. Pr. Dingri.
- Ron phubi hod gsal phug*.
- Dkon mchog lba bbum*.
- Dñul bbum*.
- Dpal dar bbum*. Nom d'un auditeur de Milarépa.
- Siñ ga la*.
- Rkyañ mgur*.
- Be rtse hdod yon rdson*.
- Skyañ phan nam mkhab*.
- Rgya drag nam mkhab*.
- Spo mtho nam mkhab*.
- Spro bde bkra çis sgañ*.
Pr. : Tchro de tchra chi gan.
- Chos la sgañ* ou *chos lha sgañ*.
- Kbu byug dben pa*.
- Nom de lieu.
- District entre le sud-ouest de la province centrale et le Kong po.
- Nom du fils de Marpa.
Pr. : Darma dodé.
- Nom d'homme : Puissant et-Fortuné.
- Bdud mo stag hgran*.
- Nom de montagne et de caravansérail. Le plateau

Djoborjang. Nom de montagne.	est au Nord-Est du Népal dans le Dingri Maiden actuel. Le caravansérail est à quatre jours à l'ouest de Kyagnatsa.
Dokham. Partie du Tibet inférieur ou oriental, comprenant six provinces.	<i>Jo bor bjañs.</i>
Dol.	<i>Mdo Khams.</i>
Donyan yon. Nom de grotte.	Nom de pays dans le Lhokha.
<i>Hdre ston bkra çis hbar.</i>	<i>Mdo sñan gyon.</i>
<i>Dur gsol.</i>	Nom de lieu.
Dzessé.	Qui se nourrit dans les cimetières. (?)
Falaises-du-Sud.	<i>Mdses se.</i> Jolie. Nom de jeune fille. La fiancée de Milarépa.
Faucon-Noir.	<i>Lho brag.</i> Province au sud du Tibet sur la frontière du Bouthan.
Gaudaveri.	<i>Gnag Khru.</i> Nom de lieu dans le Nyanang.
Gnang.	Nom de rivière.
Gnan dzong répa.	<i>Myan.</i> Nom de tribu ou de famille.
Gnarikorsum.	Répa de Gnan dzong. Nom d'un disciple de Milarépa.
Gnarisdol.	Les trois districts du Gnaris dans le Tibet supérieur ou occidental.
Gnari Khung thang.	Un des trois districts du Gnarikorsum.
Gnongah.	Plaine centrale du Gnaris.
	<i>Mñon dgah.</i> Nom d'un jardin mythologique. Le paradis d'Indra.

Glorieux-Vajra-Epanoui- Marqué-d'un-Signe-Ma- gique.	Nom de consécration de Milarépa.
Grande-Etoile-Scintillante.	Nom de turquoise.
Gyag phuba.	Habitant de Gyag phu. Nom d'homme.
Héruka.	<i>Jo sras.</i> Nom de famille de Milarépa.
Haivajra.	<i>Dgyes pa rdorje.</i> Divinité tantrique et titre de huit volumes des Tantras.
Hnar.	Pron. de <i>Snar</i> , nom d'un village dans le Tsangrong.
Horma.	Nom d'homme.
Horma Triangulaire.	Nom du champ de Horma.
Immuable.	<i>Mi bskhyod pa</i> , Akṣobhya. Nom du deuxième Dhyani Buddha.
Jong.	<i>Gsbuñ.</i> Un nom du Tibet et du gouvernement ti- bétain.
Kailas.	<i>Ti sé.</i> Nom de montagne.
Ka dju pa.	<i>Bkah brgyud pa.</i> Doctrine et secte de la Tradition orale fondée par les an- cêtres spirituels de Mila- répa.
Khur tchung répa.	<i>Mkbur chuñ raspa.</i> Nom d'un disciple de Mila.
Katmandu. Capitale du Népal.	<i>Kbo khom</i> ou <i>Kbo bom.</i>
<i>Klan.</i> Pr. Hlan.	Nom de lieu.
Kong bo.	Vallées du Tsang po et du Gyamdat chu à leur con- fluent.
Koron.	Nom de pays.
Kou thang.	Nom de grotte.
Kung than teu.	Village supérieur du Kung than.

Kya gnatsa.	Nom de village dans le Mangyul.
Kyirong.	Pays et ville près des sources du Ganduk, à la frontière du Népal. Capitale du Mangyul.
Kyongpo Krong.	Village abrité. Nom d'un village dans le Yarlung.
Kyorpo.	Nom de lieu.
Khyungpo.	Nom de la tribu dont Milarépa est originaire.

Sur la route de Lha-sa à la Chine par le Dergué on traverse les pays : *Phan po*, *Ragrin*, *Pho va rdsa bgag*, *Khyunpo*, *Sder dge*. Il y a deux *Khyun po* : *Khyun po dharru* et *Khyun po nagru* : Khyung po blanc et Khyung po noir. Ces appellations viennent de ce que le pays est coupé du nord-ouest au sud-est par le *Rdsa tchu* (Mékong supérieur). La partie ouest et nord, éclairée par le soleil, est appelée blanche. Le versant opposé, dans l'ombre, est appelé noir.

Khyung tsa pal dren.	Petite-fille-de-Khyung. Rivalisant-de-gloire. Tante de Milarépa.
Langoludud.	<i>Glan sgo klu bdud</i> . Nom de lieu.
Laphyi. Pr. <i>Latchi</i> .	Nom de montagne. Principale retraite de Milarépa.
Len. (Voir <i>Klan</i> .) <i>Lhungrub</i> .	Né-de-lui-même. Nom d'un caravansérail.
Ling.	<i>Glin</i> . Un des trois pays de l'épopée tibétaine du roi Gesar.
Lion-de-la-Caverne-du-Tigre.	Stag phug sengé.
Lion-qui-n'a-pas-de-Frein.	<i>Sengé srab med</i> . Nom de cheval.
Londah.	<i>Glon mdab</i> . Nom de pays.
Lotun.	<i>Loston</i> . Nom d'homme.

- La Phug padma.* Nom de lieu.
Un des sommets du Kailas.
Cercle représentant schématiquement le séjour des Bodhisattvas et des Génies.
- Mangyul. *Man yul.*
Manteau-de-soie-du-Mont-de-la-Chèvre.
Marpa.
- Marpa-Bonne-Tête.
- Médecin-sans-Egal.
Me gom répa.
Mé tön Tsonpo (*Me ston tshonpo*).
- Mila-Dorje-Epanoui.
- Mila-Lion-de-Diamant.
- Mila-Trophée-de-Diamant.
- Mila-Lion-qui-Enseigne-les-Sutras.
- Milarépa.
- Mila-Trophée-de-Sagesse.
- Million-de-Vertus.
- Smin Khyug gribma.*
Smin drug.
- Lotus-de-la-Grotte.
- Lovokororé.
Mandala.
- District au nord du Népal.
Ra labi za hog phug. Nom de grotte.
Célèbre saint tibétain, né à *Lhobra*. Disciple de Naropa.
Marpa mgo legs. Nom d'homme.
Nom d'homme.
Nom de disciple.
Bouche-qui-montre-des-flammes (?). Nom d'homme.
Mila gshad pa rdorje. Nom que porte Milarépa en tant que Buddha.
Mila rdorje senge. Grand-père de Milarépa.
Mila rdorje rgyal mtshan. Nom donné à Milarépa par Marpa.
Mila mdo ston senge. Nom de l'arrière-grand-père de Milarépa.
Mila raspa. Mila vêtu de toile.
Mila ces rab rgyal mtshan. Nom du père de Milarépa.
Legs se bbum. Disciple de Miladorje.
Nom de région mystique.
Constellation des Pléiades.

Mon.

Naro ou *Naropa.*

Népal.

Noub Khoulong.

Nyag.

Nya nang.

Nyal loro.

Nyañ stod ri nañ.

Nyi ma la stod (Gnimala-tôd).

Océan-de-Vertu.

Pekeu.

Pari.

Parure-Blanche. (Fille des Gnang, Parure-Blanche.)

Parure-Blanche.

Petit Tamarisk.

Péta.

Phul la bari.

Pied-qui-Prend-Racine.

Plaine Centrale.

Plante-du-Pied-Bâti-en-Pierres.

Pointe-du-Tigre.

Tribus sauvages cishimalayennes qui vivent de la chasse.

Célèbre pandit de Nalanda, disciple de Telopa.

Balpo.

Nom de pays dans le Tsang rong.

Nom de village.

Snya nañ ou *Gnyab-nañ.*

Nom de pays.

Nom de pays.

Dans la montagne du Haut Nyang. Nom d'un monastère.

Voir note p. 92.

Yon tan rgya mtsho. Nom de lama.

Dpal Khud. Nom de lieu.

Nom d'un pandit traducteur.

Myañ tsha dkar rgyan.

Nom de la mère de Milarépa.

Dkar mo rgyan. Nom de jeune fille de la mère de Milarépa.

Hom chuñ. Nom de lieu.

Nom d'amitié de la sœur de Milarépa.

Nom de monastère.

Rtsahi rkañ tshugs. Nom de grotte.

Gong thang. Nom d'une région, d'une ville et d'un monastère du Mangyul.

Rtsig pa rkañ mthil. Nom de lieu.

Stag rtse. Nom de lieu ou de montagne. Il existe

- Pourangs.
- Précipice-Invisible.
- Protectrice-Heureuse.
- Quatre-Colonnes-et-Huit-Poutres.
- Qui-Aime-à-Contempler-le-Spectacle-de-la-Vallée-Profonde.
- Qui-Conduit-du-Doigt-la-Grêle.
- Qui - Connaît - les - Huit - Nāga.
- Qui-Pleure-Perpétuellement.
- Ragma.
- Ra hu la.*
- Réma-Lumière-Eclatante.
- Répa.
- Répa-Ermite-de-Klan, ou Répa-qui-Médite-la-Vengeance.
- une forteresse de ce nom, la plus ancienne du Tibet, à l'est de Lha-sa.
- District Sud-Est du Gnari-korsum.
- Mi thon gad pa.* Nom d'un village dans le pays de *Rtsa.*
- Mgon mo shyid.* Nom de la sœur de Milarépa.
- Ka bsbi gdun brgyad.* Nom de la maison de Milarépa.
- Roñ stod lta dgab.* Nom de lama.
- Ser ba mdsab kbrid.* Nom d'une formule magique.
- Klu brgyad mkhan.* Nom de lama.
- Rtag tu iu.* Nom d'un saint bouddhiste.
- Nom de lieu.
- La planète Rahula qui, dévorant le soleil et la lune, produit leurs éclipses.
- Ras ma sel bod.* Nom de nonne.
- Ras pa.* Coton, toile. Le vêtement léger dont Milarépa et ses disciples étaient vêtus. Anciennement ce nom, joint à celui de Mila, s'est également écrit *ral pa*, crinière, chevelure en désordre.
- Klan sgom raspa.* Disciple de Milarépa.

Répa-Pasteur-de-Moutons.	<i>Lug rāsi raspa.</i>
Répa-Chasseur.	<i>Khyi ra raspa.</i>
Répa-Protégé-de-Buddha.	<i>Raspa sans rgyas skyabs.</i>
Répa-Lumière-de-Paix.	<i>Raspa shi ba hod.</i>
Répa-Sceptre-Puissant.	<i>Raspa rdorje dban phyug.</i>
Rétchung.	<i>Ras tchun Rdo rje gragspa.</i> Le premier disciple de Milarépa.
Rinang.	Pays dans le Haut-Nyang. Ce pays est le Rinag du mystère tibétain Nansal.
Ri vo pal bar.	Mont-Embrassé-de-Gloire. Montagne du Mangyul.
Roche-Blanche-Dent-du- Cheval.	<i>Brag dkar rta so.</i> Nom de rocher.
Roche-Rouge.	<i>Brag dmar.</i> Nom de rocher.
Roche-Vénéneuse.	<i>Reg pa dug can.</i> Nom de rocher.
Rong-Répa.	Nom résumé de <i>Qui-aime- à-Contempler-la-Vallée- Profonde.</i>
Saint-au-Souffle-Puissant.	<i>Dam pa rgyags phu ba.</i> Disciple de Milarépa.
Sambara.	Nom d'un Ydam. En tib. <i>bde mchog.</i>
<i>Seban.</i>	Nom de lieu.
Seban répa.	Répa ermite de Séban.
<i>Silma.</i>	Nom d'un pays dans le Tsang à un jour à l'ouest de Tashilhumpo.
Soleil-de-Joie.	<i>Skyid pa nyi ma.</i> Nom de lieu.
<i>Spoje.</i>	Nom d'un col de mon- tagne entre Dingri et Djrin.
Svastika-Drapeau-de-Vic- toire.	<i>Yun drun rgyal mtsban.</i> Oncle de Milarépa.
<i>Telo.</i>	Nom de lama et d'un saint précurseur de Milarépa.
<i>Tephuba.</i>	Nom d'un lama.

- Thun lu raka.
- Tibet central.
- Tibet inférieur ou oriental.
- Tisé.*
- Tcheu lung khyung.
- Petit-Tapis-de-Peau-de-Bête.
- Tchoubar (*Chubar* ou *Nechu bar la*) tchu zan.
- Tchum ba tchi.
- Très-Parfaite.
- Tsa.
- Tsaphoua.
- Tsang rong.
- Tsa ri.*
- Tshe rin ma.*
- Udum bara.*
- Urgyen-Séjour-des-Tārsā ou des-Dieux.
- Upatōnpa.
- U-Tsang.
- Bergerie de Thun. *Thon lug ra kha.*
- Dbus.* Pr. ü. Centre.
- Smad.*
- Le mont Kailas, près du lac Mansarowar.
- Mchod lun Khyun.* Nom de lieu.
- Pre pe stan chun.* Nom d'un champ.
- Nom de lieu.
- Gchun ba spyi.* Nom de village.
- Rdsogs chen.* Nom d'une des principales sectes des Gnymapas. Elle est répandue au Sikkim et au Dergué (Sarat. Ch. Das).
- Rtsa* pour *shya rgna rtsa.* Nom de village.
- Rtsag pbu ba.* Nom d'un Geshé.
- Vallée de la province de Tsang.
- Montagne sainte dans l'Est du Tibet.
- A la longue vie. Nom de déesse, employé pour désigner les cinq Tārās.
- Nom d'un lotus fabuleux.
- Urgyan mkhab grohi glin.* Pays mystique et pays d'Odḍyāna dans la province de Caboul.
- Dbus pa ston pa.* Disciple de Milarépa.
- Les deux provinces *Dbus* et *Tsan* réunies en une seule appellation.

Vainqueur-Irrité-qui-Enseigne-le-Mal ?	<i>Gyon ston khro rgyal.</i>
Vajra-de-Roche-Grise.	Nom de lama. <i>Brag skya rdo rje.</i> Nom de lieu.
Vajravārāhi.	En tib. <i>rdorje phag mo.</i> Nom de déesse.
Vajra-de-la-Loi-de-Rgnog.	<i>Rngog ston chos rdor.</i> Nom d'un disciple de Milarépa.
Vajra-de-Bronze-Victorieux ?	<i>Khro rgyal rdo rje.</i> Nom de lieu.
Vallée-du-Tigre.	<i>Stag lun.</i> Nom d'un district dans le Nord du Tsang.
Vallée-de-l'Autel-de-Roche-Rouge.	<i>Brag dmar mchod lun.</i>
Wikoti.	Nom de lieu saint.
Yëru.	<i>Gyas ru.</i> District de la province de Tsang.
Yadé.	Village à deux jours de Shigatse sur la route de Lha-sa.
Yar lung.	Pays au sud-est de Lha-sa, sur la route de l'Assam. Affluent du Tsangpo. Premier royaume tibétain.
Yolmo gangs ra.	Montagne du Népal.





NOTE DU GRAVEUR

Toutes les illustrations de ce volume sont copiées d'après trois peintures tibétaines dans la collection de M. Jacques Bacot. Chacune d'elles est divisée en une vingtaine de compartiments qui représentent des scènes de la Vie de Milarépa, ou des incidents dont il est question dans ses Chants, lesquels constituent un ouvrage à part.

Au centre de chaque toile, une image plus grande représente le Saint; l'une d'elles, très réduite, forme notre frontispice.

Tous les autres bois ont été gravés dans la grandeur même de la miniature tibétaine; ceux des pages 65, 104, 281 ont été réduits ensuite pour s'adapter au format du livre; les autres, non réduits, reproduisent des fragments seulement des compositions originales.

Celles-ci sont peintes dans les couleurs fraîches et vives familières aux miniaturistes tibétains. Les montagnes et les roches sont uniformément vertes avec un cerne d'or; le ciel et les torrents sont bleus; les nuages bleus, blancs ou roses, les maisons roses ou jaunes. Les vêtements des religieux sont généralement rouges avec un semis d'or; ceux des laïques bleus, rouges, verts, etc.

Milarépa est représenté en ascète avec un corps verdâtre (on a vu pourquoi au chapitre VII); il a une auréole verte, et derrière son corps un nimbe bleu foncé à rayons d'or.

Le même personnage figure souvent plusieurs fois sur la même planche; il y voisine avec lui-même, pour représenter différents moments de l'action.



LA COLLECTION DES
CLASSIQUES DE L'ORIENT
EST IMPRIMÉE SUR LES
PRESSES DE P. MERSCH,
L. SEITZ ET C^o, 17, VILLA
D'ALÉSIA, A PARIS.

